

L'APOTRE



SAINT-KITTS, DANS LES ANTILLES

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

MARS 1929

TEXTE

Pages		
289	— Le dimanche.	THOMAS POULIN
290	— Le prix de Monseigneur.	MAX COLOMBAN (<i>L'Etoile Noëliste</i>)
293	— L'anneau perdu.	GOURAUD D'ABLANCOURT (<i>Foyer- Revue</i>)
296	— Le semeur.	P. VENANCE GUICHARD, O.F.M. (<i>L'Echo des Missions de Chefoo</i>)
300	— Le pitchoun.	GEORGES DE LYS (<i>Les Jeunes</i>)
302	— Le Chasseur de tigres.	MAC DOWGAL
308	— Éphémérides canadiennes : février 1929.	
312	— La machine humaine : La vaccination contre la tuberculose.	LE VIEUX DOCTEUR (<i>Le Bulletin sanitaire</i>)
313	— L'empoisonnement par l'oxyde de carbone.	JEANNE LE FRANC
315	— Un peu de justice.	JEANNE LE FRANC
315	— Boîte aux lettres.	H. GROFFIER (<i>La Maison</i>)
316	— Marguerite Sinclair (1900-1925).	CHARLES VIENNET
325	— La prière des oiseaux (<i>poésie</i>).	
326	— Pour s'amuser.	
327	— Les livres.	
328	— L'enfant Bilh.	R. P. GUIDO, missionnaire
330	— Anita (<i>feuilleton</i>).	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

299	— Vue d'une partie de la grande muraille de Chine.
309	— Vue de Saint-Pierre de Rome, du Vatican, etc.
310	— Feu l'abbé Aristide Magnan.
310	— Sir Vincent Meredith.
310	— S. Ex. Mgr Marius Giardini.
311	— Carte de la " Cité du Vatican ".
314	— L'église de " Santa Maria della Salute ", à Venise.
325	— La pagode du palais d'hiver, à Pékin.
327	— Le pont Rialto, à Venise.
329	— Tombeau de Rachel.
336	— Le Tibre, le Château Saint-Ange, à Rome.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE


Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, MARS 1929

N° 7

Le dimanche

 N a demandé de faire du mois d'avril 1929, le mois du dimanche.

L'idée est excellente et nous félicitons ceux qui l'ont eue.

Elle vient de la Ligue du Dimanche, c'est dire du bon endroit, puisque cette organisation n'a d'autre but que de travailler à obtenir que, dans notre province, le repos dominical soit respecté comme il convient dans un pays en grande majorité catholique.

Pendant ce mois, elle propose qu'on porte son action surtout sur l'opinion publique, pour rappeler à notre population l'importance du dimanche et lui montrer les dangers, — tant au point de vue du travail que des amusements — qui le menacent.

Son projet fut soumis à l'assemblée des Évêques de la province et chaleureusement encouragé.

C'est dire qu'il répond non seulement à un besoin pressant, mais aussi au désir de tous ceux qui ont à cœur le maintien de notre foi catholique.

* * *

La campagne contre le travail du dimanche est commencée depuis des années. On peut dire qu'elle fut rondement menée.

Toutefois, nous ne sommes pratiquement pas plus avancé aujourd'hui qu'au premier jour de cette campagne. Un peu partout on travaille le dimanche et dans des endroits où, autrefois, on respectait le Jour de Dieu, au-

jourd'hui on ne se fait plus scrupule de travailler.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que, d'une manière générale, on ne se préoccupe pas suffisamment du problème. L'opinion publique éveillée pendant quelques instants se remet vite à dormir sur ses deux oreilles, et les violateurs du dimanche ne la trouvent plus sur son chemin. Alors, si le travail a pu cesser momentanément, il reprend et, tout est à recommencer.

Voilà pourquoi il est important de forcer l'opinion publique à revenir sur le problème, à le considérer à son mérite et à s'émouvoir réellement, si elle en est encore susceptible.

En tout cas, la situation telle qu'est est se présente ainsi. La loi du dimanche est du domaine fédéral, mais la province, nous a-t-on affirmé, doit la faire exécuter.

Ottawa ne veut pas se mêler de l'affaire, prétendant qu'elle a été remise aux mains provinciales.

La Province se dit prête à mettre ses avocats à la disposition de ceux qui ont à se plaindre, mais refuse catégoriquement de faire elle-même la police de la loi. Elle dit : faites vous-mêmes cette police, ou demandez aux municipalités de la faire.

Deux ou trois municipalités importantes ont accepté de faire cette police ; mais en pratique, nous ne sommes pas plus avancés qu'avant, car la police ne se fait pas.

Et l'opinion publique qui sait protester contre le dimanche lorsqu'on le lui demande ne fait rien pour que cette situation change lorsque, pour elle, il est temps d'agir.

Pendant ce temps-là un grand nombre d'ouvriers sont obligés de travailler le dimanche, donc de négliger leurs devoirs religieux et familiaux ; pendant ce temps-là nous continuons à prendre à Dieu le jour qu'il s'est réservé et nous vivons publiquement dans le scandale.

Dieu s'est réservé le jour du dimanche parce que c'était son droit et parce qu'il nous aimait. Il a voulu par là nous fournir l'occasion de récupérer nos forces spirituelles qui nous permettront d'atteindre nos fins dernières, et nos forces corporelles pour nous permettre de remplir notre mission humaine.

En ne respectant pas le jour du Seigneur nous nous exposons donc à une double catastrophe : la perte de la foi et celle de nos forces physiques.

Nous avons donc grand tort.

Mais comment parvenir au but que se propose la Ligue du Dimanche et au désir clairement exprimé de nos Évêques ?

Convaincre l'opinion publique afin de la pousser à l'action. Cette action peut prendre divers aspects ; nous en soulignerons un en particulier. Ceux qui s'occupent des questions ouvrières vous diront que lorsque les ouvriers sont fortement organisés dans des syndicats qui sont catholiques, ou du moins suffisamment chrétiens pour ne pas vouloir le travail du dimanche, le travail du dimanche cesse rapidement, ou ne s'implante pas.

De nombreux exemples pourraient être donnés pour appuyer leur prétention. Qu'il nous suffise de dire qu'une classe de travailleurs que nous connaissons bien, autrefois bien organisée dans un syndicat catholique avait obtenu sans misère que le travail du dimanche cesse pour ses membres.

Il est arrivé ensuite qu'on a laissé tomber cette organisation et que le travail du dimanche est revenu.

Ajoutons cet autre exemple des boulangers de Québec qui luttèrent depuis des années pour faire maintenir le respect du dimanche. Ils étaient organisés catholiquement. Ceux qui voulaient travailler le dimanche comprirent où était l'obstacle à surmonter et ils commencèrent à remercier leurs ouvriers catholiquement syndiqués.

Les amis du dimanche, mis au courant de la situation, décidèrent d'aider à rendre ce syndicat fort et ils y réussirent.

Les boulangers en question ne travaillent plus le dimanche.

* * *

Si nous pouvions convaincre l'opinion publique qu'elle doit encourager de toutes ses forces le syndicalisme catholique, nous croirions avoir fait un grand pas vers le respect du dimanche.

Quand les ouvriers sont suffisamment forts pour refuser de travailler le dimanche ils ne travaillent pas ; lorsqu'ils ne sont pas organisés, non seulement ils travaillent, mais l'expérience nous apprend que très souvent ils croient de leur intérêt immédiat de solliciter ce travail. Du moins, il leur est pratiquement impossible de refuser.

Si l'opinion publique peut agir dans bien des domaines, nous l'invitons à ne pas négliger celui là.

Thomas POULIN.

Le prix de Monseigneur



OMME elle était née en Arles, sur la paroisse de Saint-Césaire, on l'avait, au baptême, appelée Césarie. Mais elle n'avait pas atteint six semaines que son père lui faisait traverser le Rhône dans son barquet, et les prenant en croupe, sa mère et elle, les emportait au galop de son cheval dans la grande solitude coupée de marécages et habitée par les chevaux sauvages, les taureaux et les moustiques.

Et Césarie avait grandi en pleine Camargue, dans une hutte faite de bottes de roseaux ; tous les matins son père la prenait dans ses bras et lui faisait faire un temps de galop avant d'aller retrouver sa *manade* errante en liberté. A cinq ou six ans, la petite fille traversait sans peur le terrible troupeau pour porter le repas de midi aux *gardians* ; cela lui paraissait tout naturel, et les grands taureaux aux cornes pointues ne lui semblaient pas des animaux beaucoup plus dangereux que ses deux chèvres noires et rousses et son chien Labri.

Lorsqu'elle eut neuf ou dix ans ses parents s'inquiétèrent de son manque d'instruction religieuse : c'étaient de bons chrétiens, mais ils ha-

bitaient loin des églises. Césarie savait très bien sa prière du matin et du soir, mais pas du tout son catéchisme. Une fois encore son père la prit en croupe, puis lui fit traverser le Rhône et la ramena en Arles, dans la vieille maison de la rue des Porcellets, où elle était née, et qu'habitait sa grand-mère maternelle. C'était une gracieuse vieille, à la figure ridée qu'éclairaient des yeux noirs superbes ; elle avait été fort jolie dans sa jeunesse et le paraissait encore sous l'élégant bonnet que portaient à cette époque les Arlésiennes ; il n'était pas encore question de la petite coiffe à ruban flottant, immortalisée depuis par le poème de *Miréio*.

Notre histoire se passe au XVIII^e siècle, quelques années avant la grande Révolution. En ce temps-là, Arles avait un archevêque, et cet archevêque était un saint. Il s'appelait Jean-Marie du Lau et devait un jour verser son sang pour la foi.

Or, parmi les institutions dont ce grand prélat avait doté sa ville d'Arles, une surtout lui attirait la reconnaissance des enfants qui fréquentaient le catéchisme.

L'aimable prélat ne manquait jamais de les interroger à l'occasion, et lorsqu'il était satisfait de leurs réponses, il leur offrait de beaux livres dorés sur tranche, dont la vue faisait ouvrir de grands yeux aux petits lauréats et comblait d'aise et de fierté leurs familles. Aussi y avait-il, parmi les enfants d'Arles, grande émulation à qui recevrait l'un de ces *prix de Monseigneur* ; mais pour l'obtenir il fallait d'abord être interrogé, et cela n'arrivait pas toujours, l'archevêque ayant de multiples occupations.

On contait, à ce sujet, une touchante anecdote : la fille d'un berger de la Crau, âgée de dix à onze ans, désolée de n'avoir point été interrogée, se rendit toute seule au palais de l'archevêque, demandant à voir Monseigneur. Le suisse l'éconduisit d'abord :

— Monseigneur ne reçoit pas les petites filles !

Mais la fillette insistant, il fallut porter sa requête au prélat.

— Je me dois aux petits comme aux grands ! s'écria le bon Mgr du Lau.

La petite pastoure, admise en sa présence, lui demanda naïvement de bien vouloir lui faire réciter son catéchisme, et l'archevêque y ayant aussitôt consenti, fut si charmé de la précision de ses réponses, qu'il lui donna un prix plus beau qu'aux autres enfants. Et la petite fille s'en retourna chez elle transportée de joie, en criant à travers les rues d'Arles :

— *Aï un prés de Mounsignour ! Aï un prés de Mounsignour !*

Plus timide que sa petite compatriote, mais tout aussi favorisée, notre Césarie obtint, elle aussi, un *prix de Monseigneur*. . . Ce fut pour sa digne aïeule un légitime sujet de fierté, et toute la rue des Porcellets voulut voir le beau volume

relié en cuir rouge avec des tranches d'or. Le contenu valait encore mieux que le contenant ; le *prix de Monseigneur* était une *Vie des Saints*.

A quelque temps de là, Césarie fit sa première Communion, et son père vint la chercher pour la ramener au logis familial, où sa rentrée fut triomphale. Tout son petit trousseau s'entassait dans un sac de grosse toile balloté au flanc du cheval camarguais ; mais quant au *prix de Monseigneur*, Césarie le tenait précieusement serré contre sa poitrine, le garantissant de ses deux bras croisés des cahots du chemin, et se fut le premier objet qu'elle offrit aux yeux ravis de sa mère, lorsqu'elle descendit de cheval, devant la porte de la cabane.

Je laisse à penser quelles joyeuses exclamations la saluèrent et combien le bon Mgr du Lau reçut de bénédictions ! Le *prix de Monseigneur* était le seul livre du logis ; il en devint le plus bel ornement. La mère de Césarie le mit à la place d'honneur, sous le crucifix, entre une statuette de la Vierge et une image représentant les saintes Maries dans leur barque ; chaque matin elle l'époussetait et n'y touchait qu'avec le plus grand respect.

Le soir, lorsque la famille était réunie autour du foyer, le père prenait le livre sur ses genoux, et s'essuyant les doigts pour ne point ternir la belle tranche d'or, l'ouvrait avec précaution à la page marquée. Il lisait la vie du saint du jour au milieu d'un silence recueilli ; parfois la mère essuyait une larme aux passages émouvants, tandis que Césarie et ses petits frères ouvraient plus grands leurs beaux yeux bruns, lumineux et doux comme le ciel de leur pays.

Et puis, les années passèrent . . . et la petite Césarie devint une belle jeune fille. Et le jour vint où elle épousa Honorat Plancade, un beau garçon à la mine un peu farouche et au cœur excellent, comme sont les gars de la Camargue. Il avait du bien au soleil, ce Norat, et après le mariage Césarie échangea sa cabanette de roseaux contre un beau mas où rien ne manquait de ce qui est utile à l'existence des hommes et des des animaux.

C'est là que nous la retrouvons, une nuit de Noël. Un beau feu flambe dans l'âtre, éclairant de ses rouges lueurs la grande salle où les meubles brillent, où les ustensiles de cuivre jettent des éclairs. Tout est riche et soigné chez les Plancade, depuis la boîte au sel suspendue dans son coin, jusqu'à la lourde armoire aux vantaux sculptés. La table est encore mise, montrant les reliefs du souper de Noël ; un souper rigoureusement maigre, mais où ne doivent pas figurer moins de sept plats et de sept desserts. Les Plancade sont de vieille souche provençale et tiennent aux traditions.

Césarie est là, auprès de son rouet dont la petite roue ne marche pas. Elle ne voit rien du luxe qui l'entoure ; elle ne regarde pas même, en ce moment, le berceau de noyer sculpté,

encore plus brillant que les autres meubles, où repose son petit Césaire, celui que son père appelle gravement "Plancade" tout court, et qui sera l'héritier du nom et le chef de la lignée. Non ; Césarie ne regarde même pas son Plancadou, dont elle est pourtant si fière ; Césarie a le visage dans ses mains et son grand fichu secoué de sanglots ; elle pleure.

C'est que cette nuit de Noël ne ressemble pas à celles de son enfance !... 11 heures viennent de sonner à la grande horloge ; d'après la tradition, il faudrait maintenant s'en aller à pied ou à cheval vers la plus proche église pour y entendre la Messe de minuit... mais de Messe de minuit, il n'y en aura pas cette année ! Le jour de Noël qui se lèvera tantôt sera le 25 décembre 1792... les églises sont fermées, les prêtres proscrits ; la Terreur commence.

Elle a déjà commencé, la Terreur ! Depuis trois jours elle règne au mas, où l'on vient enfin d'apprendre le massacre des Carmes, le martyre de Mgr du Lau et de ses compagnons. C'était le 2 septembre, et depuis longtemps, en Arles, on connaît la funèbre nouvelle. Mais les Plancade vivent loin des villes et ne lisent pas les gazettes.

Il a fallu la brusque apparition d'un *gardian* pour les tirer de leur ignorance. Bride abattue, l'homme accourait leur dire ce qui se racontait de mas en mas, de cabane en cabane touchant la fin tragique du saint archevêque. Et tandis qu'il parlait, la sueur coulait de son visage bronzé devenu sous le hâle presque aussi blanc que la robe de son cheval camarguais.

Depuis ces trois jours, Césarie n'arrête pas de pleurer ! Et cette nuit, il semble que la vue de ce qui devrait la rendre heureuse augmente encore sa douleur.

Norat ne sait que faire pour la consoler !... Tout de même, c'est Noël, et le brave homme voudrait un peu de joie autour de son foyer ; mais comment la faire naître, cette joie ?

— Eh ! Césarie, fait-il tout à coup, tu n'as pas mis tes souliers à la cheminée ?

— A quoi bon ?... dit-elle d'une voix sourde. Le petit Jésus ne viendra pas chez nous cette nuit. Il ne viendra plus jamais chez personne. Tout est fini !

Qu'entend-elle par ces mots : tout est fini ? Césarie ne le sait pas bien elle-même, mais depuis trois jours elle vit dans un affreux cauchemar. Il lui semble que tout a sombré autour d'elle ; c'est comme un grand trou creusé devant ses pas où s'engloutissent tour à tour la royauté, la religion, les traditions de son enfance et son humble bonheur familial.

Norat a un geste pour protester, mais les paroles ne sortent pas facilement de sa bouche. Il fait quelques pas en silence, touche aux objets, remue les ustensiles, comme s'il en attendait du secours. Le voici devant la grande armoire de chêne ciré, le plus beau meuble du

logis ; il tire le vantail d'une main nonchalante, peut-être trouvera-t-il là dedans quelque babiole qui distraira Césarie de son chagrin.

Soudain, son regard s'éclaire : il se dresse sur ses pointes pour atteindre, à la plus haute planche, un livre dont le dos rouge et or vient de lui apparaître. Un beau livre, certes ! et auquel Césarie tient beaucoup, mais qu'elle a enfermé là au temps de leur mariage et n'a plus eu, depuis, le loisir de feuilleter : Norat s'en empare et s'en va tout doucement le poser sur la courtepointe du petit Plancade endormi.

Cela fait, il frappe joyeusement dans ses mains ;

— Holà Césarie, réveille-toi !... Tu n'as pas voulu mettre tes souliers à la cheminée... mais il est venu tout de même, le petit Jésus, et vois ce qu'il t'apporte !...

Césarie lève les yeux, reconnaît le livre, et ne peut s'empêcher de sourire. Mais elle reprend aussitôt son air morne.

— Ah ! soupire-t-elle, le *prix de Monseigneur*. La grande joie de mon enfance !... Mais tout cela est passé et le pauvre bon Monseigneur est mort...

— Non, ma Césarie, non, il n'est pas mort.

— Oh ! que dis-tu ? Aurais-tu appris ?...

Une flamme monte aux joues de la jeune femme et elle joint les mains avec angoisse. Mais Norat secoue tristement la tête.

— Pas ce que tu désires, pauvre femme ; c'est trop vrai que les méchants l'ont fait périr. Et cependant, je te le répète : il n'est pas mort.

Norat s'est levé, presque solennel, Il a fière mine dans ses habits du dimanche et son beau visage brun se revêt de noblesse et de gravité. Il a vraiment l'air de ce qu'il est : un chef de famille. Et Césarie, pénétrée de respect, l'écoute comme autrefois elle écoutait son père.

— Il n'est pas mort... reprend Norat. Est-ce qu'ils sont morts les gens qui sont dans ce livre, les apôtres, les vierges, tous ces braves martyrs que nous honorons ?... Et pourtant ils ont perdu la vie comme Monseigneur et de façon aussi cruelle, plus cruelle même pour quelques-uns. Mais personne ne pleure sur eux ; on se réjouit, au contraire, au jour de leur fête, qui est cependant le jour où ils ont été décapités, brûlés, crucifiés !... On se réjouit, parce qu'on sait bien qu'ils vivent heureux, près du bon Dieu, et que de là-haut ils veillent sur nous. Eh bien ! Mgr du Lau est un de ces martyrs : l'époque n'y fait rien, c'est la même histoire qui continue. Et dans bien du temps, si nous pouvions vivre très vieux, toi et moi, peut-être lirions-nous dans une *Vie des Saints* toute pareille à celle-ci, à la date du 2 septembre : *le bienheureux Jean - Marie du Lau et ses compagnons, martyrs*.

Césarie joint les mains ainsi que devant une vision glorieuse. Comme il prêche bien, son

Norat !... Elle se sent toute fière d'avoir un mari si bon prêcheur.

— Écoute encore : les chrétiens qui vivaient du temps de saint Julien, ou de saint Trophime, ou de saint Blaise, est-ce qu'ils se sont découragés ?... Est-ce qu'ils ont dit " tout est fini " ? Non, ils ont continué de vivre en bons chrétiens et de bien élever leurs enfants, certains que l'orage passerait et que le bon Dieu aurait le dernier mot. Il faut faire comme eux, ma Césarie !... Tout n'est pas fini, puisque tout continue... La race des bons chrétiens durera autant que le monde, pourvu que chacun y mette du sien.

Nous allons travailler à cela, nous deux, en faisant d'abord un excellent chrétien de notre petit Plancade, ici présent, et puis de chacun des frères et sœurs qu'il plaira au bon Dieu de lui envoyer. C'est pour bien marquer ça que j'ai mis la *Vie des Saints* dans le berceau du petit !...

Juste à ce moment, Plancadou s'éveille : la douce lueur du jour naissant a glissé sous ses paupières closes. Et le bon Norat interrompt son homélie pour se mettre à genoux près du berceau de son fils et lui faire les marionnettes avec ses doigts.

— Vois comme il est joli, notre pitchounet ! Vrai, il ressemble au petit Jésus de la crèche, sauf qu'il a les cheveux noirs, les yeux aussi. On n'a pas pu faire la crèche, cette année, alors, le bon Dieu y a pourvu !...

Cette fois le sourire reparait sur le visage de Césarie, un radieux sourire d'épouse confiante et de mère heureuse. Elle se penche pour baiser au front le poupon aux boucles brunes qui rit aux éclats, tandis que son père entonne un refrain de Noël et que le premier rayon de soleil, pénétrant à travers la fente du volet, fait briller sur la courtepoinette en laine bisé le beau livre rouge à tranches d'or : *le prix de Monseigneur*...

(*L'Etoile Nécéliste.*)

MAX COLOMBAN.

ENFANT PRATIQUE

LA VIEILLE DAME.— Que désirez-vous, mon petit ami ?

LE JEUNE GARÇON (*qui porte un chat dans ses bras.*)— Les 25 sous que vous avez promis à celui qui rapporterait votre canari !

LA VIEILLE DAME.— Mais ce n'est pas un canari, cela, c'est un chat !

LE PETIT GARÇON.— Je le sais bien, mais le canari est à l'intérieur.

Toute sa force vous est conservée

LE THÉ "SALADA"

532F

Tout frais des plantations

L'anneau perdu

J'avais visité en touriste, la splendide cathédrale de Saint-Étienne d'Auxerre et je venais de m'agenouiller dans le chœur, en proie à l'émotion qui naît toujours des merveilles de l'art chrétien. La prière montait de mes lèvres vers le Dieu créateur. J'étais seul sous les hautes voûtes ogivales, avec un ouvrier maçon qui réparait au pied d'une colonne, un joint de la pierre près de l'autel.

Machinalement, je le suivais des yeux. Avec sa truelle, il grattait le ciment dégradé pour le remplacer et, tout à coup, je vis une petite chose brillante, jaillir de l'interstice et rouler vers moi. Je me penchai. C'était une bague d'or un peu ternie... un anneau nuptial. Je le pris entre mes doigts, aucune usure n'avait adouci les angles, un peu de poussière seulement noyait l'inscription interne. Je frottai légèrement le bijou et je pus lire ces mots gravés à l'intérieur : André Ramel, Lucie Gerval, août 1920".

C'était bien une alliance. Par quel hasard, la bague s'était-elle nichée dans ce trou ? Quelle aventure l'avait poussée là ? Mystère... Je n'avais qu'une chose à faire, la remettre à la sacristie et n'y plus penser. Seulement, malgré moi, je bâtissais une histoire. Le maçon avait fini son ouvrage, l'ombre du soir envahissait l'édifice, les vitraux n'envoyaient presque plus de clarté et la forêt de colonnes des nefs avait des profondeurs obscures et mystérieuses. Tout à coup, le bruit d'un trousseau de clefs m'émut. Un sacristain arpentait l'église :

" On ferme", disait-il. Aussitôt, je me levai ;

— Puis-je voir, monsieur le curé ? demandais-je.

— Personne n'est là, le prêtre de semaine vient de s'en aller.

— Alors, je vais me rendre au presbytère.

— Si vous voulez.

Je passai à mon doigt l'anneau et je sortis. La neige faisait la place toute blanche et un vent glacé courait autour de pierres marquées, depuis 1870, par les boulets ennemis. Je devinai la cure à la croix montée au-dessus de l'entrée d'une maison sombre. Je tirai une sonnette actionnée par une chaîne pendante.

— Puis-je voir monsieur le curé ? fis-je. Et devant le regard peu engageant de la servante qui m'avait ouvert, voyant un inconnu, j'ajoutai :

— Oh ! je ne le dérangerai pas longtemps. Une petite commission seulement.

Elle me précéda bourruée, et je la suivis entre les buis de l'allée qui émergeaient au-dessus de la blancheur du sol.

— Qui annoncerai-je ? demanda-t-elle quand nous fûmes entrés.

— Un voyageur, un passant. Mon nom n'expliquerait en rien le but de ma visite.

Alors elle me laissa dans le couloir et fit vibrer une petite clochette.

L'instant d'après, le pasteur lui-même, ouvrait toute grande la porte de son cabinet de travail et me priait d'entrer. La lampe, le feu, l'air doux et tiède succédant à l'impression glacée du dehors, me firent un délicieux accueil.

— Que souhaitez-vous mon enfant ? dit le vieillard avec bonté.

— Voilà, monsieur le curé, j'aurais pu éviter de vous déranger, remettre à l'un de vos clercs ma trouvaille... mais j'ai vu dans le hasard qui m'en a rendu dépositaire une intention de la Providence et je suis venu vers vous.

Le prêtre m'avait désigné un fauteuil, il s'était lui-même placé de l'autre côté de la cheminée. Il me regardait de ses yeux calmes, habitués à lire dans les âmes, et il dit avec un sourire.

— Une trouvaille ! vous m'intéressez, vous n'êtes pas de la ville

— Non, je suis de Paris, je passe en Bourgogne et je regarde. Vos monuments me captivent, votre merveilleuse cathédrale m'a retenu. J'ai prié et j'ai trouvé... voyez.

— Quoi ? Une alliance !

— Oui, une alliance qui s'était logée entre les dalles de l'abside du côté de l'épître. Je l'ai vue jaillir du sol sous la truelle d'un maçon.

Le pasteur avait pris entre ses doigts, l'anneau. Il regardait avec émotion, il lisait l'inscription et il balbutia :

Ah ! finit-il par dire, les desseins du Seigneur sont immuables. Nous avons cherché cet anneau pendant des années. Si vous saviez de quel douleur sa disparition fut cause !

— Je m'en doute, car j'ai malgré moi fait un rapprochement. Pendant que je rêvais dans la nef, je me suis tout à coup souvenu d'un malheureux dont l'image a surgi devant moi comme une évocation.

— Je ne sais, mais j'ai souvent vu aux Champs-Élysées où, les soirs d'été, je me repose, passer un jeune homme pâle aux yeux privés de pensée. Il était accompagné d'une vieille femme, sa mère, je crois. Et, toujours du bout de sa canne, il cherchait dans le sable, sans se lasser. Or, un jour, comme je me dérangeais pour le laisser fouiller le sol à mes pieds, sa compagne me dit, avec un triste sourire :

— Oh ! ne bougez pas, monsieur, ce qu'il cherche n'est pas ici. C'est son bonheur qu'il a perdu. Depuis ce jour, nous échangeâmes quelques mots. L'infortuné maniaque a fini par me reconnaître, il me salue et me montre ses pauvres doigts maigres :

— J'ai perdu, dit-il, l'anneau des mariés.

— Monsieur, fit le prêtre très intéressé, nous connaissons tous deux, sans doute, la même personne. Or, un devoir nous incombe : tenter le réveil de cette intelligence ébranlée par l'offre soudaine d'un peu de bonheur.

— Je vous comprends, monsieur le curé, nous lui ferons une fois trouver sa bague.

— C'est cela même. J'ai éprouvé une peine cuisante à l'époque de ce mariage, que je bénis dans de si néfastes conditions.

— Qu'advint-il, monsieur le curé, Dieu me choisit pour instrument, mettez-moi un peu au courant de choses qui me paraissent dramatiques.

— Volontiers. Je ne suis d'ailleurs tenu à aucun secret et, comme la neige et la nuit sont suffisantes pour vous ôter toute idée de promenade à travers la ville, écoutez donc, ensuite vous prendrez plus à cœur notre entreprise de consolation.

Le vénérable prêtre m'ayant prié d'avancer mon fauteuil près du foyer flambant et joyeux, commença ainsi :

— Il y a six ans environ, j'étais assis à cette place, où vous me voyez encore, je préparais tranquillement mes notes de catéchisme, lorsqu'on vint m'annoncer un visiteur étranger, ainsi que vous tout à l'heure. Le presbytère est ouvert à tous, l'inconnu entra. C'était un jeune homme de visage sympathique, il semblait profondément ému, et ce fut presque en balbutiant qu'il me pria de l'écouter.

— Allons, remettez-vous, dis-je, vous paraissiez troublé, mon enfant, je suis tout à vous et la miséricorde du Seigneur est sur nous.

— Monsieur le curé, fit-il, c'est une faveur que je viens solliciter, je viens vous demander un grand service.

— Je vous suis tout acquis.

— Demain, je dois me marier. Vous avez dimanche publié mes bans. Seulement, il y a sur moi une fatalité !...

— Il n'y a pas de fatalité, mon enfant, il n'y a que des fautes.

— Non, non monsieur le curé. Ah ! si vous saviez.

— Dites et je saurai, après je vous aiderai.

— Vous êtes bon.

— Je suis, autant que je le puis, l'exemple de mon divin Maître.

— Voilà. Le prêtre, mon parent, qui devait bénir mon mariage, me télégraphie à l'instant que, pris subitement d'un mal foudroyant, il ne peut se déplacer.

— Je le remplacerai.

— Je viens vous en prier, mais en tremblant. J'ai tant de malheur ! Il me semble qu'à la veille du succès, les événements sinistres s'acharnent après moi.

— Nullement. Votre parent peut guérir. En tout cas, il priera pour vous.

— Songez, monsieur le curé, que trois fois, à la veille de se conclure, mon mariage a manqué par des coups imprévus. On dirait que jamais je ne dois me créer un foyer.

— Si telle est la volonté du Seigneur, il faut l'accepter, mon fils.

— Non. Telle n'est pas la volonté suprême, car je ne me sens attiré vers aucune autre carrière. Je n'ai pas l'honneur d'être appelé à la vie religieuse, je sens mon âme prise par les liens terrestres du mariage et de la famille.

— En toute situation, il est aisé de remplir son devoir avec la grâce et la volonté.

— Je le crois. Mais pourquoi cet acharnement des forces malignes contre moi ? Il y a trois ans, à la veille de me marier avec Berthe de C..., une bonne et belle créature, son père m'écrivit ces mots accablants :

“ Le ciel permet que je sois instruit avant qu'il ne soit trop tard ! Je connais votre conduite. Quittez la ville au plus tôt et qu'il ne soit plus jamais question d'union entre un “ Lâche ” et ma fille ”.

Je fus bouleversé. Cette épithète à moi ! Lâche ! Quel crime avais-je commis ? Je bondis. Je courus chez celui que j'appelais mon beau-père. Il refusa de me recevoir et me fit apporter par un valet une lettre qui lui était adressée. Elle contenait ces lignes fatales :

“ Vous allez marier votre fille, vous, un brave colonel, avec un monsieur qui, ayant reçu une gifle, a refusé de se battre ! Allons mon ami, ouvrez les yeux, et rompez ce projet, il en est temps encore ”.

Ce libellé était signé d'un grand nom de l'armée, je m'enfuis alors comme un insensé. J'aimais ma fiancée, j'avais le cœur brisé, je sanglotai par la campagne, une partie de la nuit.

— L'accusation était-elle exacte, mon enfant ?

— Absolument. En effet, j'avais refusé de me battre en duel, pour une sottise querelle politique. Mon adversaire était un bretteur, un impie. Moi, je songeais à ma mère, à mon éducation chrétienne, au péché que j'allais com-

mettre en me battant. Tenter d'expliquer de pareilles choses à un homme plein de colère et de dépit, était impossible. J'y renonçai et je partis pour l'Amérique d'où j'écrivis une longue lettre pour me disculper.

Je n'eus jamais de réponse, sans doute on ne m'avait pas compris.

— Moi, je vous comprends, mon enfant, je vous approuve, continuez votre histoire.

— J'abuse de votre temps, monsieur le curé, elle n'est intéressante que par la déduction qu'on peut en tirer en faveur de la malchance qui me poursuit.

— La malchance n'existe pas. Elle peut être la résultante d'une faute. Tout est providentiel en ce monde.

— Je le crois. Notre destinée est irrévocable. En venant sur terre, Dieu a lancé notre âme... en marquant l'heure de son retour vers Lui, après avoir suivi le chemin qu'elle doit parcourir. Vous avez un geste de protestation, monsieur le curé, laissez-moi m'expliquer. Nous sommes libres devant le bien et le mal semés sur notre route, je le sais, mais cette route nous ne pouvons la faire dévier. Des fois, je pense qu'avant d'envoyer notre âme tenter l'épreuve humaine, Dieu nous a dit : “ Voici le tableau de tes jours, veux-tu essayer de triompher des obstacles que tu rencontreras ? ” Mais le mystère nous enveloppe, à quoi bon chercher.

— Restez en la foi simple, mon fils, l'orgueil entre vite dans l'esprit du chercheur.

— Je devais travailler pour vivre, j'en avais le goût et le désir, je ne savais où m'orienter, brisé de chagrin, de découragement.

A bord du *San Salvator*, je connus un riche Aragonais auquel je rendis en route le léger service de faire sa correspondance, car dès le lendemain de l'embarquement, par suite d'une chute sur le pont, il s'était foulé le poignet. Il avait apprécié mes aptitudes, il m'offrit de rester son secrétaire, de l'aider dans son exploitation agricole et de revenir avec lui en Espagne, où il faisait valoir d'immenses terrains. J'acceptai de grand cœur. Il m'emmena à San Cristobal où je dus m'occuper de travaux agricoles, surtout d'irrigations renouvelées, de celles des Romains qui procuraient la fertilité aux champs et aux vignes, par la création de *Panternos* (vastes réservoirs d'eau). Là je connus Elma... fille d'un contre-maître du tunnel de Canfranc qui relie la France à l'Espagne. Sa famille habitait Las Aranones à 200 mètres de la ligne. Une sympathie profonde nous rapprochait. Elevée au couvent de l'Annonciade, à Huesca, la jeune fille aidait sa mère à surveiller la cantine et l'ambulance des équipes d'ouvriers venus de tous côtés pour creuser la voie transpyrénéenne. D'autre part, notre exploitation agraire était difficile. Dans ces immenses plaines, les charrues à vapeur ont peine à défoncer une terre vierge dure comme la pierre.

Le jour de la fête de Nadal, on avait organisé une grande fête pour le réveillon, après la messe à l'église della Trinidad. Et comble de mes vœux, Elma consentait à me nommer son *novio* (fiancé). J'allai faire part de mon bonheur à mon patron, don José Almaria, qui s'était toujours montré bon pour moi. Ma révélation parut l'accabler de tristesse. Il me dit : Mon jeune ami, vous ne pouvez pas épouser Elma.

— Pourquoi *senor*, je l'aime et elle m'a promis sa main.

— Elma n'est que la fille adoptive de ceux qu'elle appelle son père et sa mère. Ils l'ont prise à peine âgée d'un an, dans son berceau couvert de sang, après la catastrophe qui tua sa mère et conduisit son père au bagne.

Je ne vous raconterai pas, monsieur le curé, l'histoire navrante ; trop longue.

En deux mots, voici :

“ Le père d'Elma était le chef d'une bande de conspirateurs anarchistes qui avait résolu de tuer le roi. Dénoncés, surpris par les carabinieri, ils se barricadèrent dans leur maison, on ne put les réduire que par la force, la mère périt dans la lutte, son mari capturé fut condamné au bagne à perpétuité. Quant au bébé, les excellents Bardas y Llorca le prirent chez eux pour l'élever comme leur propre enfant.

Je n'avais plus qu'à quitter le pays, mon patron me le conseilla en me donnant une lettre de recommandation pour son ami le directeur des Forges de Bourgogne, où vous le savez, monsieur le curé, les déceptions fatales m'ont suivi. Je n'étais pourtant pas encore tout à fait désespéré. Je continuais à rêver d'un foyer paisible. Ma position à l'usine était très suffisante pour me permettre d'élever une famille. Au bout d'un an, nommé ingénieur en chef, j'eus l'audace de demander en mariage, Mademoiselle Lucie Gerval. Vous savez la suite, monsieur le curé.

Le prêtre se tut. Il avait réellement retracé l'histoire tragique d'André Ramel. J'osai le tirer de la rêverie où il était tombé, très intéressé à mon tour.

— Vous venez, monsieur le curé, de faire revivre un drame, voulez-vous qu'ensuite nous essayions de lui donner un épilogue heureux.

— Ch ! de tout cœur.

— Alors qu'est-il advenu au moment de la bénédiction nuptiale que vous avez donnée.

— Quand André a voulu mettre au doigt de celle qu'il aimait, l'anneau d'or, il était si ému que la bague lui échappa de la main. On la chercha en vain... Vous jugez du trouble de tous les invités. L'infortuné mari accablé une fois de plus, vit un présage funeste s'acharner sur lui. Il perdit connaissance. Une fièvre cérébrale se déclara.

Lucie est rentrée chez sa mère, y reste digne, occupée de bonnes œuvres. Elle va quelquefois voir son mari à Paris, mais il ne la reconnaît pas. Nous en sommes là.

— Eh bien ! monsieur le curé, voilà ce que je vous propose : Mûrissez mon idée et si vous l'approuvez, agissons. Il me semble que si la providence m'a amené ici, ce n'est pas sans but. Voulez-vous prévenir madame Ramel de venir avec son fils, aviser également madame Gerval, quelques amis sincères, et recommencer la cérémonie d'il y a six ans. Au moment de la présentation de l'anneau vous le ferez tomber et André le ramassera facilement pour le placer au doigt de celle qui est sa femme. Tous nous aurons ardemment prié et vous verrez que la divine Bonté rendra lumière et bonheur aux jeunes époux après la terrible épreuve.

Ce que j'avais pensé se réalisa. Aujourd'hui André et Lucie sont heureux.

GOURAUD D'ABLANCOURT.

(Foyer-Revue)

Le semeur



UN pas allègre, il marchait... Dès l'aube, une aube froide, mais déjà parée de jolies teintes où le soleil s'essayait à sourire, il s'était engagé sur le sentier sablonneux qui longe les bords de la mer. Ce chemin capricieux comme la côte contournait les baies et les promontoirs, parfois coupait ceux-ci au milieu de blocs de pierre noire et présentait à chaque détour au voyageur enthousiasmé, un nouvel aspect. Tantôt c'était la mer aux tons si changeants, la mer d'un bleu foncé, un peu violacée à l'horizon et tachée de vert près de la côte, avec des vagues rondes qui s'enflaient au large puis se séparaient sur les rochers et laissaient derrière elles des traînées d'écume blanche ; tantôt des monts élevaient dans les airs leurs pics déchiquetés, plus loin des pins maritimes formaient un agréable et frais bosquet et enfin une plaine immense, bosselée par des monticules de sable, charmait les yeux avec ses carrés de culture, jaunes et verts.

Il marchait à petits pas pressés...

Son catéchiste, un vieux serviteur, le suivait, portant sa sacoche et quelques paquets indispensables pour un voyage entrepris un peu "à l'aveuglette", sans destination précise. A tout instant il rencontrait des saules et des accacias caressés délicieusement par une brise d'automne et parfois, au loin, il pouvait distinguer les voiles de toile grise des sampans qui se

sauvaient à toute vitesse sur la grande bleue.

Il marchait d'un pas décidé...

Les rayons d'un soleil brûlant le gênaient bien un peu... ; sous son grand chapeau de paille, son front ruisselait de sueur, mais grand marcheur devant l'Éternel, il avait fini par s'habituer à toutes les intempéries des saisons, et comme l'habitude est une seconde nature, il semblait ne pas trop souffrir de ces inconvénients.

* * *

De temps en temps, il ouvrait son bréviaire et tout en grimant à pas lents le raidillon d'une colline, il adressait au Tout-Puissant quelques cris de supplication pour les pauvres gens qu'il rencontrait sur son chemin.

Parfois on le saluait, parfois on l'injurait : il répondait au salut des uns et faisait les gros yeux aux autres en les menaçant de son bâton.

Il allait...

Tout à coup on le vit abandonner les caprices du chemin pour s'engager dans un amalgame indéfini de vallées et de montagnes, que les ouragans et les tornades avaient achevé de transformer en chaos. C'était vraiment le pays idéal pour "messieurs les Brigands" qui y évoluaient en liberté, ne craignant point qu'on aille les relancer dans de semblables coupe-gorges.

Et lui sans crainte avançait toujours. Le soleil de ses rayons insolents semblait lui dire : "Tu ne monteras pas !..." Il monta ! et il fit bien !... En effet, sur le mamelon était assis un hameau aux maisons délabrées, tout modeste et tout simplet, recevant pour le consoler une bonne brise de mer et l'ombre de quelques arbres touffus.

En passant près d'une maison, il entend des cris et des gémissements. Il entre et se trouve devant un enfant de 3 ans à peine, qui paraît gravement malade. Il se présente comme médecin ambulancier et se met à examiner le petit souffreteux.

— "Il est perdu, dit-il aux parents, mais s'il m'est impossible de le guérir, je peux du moins adoucir ses souffrances."

— Oh ! faites-le vite, s'écrie la mère car ses plaintes me déchirent le cœur !"

Alors s'adressant à son catéchiste : "Apporte ma sacoche, lui dit-il !"

Peu de temps après, il donne un calmant à l'enfant et demande un linge mouillé pour lui "rafraîchir les extrémités". On le lui donne. Il enveloppe les pieds et les mains du malade avec ce linge, puis le passant comme par hasard sur le front, il récite la formule sacramentelle...

Le soir même, le petit Jean jouait avec les anges.

Heureux et content il reprit sa course en avant, et se mit à descendre dans la vallée. Après avoir marché environ deux ou trois lis, il arriva devant une misérable cabane.

— "Regarde, dit-il à son domestique, si le propriétaire est chez lui ?..."

Sur un signe affirmatif du catéchiste, il s'avança et se faisant tout petit il pénétra par une sorte d'ouverture, à l'intérieur.

Dans cette habitation le vent entraînait comme chez lui ; aux heures d'averse, on éprouvait la sensation d'une douche rafraîchissante. Quant au soleil, on n'en parle même pas, la cabane n'avait plus de secrets pour lui.

Mais qui donc pouvait habiter là ?... Ah ! qui donc ? Comment appeler ce pauvre être couché sur une natte en lambeau ?... Qui donc ?... Une ruine, une ombre, un fantôme, ma foi, je ne sais, disons donc que c'était un vieux... vieux... vieux...

Il était tanné et cuit par la mer et le vent. Sous son bonnet de feutre noir quelques longs poils blancs s'échappaient, d'autres lui faisaient un collier sous le menton. Il avait les yeux très noirs et des paupières sanglantes qui donnaient à son regard quelque chose d'effrayant. Sous son nez camus, sa bouche édentée faisait un grand trou noir, quand il prononçait d'une voix chevrotante ses formules de politesse.

Il était là gisant sans secours et sans force, presque sans vie. Vite, il lui administre un cordial. Quelques instants après, assis sur sa couche, ce bon vieux raconte sa lamentable histoire. C'est un malheureux mendiant qui de bourgade en bourgade va quêter son pain. Hier, en passant, il a été pris de frissons, et avec peine il a pu se traîner jusqu'à cette misérable hutte... mais il sent que la fin est proche.

A ces mots le maître s'adressant à son serviteur : "Cours au village voisin, lui dit-il, et ramène ici deux hommes forts et courageux pour transporter ce moribond."

Une demi-heure après, les deux villageois sont là. A la hâte on fabrique une civière et le pauvre vieux qui ne pèse pas lourd est placé dessus ; puis, sur l'ordre du catéchiste, ils prennent la route de l'Hôpital Catholique.

* * *

Maintenant, il est plus de midi et la faim commence à se faire sentir. Pour l'apaiser on ouvre les paquets. Sur le bord du talus, on casse une croûte, on grignote quelques sandwiches qu'on arrose de l'eau claire d'une source voisine, et enfin on reprend la route de la résidence de la mission, mais en suivant un autre itinéraire.

Le temps qui avait été superbe jusque-là, commença à s'assombrir. Dans le ciel plombé, de gros nuages s'enfuyaient comme chassés à coups de balai. Et le vent, un vent violent

se démenait comme un diable tantôt vous poussant par derrière, tantôt vous giffant en pleine figure, puis vous prenant de côté il vous jetait brutalement contre un rocher ou contre les arbres du chemin.

Bientôt la bourrasque cessa peu à peu, pour faire place à la pluie.

Tous deux cherchèrent un abri. Heureusement des toits apparurent non loin de là, au milieu du feuillage ; un village était tout près. Pressant le pas, ils arrivèrent bientôt dans la bourgade et se blottirent sous une porte cochère qui se trouvait à gauche du chemin.

La mer était à deux lis environ de l'endroit, et le missionnaire en attendant la fin de la pluie pouvait tout à son aise écouter les bruits des flots, les coups sourds de la vague frappant le fond d'une grotte et apercevoir des mouettes qui tournaient dans le ciel, planant au milieu des rafales, en poussant des cris rauques.

Tout à coup, au milieu de ce vacarme étourdissant, des cris se firent entendre dans la maison voisine. Une voix, à l'appel déchirant, prononçait ces mots : "Chenn fou ! Chenn fou ! — Père ! Père ! s'écriait-elle." A ces accents si touchants, le cœur du missionnaire tressaille violemment. Il pousse la porte, et, suivi de son catéchiste, il entre dans une petite cour encombrée de jarres et d'instruments aratoires.

Mais aussitôt un homme d'une trentaine d'années se présente devant lui et d'un geste énergique lui barre le chemin.

— "Qui êtes-vous ? s'écrie-t-il d'un ton courroucé..."

— "Je suis Missionnaire, j'appartiens au Tien chu tan. (1) J'ai entendu les plaintes d'une personne souffrante, j'ai même très bien compris ses cris d'appel : "Chenn fou ! Chenn fou !" Comme ces mots s'adressaient à moi, je me suis empressé d'accourir".

— "Eh ! bien, je vous défends de franchir le seuil de ma maison, ou sinon mon gourdin se chargera d'exécuter ma menace."

Mais un nouveau cri "Chenn fou ! éclate tout implorant." Le missionnaire n'hésite plus ; d'un mouvement vif il s'avance, d'une poussée énergique, il écarte de sa route le païen et pénètre dans la chambre.

Celui-ci reste bouche bée devant une pareille audace et voyant, le catéchiste, un homme fort et robuste, suivre le Père, il craint de n'avoir pas le dernier mot, et haussant les épaules il reprend sa besogne interrompue par cette visite.

Le missionnaire aperçoit dans un coin le Kiang ou lit chinois, c'est de là que partent les gémissements : il s'y dirige et aussitôt se trouve en face d'une malade. Celle-ci, en voyant le Père, pousse un cri de joie : "Ah ! que Dieu est bon ! dit-elle... et que Marie est

miséricordieuse... Je la prie depuis si longtemps, lui demandant la grâce de voir un prêtre avant de mourir... Et me voilà enfin exaucée !... Merci, mon Dieu."

La joie semble lui donner de nouvelles forces et à voix basse elle raconte brièvement sa vie.

"Je suis née dans ce village, mais à l'âge de 4 ou 5 ans je suis allée habiter chez mon oncle dans une bourgade voisine. Là il y avait quelques familles chrétiennes : mon oncle était catéchumène, et avec mes petites cousines, je suivis les instructions du catéchisme. Deux ans après, je fus baptisée avec tous les membres de la famille de mon oncle.

Huit ans s'écoulèrent, lorsqu'un jour, une dispute éclata entre mon père et mon oncle, et je dus, les yeux en larmes, quitter cette maison si hospitalière où j'avais vécu jusque-là si heureuse et si tranquille...

Revenue au toit paternel, j'eus à souffrir toutes sortes de vexations, de la part de mon père païen et surtout de mon frère, un apprenti bonze. On me défendit, avec les menaces les plus violentes, toute relation avec les chrétiens et on se mit à la recherche, pour moi, d'un fiancé païen.

Je priais Dieu de me venir en aide, et en récitant de nombreux chapelets, je suppliais la Vierge Marie d'avoir pitié de mon âme et de me rappeler dans son beau Paradis.

Pendant ce temps, les pourparlers des fiançailles étant définitivement réglés le "passage de la porte" (mariage) avait été fixé au mois suivant.

Nous étions en hiver. Un beau soir, je rentrais à la maison toute grelottante de fièvre... on me coucha, et malgré les remèdes, mon mal empira... j'étais atteinte de la tuberculose, et mon fiancé, sachant ma maladie incurable fit rompre les fiançailles, j'étais donc de nouveau libre.

Depuis lors ma vie est un véritable océan de souffrances : peines physiques et surtout peines morales se succédant sans interruption. Je remercie Dieu de m'avoir donné la force de résister à toutes les suggestions diaboliques de mes parents, d'avoir toujours refusé de prendre part aux cérémonies idolâtriques, et enfin d'avoir toujours suivi mes exercices religieux peu nombreux, il est vrai : récitation des prières du matin et du soir, et de mon rosaire."

Le missionnaire, tout ému en entendant ce récit si touchant, lui posa cette question.

— Voyons, as-tu peur de mourir ?

— Non, Père il y a si longtemps que je souffre !...

— Que désires-tu, la santé ou la mort ?

— Père, je serais heureuse de mourir... mais avant tout, je me sou mets à la volonté divine... J'ai confiance en Lui, car au milieu des païens, je ne l'ai jamais renié."

(1) Église Catholique.

— “ C'est bien cela. Aujourd'hui tu n'es qu'une pauvre fille, demain tu sera une Éluée de Dieu.”

Une violente crise de toux la secoua, comme l'ouragan tord les branches des arbres, et le missionnaire, se penchant sur sa couche, entendit sa confession.

— “ Demain je reviendrai, lui dit-il, t'apporter le Pain des forts, et préparer ton âme au grand Voyage vers le Céleste Port, en te donnant l'Extrême-Onction.”

*
* *

Sur le plateau, qui domine sa Résidence, le missionnaire s'arrête un instant. Il songe aux bienfaits de la Divine Providence, un sourire se joue sur ses lèvres, quand il balbutie ces mots : “ Une sortie à travers la brousse a toujours ses avantages, car on trouve souvent quelque beaux épis à glaner.”

Et il descend la colline, pendant que la lune joue à cache-cache à travers les nuages, et que les étoiles, comme autant de clous d'or, illuminent le ciel.

P. Venance GUICHARD, o.f.m.
Miss. Apost.

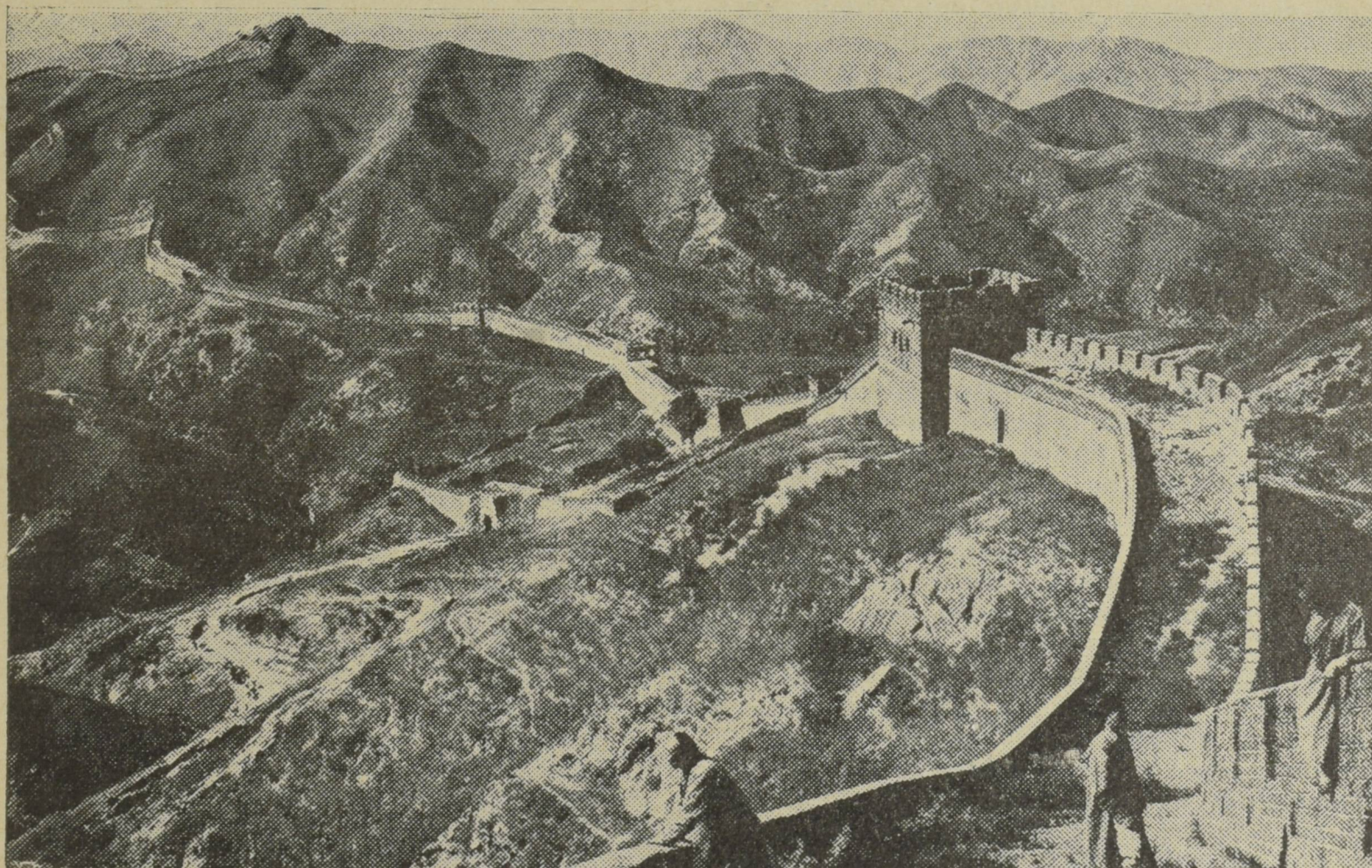
(*L'Echo de la Mission de Chefoo*).

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue “ L'APÔTRE ” est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE
105, rue Ste-Anne,
QUEBEC

Encouragez nos annonceurs



VUE D'UNE PARTIE DE LA GRANDE MURAILLE DE CHINE.

Le pitchoun

L était né dans un petit pays de bavardages, où tout s'égosille en liberté. Les cours s'y égayent du caquetage des poules ; les pépiements des nids peuplent les jardins d'un perpétuel prélude d'orchestre ; en cabrioles sur les pierres, le ruisseau égrène le rire de ses eaux vives ; enfin, rues, maisons, margelles des fontaines bruissent de la jacasserie des femmes, ces inlassables jaseuses... Sous la limpidité d'un ciel léger, aux généreux rayons du soleil, êtres et choses s'épanouissent à la vie, se grisent de grand air, de bruit, de joie et de liberté.

Plus haut que tous ces babils, le petit Pascal gardait, dans sa mémoire, un écho lointain de grande voix murmurante, de plaintes câlines, de colères grondeuses ; il se souvenait de la mer qui, tantôt sereine et bleue, baisait la base effritée des falaises ; tantôt révoltée, se ruait au vain assaut des brisants, tandis que, sur le plateau, dans les pinèdes, le mistral révélait les mystérieuses confidences que son souffle apporte des montagnes avant de les ensevelir dans les insondables arcanes des eaux.

La nuit, le petit Pascal évoquait, sous ses paupières closes, le passé nostalgique. Pour mieux se cloîtrer dans son rêve, sous sa couverture remontée, il bouchait ses oreilles au pesant fracas des roues sur le pavé, aux grondements mauvais qui, de la grand'ville, montaient à la mansarde au fond de laquelle il grelottait, exilé du soleil, sous le ciel maussade du Paris hivernal.

Quelle fatalité l'avait transplanté de sa douce Provence dans cette rue de faubourg peuplé, au faite de cette ruche sordide habitée par autant de frelons que d'abeilles ?... L'énorme bâtisse, à travers le dédale des escaliers et couloirs, charriait une foule hâve, sombre, fiévreuse, et, par les pores de ses fenêtres à fleur de mur, suait le vice et la misère... Ah ! qu'elle était loin la petite maison blanche, séparée de la route par sa haie ternie de poussière, mais fleurie de roses !... Où était-il le figuier trapu, aux feuilles grasses, à l'ombre duquel on prenait le frais en écoutant le crécellement des cigales ?... Qu'était devenue, surtout, la petite maman qui, après l'avoir bordé dans le draps, laissait à ses rêves le souvenir du baiser qui devait encore fêter son réveil ?

Un jour, devant la porte, avait flotté un drap noir. Des hommes sombres étaient entrés, avaient cloué, dans une boîte de sapin, sa jolie maman, pâle et glacée. Et l'on avait emporté la caisse ; la main dans la main de son père qui pleurait, Pascal avait marché jusqu'au bord d'un grand trou. La boîte descendue au fond,

sur elle s'était accumulée la terre... Après, on était rentré à la maison ; mais, depuis, jamais sa maman n'y était revenue !

* * *

Des jours s'étaient passés, moroses. D'abord absorbé dans sa douleur, bientôt le père avait fréquemment déserté le logis que ne peuplait plus la grâce rieuse de la disparue. Après sa journée de travail, la soupe avalée, il allait chercher au cabaret le trompeur oublié de l'alcool. En même temps se retirait la voisine qui vaquait aux gros soins du ménage du veuf, et le petit Pascal demeurait seul dans la nuit... Et bien tard, le pas alourdi du père le trouvait encore veillant, le cœur gros, dans le petit lit où ne venait plus se poser sur son front le baiser qui, naguère, bénissait son sommeil.

Un jour, une inconnue avait pris la place de la maman perdue. Et le père avait ordonné à l'enfant de donner à cette intruse le même nom qu'à celle qui dormait au cimetière, et qu'il devait obéir à cette mère nouvelle, car elle était sa femme et maîtresse au logis.

Hélas ! elle avait le goût à la toilette plus qu'à l'économie du ménage, de même que l'homme préférait maintenant le cabaret au chantier. Les dettes s'accumulaient, les hommes de loi survinrent. Les hôtes expulsés de la maison, les meubles vendus, Pascal se vit emporter entre son père et sa marâtre, dans un wagon sale et froid, jusqu'à la grande ville prometteuse de gros salaires, mais aussi foyer des vices qu'engendrent le désordre et l'ivresse.

Il avait vécu là, le pauvre petit, se garant mal des scènes fréquentes depuis la ruine. Dégoûté par le logis sordide, où il ne trouvait jamais le poêle ronflant et le repas préparé, l'ouvrier s'attardait de plus en plus au cabaret et y mangeait sa paye. A la rentrée, sa femme l'injurait, il répondait par des coups.

Un soir, il ne rentra pas. Une querelle, dans un bar, s'était terminée par un coup de couteau, dont il agonisait à l'hôpital. Le père mort, la mégère abandonnait le logis et l'enfant.

Seul sur le pavé, Pascal n'eut plus qu'une espérance : revoir le pays où il avait été heureux. Mais comment y retourner ?... N'importe ! il marcherait tant qu'il finirait bien par l'atteindre.

Perplexe sur la route à prendre, il longeait les berges du canal ; il allait gagner la rivière et, à suivre le file de l'eau, il arriverait bien à la mer... Pour lui, il n'y en avait qu'une : celle de son enfance.

A hauteur d'une péniche amarrée le long du quai, il tressaillit ; une voix joyeuse avait prononcé des mots sonores à l'accent desquels il ne pouvait se tromper... Pascal, en arrêt, contemplait l'homme qui avait parlé dans la

langue de son pays avec des yeux si extasiés que le marinier le remarqua et l'interrogea :

— Tu est de Bandol ! s'exclama le marinier, et tu t'appelles ?

— Pascal Costulat.

— Attends donc... Costulat?... Non ! je ne connais pas... Et ta maman ?

— Estelle.

— J'y suis ! L'Estelle Roumanenque, la filleule à ma défunte mère avait épousé, comme je parlais au service, un nommé Prosper Costulat...

— C'était papa.

Pour le coup, Pitchoun, tu as de la veine d'être tombé sur Marius Lestrade, le seul homme peut-être, dans ce Paris, qui ait connu ta mère. Il ne sera pas dit que l'enfant d'Estelle Roumanenque errera sur les routes en vagabond. Viens à mon bord. Après, on verra.

A lentes étapes, la *Dame-de-Grâce*, péniche de Marius Lestrade, descendait le cours sinueux de la Seine. Nora, la patronne, avait tout d'abord fait mine rechignée devant la bouche imprévue que son homme lui amenait ; ça mange et ça coûte à vêtir les galopins de cet âge. Toutefois, l'appétit du gars, devant l'écuelle de soupe chaude qu'elle lui avait servie, après l'avoir inquiétée, lui attendrit le cœur. Un chrétien pouvait-il laisser souffrir de la faim un innocent de cet âge?... Allons, on serait hospitalier à l'enfant que leur confiait la Providence...

Le petit Pascal, qui s'était replié sur lui même, étouffé par l'atmosphère de crainte et d'animosité qui, depuis l'arrivée à Paris l'envoûtait, se dilatait de nouveau à vivre sur ce bateau.

Cependant, on approchait de Rouen, terme du voyage de la péniche. Là, elle déchargeait son fret, embarquerait de nouvelles marchandises pour revenir à Paris. A la dernière étape, le soir, une fois le gars couché, Marius et Nora s'ouvrirent l'un à l'autre de la pensée qui les hantait également. Que feraient-ils du petit ?...

— Il a le goût des choses de la mer, hasarda l'homme ; seulement il est bien jeune pour l'embarquer comme mousse. Seuls, les bateaux de Terre-Neuve les prennent aussi petits ; mais, à ce métier-là, on pâtit trop...

Nora ouvrit la bouche, puis suspendit les paroles de sa réponse. Elle s'absorbait dans une méditation profonde. La pensée de la séparation venait de la poindre d'une sensation douloureuse. Il lui tenait plus au cœur qu'elle ne le croyait, l'enfant à demi adopté ; faudrait-il donc qu'il cessât d'être leur et s'en allât à l'aventure, exposé de nouveau aux dangers et à la souffrance ?

— Tu ne dis rien, femme, réclama Marius.

Elle songeait alors aux responsabilités assumées ; pourquoi ne pas garder le petit ?...

Par contre, ils étaient jeunes encore, elle et Marius, il pouvait leur naître des enfants de leur sang auxquels ferait tort l'orphelin adopté... Mais elle secoua le front, puis regarda son mari d'un œil décidé.

— Si ! mon homme. Dieu a guidé vers nous ce petit ; ce ne sera pas nous qui le renverrons. Consultons-le. Si son goût de la mer l'emporte, après que nous lui aurons dit les misères qui l'attendent, c'est qu'une vocation réelle le tiendra. Alors, nous le laisserons libre et l'aiderons à trouver un embarquement dans les meilleures conditions possibles. Mais si, au contraire, il veut nous rester, s'il nous aime assez à nous préférer à son rêve de marin, crois-moi, mon ami, gardons-le.

— Té, je ne demande pas mieux, s'exclama Lestrade. Je n'osais te le demander ; mais ç'avait, dès le début, été mon idée. Il me va, le pitchoun ! Ah ! ma femme, tu faisais la cachottière, mais je vois bien que tu ne l'aimes pas moins que moi !... Et peut-être que le bon Dieu ne nous a refusé d'enfant que parce qu'il nous réservait celui-là !

La couchette s'agita. D'un bond, Pascal avait sauté sur le plancher et venait se jeter dans les bras de Marius et de Nora.

— Que vous êtes bons !... Que je vous aime !... Pourrais-je vous quitter quand vous voulez me garder ?...

Et, tapi contre le cœur de Nora, la gratitude de son âme trouva le mot d'amour : "Maman !..."

(*Les Jeunes*).

Georges de Lys.

QUERELLE D'AUTEURS.

Thiers et Barbey d'Aurevilly, alors journalistes, se prennent à parti dans leurs feuilles respectives. Thiers, qui était très petit et qui ne connaissait pas l'imposante stature de Barbey, dit un jour à quelqu'un :

— Celui-là, je lui flanquerai ma canne sur la figure dès que je le rencontrerai.

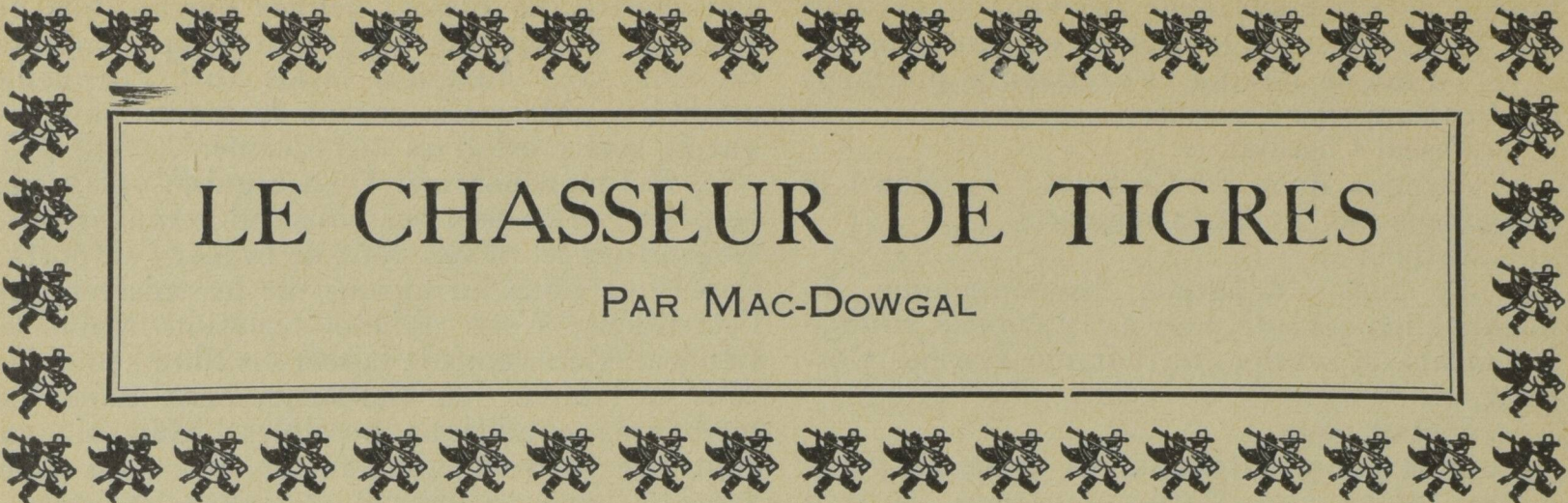
Ces paroles sont, naturellement, rapportées à Barbey d'Aurevilly.

Thiers entre, quelques temps après, dans la salle de rédaction d'un grand journal de l'époque, le "Constitutionnel", et s'installe à corriger au crayon un article écrit la veille. Quelqu'un s'approche et lui dit :

— Vous voyez ce grand, là-bas, qui palabre dans le groupe de causeurs, c'est Barbey.

Thiers, impressionné par la taille et l'allure "officier" de son adversaire, oublie ses menaces de la veille, achève rapidement son travail qu'il porte à la composition. Dans son trouble, il oublie son crayon sur la table. Alors Barbey, de sa voix de stentor :

— Hé, là-bas, Monsieur ! Vous oubliez votre canne !



LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

7

En vérité, nous nous serions estimés heureux, si la propreté avait régné chez nos hôtes ; mais le grand défaut des parias c'est une saleté devenue proverbiale, et nous dûmes en prendre notre parti. Grâce à la faim qui nous aiguillonnait, nous nous assîmes avec quelque plaisir autour de la table dressée tout bonnement sur la terre nue. Nous n'avions à notre disposition d'autres fourchettes que nos doigts, et les cruches contenant la boisson circulaient parmi les convives à tour de rôle.

Le bœuf qu'on nous offrit nous sembla excellent ; nous bûmes volontiers d'une espèce de vin de palmier et d'une liqueur tirée du maïs et du riz, préférable à notre wiskey.

Animé par ce breuvage, dont il n'usait probablement pas tous les jours, Udhani causa beaucoup, et ses paroles n'étaient dépourvues ni de sens, ni même d'esprit. Son humeur était excitée surtout contre les Hindous des autres castes ; il en parla avec une vive amertume.

Comme j'abondais dans mon sens, je lui plus beaucoup.

“ Il est certain, lui dis-je, que les hommes de votre condition qui savent se résigner à leur sort et trouver une retraite sûre jouissent d'un bonheur plus grand que n'importe quel Hindou des castes supérieures. ”

Le repas terminé, notre hôte nous invita à le suivre dans la pièce qu'il nous destinait pour la nuit. Je cherchais avec curiosité où pouvait être cette chambre, quand je vis le paria saisir une échelle de filaments qui descendait du plafond de celle où nous nous trouvions, et monter le premier en nous éclairant.

Nous grimpâmes de la sorte jusqu'à un nouveau compartiment, moins grand que le premier, mais à demi encombré de peaux desséchées, de ferrailles, et principalement d'armes de toute espèce, parmi lesquelles nous aperçûmes un canon de fusil hors de service.

“ Voilà votre appartement, fit Udhani. Vous voyez tout le parti qu'on peut tirer d'un arbre de nos pays ; entre ses racines, j'ai établi une cave pour mes provisions ; la pièce où nous avons soupé est celle que nous occupons habituellement ; et, au-dessus de vous, il existe

encore un grenier que nous savons utiliser. ”

Nous félicitâmes l'Hindou de son intelligence et de ses industrieuses combinaisons ; puis, nous lui demandâmes à quelle distance nous étions des régions habitées. Il nous apprit qu'il fallait, pour y parvenir, une journée entière de marche et encore à dos de bête de somme. Au reste, il nous fit espérer qu'il nous procurerait les moyens de sortir de ces solitudes ; et, comme nous étions excédés de fatigue, nous remîmes au lendemain à nous occuper de notre départ.

Bien que nos lits fussent durs et grossiers, et que les moustiques fourmillassent dans notre chambre à coucher, nous passâmes la meilleure nuit du monde. Il faisait grand jour quand nous nous éveillâmes. La lumière filtrait dans notre réduit par deux trous habilement ménagés dans l'écorce du figuier.

Notre toilette achevée, ce qui ne fut pas long, nous descendîmes par l'échelle au moyen de laquelle nous étions montés, et nous trouvâmes nos hôtes qui nous attendaient. Ils avaient préparé pour notre déjeuner des fruits et du lait.

Lorsque nous eûmes satisfait notre appétit, le paria s'informa si nous désirions nous promener au dehors, visiter sa petite plantation, et causer en même temps des mesures à prendre pour nous tirer de la forêt. Nous acceptâmes sans difficulté sa proposition, tout en nous demandant où étaient situées les cultures dont il parlait.

Udhani, nous précédant avec son fils, nous fit rentrer sous bois par un sentier à peine visible. Au bout de quelques instants, nous atteignîmes une clairière non moins grande que celle que nous venions de quitter, mais entièrement couverte de riz, de maïs et d'autres plantes alimentaires.

L'Hindou nous conduisit encore à travers une portion de la forêt ; puis il nous introduisit dans une troisième clairière tapissée d'une herbe abondante et divisée par une haie de rotins. D'un côté paissaient des chèvres et des moutons ; de l'autre, des vaches et des bœufs, auxquels se mêlaient deux buffles de la grande espèce sauvage.

“ Ce sont mes troupeaux, dit le paria, et je veux vous faire goûter aujourd'hui même d'un de mes chevreaux ; car, caché ici, comme je le suis, je ne fais aucun cas des interdictions qui pèsent sur ma caste. ”

Udhani entendait parler de la défense faite aux parias de tuer les animaux : ils doivent les laisser mourir pour manger de leur chair. Souvent j'avais vu, en effet une foule de ces misérables, rassemblés autour d'un animal expirant, attendre, pour le déchirer, qu'il eût rendu le souffle ; mais, en aucune circonstance, je n'avais aperçu l'un d'entre eux enfoncer le couteau dans le corps de la bête pour hâter sa mort.

Pendant que, sur l'ordre de son père, le fils de notre hôte allait chercher un jeune chevreau pour l'égorger, je demandai à Udhani si, dans un tel endroit, il n'avait point à redouter les tigres, et comment il ne prenait pas plus de précautions pour en préserver son bétail.

L'Hindou me répondit qu'il n'y avait pas de tigres dans ce canton.

“ Ce n'est pas possible, m'écriai-je. Hier matin, j'en ai tiré un qui avait déposé ses petits dans la caverne même où nous avons couché. ”

— Je ne le nie pas, répondit le paria. Pourtant il n'en est pas moins vrai qu'à plusieurs lieues à la ronde nous sommes exempts de ces fauves. ”

Et il m'expliqua que ce phénomène était dû à la présence, dans la contrée, de plusieurs animaux, ennemis redoutables et acharnés du tigre. Ce sont de petits furets qui se glissent dans le corps de la bête féroce, et lui rongent les entrailles sans qu'elle puisse s'en défendre. Aussi les évite-t-elle avec horreur, et mon hôte m'assura qu'on ne rencontrait jamais de tigres dans les lieux où il existait seulement un seul de ces furets.

Quoi que ce fait me parût extraordinaire, je ne pus m'empêcher d'y ajouter foi en voyant la sécurité avec laquelle Udhani et ses troupeaux vivaient au fond de cette forêt.

Le paria ajouta :

“ De même que le tigre, les panthères désertent les lieux habités par le furet. Les rhinocéros et les éléphants sont mes seuls ennemis sérieux ; mais les premiers ne sauraient franchir la haie de bambous qui enclôt mon parc ; pour éloigner les seconds, j'ai ajouté à l'enceinte de bambous des cactus aux épines aiguës et très dures, que ces pachydermes redoutent extrêmement ; aussi je n'en vois jamais un seul. De la sorte, nous vivons tranquilles et à l'abri des insultes des bêtes fauves. ”

J'admirais de plus en plus l'esprit ingénieux de mon hôte. Je fus bien étonné encore quand, s'approchant des deux grands buffles qui erraient dans le parc, il les saisit par les cornes et

les amena devant nous comme s'ils eussent été de simples brebis.

“ Je les ai pris et domptés moi-même, nous dit-il avec un innocent orgueil ; ils sont maintenant soumis et dociles comme des chevaux de manège. Ils nous servent ordinairement de montures, et vous pouvez les utiliser pour gagner une contrée non insurgée. Je suis sûr que vous serez contents d'eux. ”

— Mais comment les remplacerez-vous ?

— Soyez tranquille : les buffles abondent dans le voisinage, et même, si vous y consentez, nous irons en prendre d'autres tout à l'heure, car j'ose espérer que vous ne partirez pas aujourd'hui. ”

Nous nous ressentions encore si fort de nos fatigues des jours précédents, nous étions si parfaitement accueillis par cet homme que nous accédâmes volontiers à sa proposition.

Udhani et son fils conduisirent les deux buffles jusqu'à l'énorme figuier des banians qui servait de demeure à la famille du paria. On fit cuire le chevreau tué dans le parc ; nous le mangeâmes de grand appétit, et nous l'arrosâmes des mêmes boissons qu'on nous avait servies la veille au souper.

Aussitôt après le repas, nous nous préparâmes pour l'expédition projetée. L'Hindou et son fils ne prirent que leur talvar, du fil de laiton, et un gros paquet de cordes solides.

Ils nous invitèrent ensuite à enfourcher les buffles. Mais ce genre de monture convenait médiocrement à Ludolfus, qui s'excusa sous un prétexte quelconque. Il me paraissait à moi-même très difficile de me tenir sans harnais en équilibre sur le dos d'un semblable animal.

Voyant notre hésitation, les deux parias sautèrent chacun sur la bosse de l'un des buffles, qu'ils empoignèrent par la crinière, et ils nous invitèrent à monter en croupe. Nous nous y hasardâmes, et nous nous trouvâmes mieux que nous l'avions pensé d'abord.

“ *Sahib*, nous dit Udhani, si, hors de la forêt, nous rencontrons quelqu'un, ayez soin d'expliquer que nous sommes vos serviteurs. ”

Nous lui promîmes de tenir compte de sa recommandation.

Tant que nous fûmes dans la forêt, tout alla pour le mieux. Mais, lorsque nous l'eûmes quittée, et que nos bêtes eurent pris le trot, puis le galop, nous crûmes un instant que nous allions être lancés à dix pieds en l'air. Nous n'eûmes d'autre ressource que de saisir nos conducteurs à bras le corps.

Après avoir traversé une jungle à grand train, nous arrivâmes à un endroit resserré entre deux bois, dont les arbres étaient très élevés, et nous nous y arrêtâmes.

Udhani et son fils se consultèrent un instant. Ensuite le paria descendit, mit par terre le paquet de cordes dont il s'était muni, et me dit :

“ Maintenant, *Sahib*, vous sentez-vous de force à monter seul un de ces buffles ?

— Je le crois », répondis-je.

Mon affirmation ne manquait pas de témérité, car je n'étais nullement sûr de moi. Néanmoins, quand on m'eut passé une corde autour de la ceinture, et qu'on m'en eut donné une autre fixée aux cornes de l'animal, je me sentis assez solide.

Alors je demandai ce que j'aurais à faire.

“ Vous accompagnerez mon fils, expliqua le paria, et vous l'imiterez dans tous ses mouvements ; pour moi, je resterai ici avec votre compagnon. ”

Conformément à ce plan, je partis au galop avec le jeune Hindou. Nous entrâmes bientôt dans une vallée aride au centre, couverte d'herbes et de fougères sur les côtés, et qui semblait descendre vers l'Aghis en s'élargissant.

Le fils de mon hôte me précédait d'une vingtaine de pas ; et, de temps à autre, sans ralentir sa course, avec l'adresse d'un clown de cirque, il se dressait debout sur la bosse de son buffle, et inspectait attentivement le terrain qui se déroulait en avant.

Tout à coup il arrêta net sa monture, et me fit signe de faire de même.

“ Qu'y a-t-il ? demandai-je en voyant qu'il se préparait à rebrousser chemin.

— Un troupeau de buffles tout entier se trouve devant nous ; il s'agit de le surprendre par derrière. Je crains que nous n'ayons déjà été aperçus. ”

J'avais beau regarder, je n'apercevais rien. Néanmoins je suivis mon guide. Nous gagnâmes les bois et nous marchâmes à couvert pendant une heure environ. Quand nous ressortîmes, l'Aghis coulait à nos pieds. Le jeune paria fit descendre à sa bête un talus assez raide et l'engagea dans l'eau. Je le suivis de confiance, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Le lit de la rivière étant peu profond, nous gagnâmes facilement la rive opposée, et nous rentrâmes sous bois.

Au bout de quelques instants, nous franchîmes de nouveau la lisière avec des précautions infinies. Alors, à moins de deux cents yards, je découvris plus de cent buffles énormes, couchés parmi les herbes, au bord de l'eau, à l'ombre d'un petit bois.

“ La rivière est partout guéable, me dit mon jeune compagnon ; ne craignez donc pas d'y entrer. Maintenant imitez-moi exactement ; mais gardez-vous d'employer votre carabine. ”

Là-dessus, il jeta de grands cris, et lança sa bête au galop dans la direction du troupeau de buffles. En un clin d'œil, ceux-ci furent debout les cornes hautes, la prunelle menaçante, battant leurs flancs de leurs queues.

Apercevant à qui ils avaient affaire, ils baisèrent la tête, partirent à fond de train en mu-

gissant, et ils franchirent la rivière avec la promptitude de l'éclair.

Nous nous jetâmes dans l'eau après eux, et nous les suivîmes en continuant de crier et en agitant les bras. Tout le troupeau se mit à remonter la vallée, beuglant de plus belle, et soulevant avec les pieds et les cornes un épais nuage de poussière. A la fin, ils nous distancèrent, mais nous réussîmes à ne point les perdre de vue.

Lorsque la bande arriva à l'endroit où la vallée se resserrait, et où nous avions laissé Udhani et Ludolfus, ceux-ci avaient disparu. Mais il me sembla remarquer qu'il tombait quelque chose d'un arbre sous lequel les buffles étaient obligés de passer ; aussitôt l'un deux sembla arrêté comme par une puissance irrésistible ; il se dressa de toute sa hauteur sur ses pieds de derrière, et rua ensuite de droite et de gauche. Il finit par tomber épuisé contre le tronc même de l'arbre.

Les autres buffles, parmi lesquels cet incident avait causé quelque trouble, et qui se pressaient les uns contre les autres, reprirent leur course ; mais un autre fut arrêté de la même façon que le précédent, et vint, comme lui, s'abattre contre le tronc de l'arbre. Je vis alors Udhani sauter à terre et se présenter à nous tout joyeux.

“ Notre capture est faite, dit-il. Maintenant, vous pouvez adresser une balle à un de ces buffles qui s'enfuient, afin qu'il serve à notre repas de ce soir. ”

Le paria me faisait là une proposition que j'accueillis avec joie. Je me hâtai d'ajuster un des plus gros buffles, je fis feu, je l'atteignis dans le flanc droit, et il tomba ; mais il se releva immédiatement, se retourna vers nous, l'œil sanglant, la gueule écumante. Une seconde balle le frappa à la tête et le renversa mort cette fois.

Quand nous nous fûmes assurés qu'il avait expiré, nous allâmes aux buffles arrêtés au pied de l'arbre, et je pus reconnaître par quel procédé le paria les avait pris. Caché dans les branches, il avait profité de leur passage pour leur jeter autour du cou un nœud coulant ; ayant ainsi rompu l'impétuosité de leur fuite, il les avait attirés rapidement contre le tronc en roulant vivement autour des grosses branches le bout de la corde qu'il tenait.

Ludolfus, qui avait assisté d'un arbre voisin à cette curieuse scène, descendit en ce moment, et vint nous aider à nous rendre complètement maîtres des deux animaux qui, quoique captifs, n'en restaient pas moins redoutables et difficiles à approcher.

Tandis que nous les maintenions avec des cordes et des entraves, Udhani leur traversait les naseaux avec de petits bâtons d'un bois dur comme le fer, à l'extrémité desquels il attacha

du laitonn tressé en quatre, qu'il fit ensuite passer par les oreilles.

Cette opération achevée, le paria et son fils sautèrent chacun sur le dos de l'un des buffles ; et à l'aide de ces guides grossières, ils les firent caracoler de côté et d'autre.

Ces sauvages animaux entrèrent d'abord en fureur, essayant de s'échapper, de se débarrasser de leurs dompteurs, ou de les percer de leurs cornes ; mais les Hindous les maîtrisaient aussitôt au moyen des rênes passées dans leurs naseaux et leurs oreilles. Au bout d'un quart d'heure, les buffles, vaincus par la douleur et exténués de fatigue, se laissèrent conduire aussi facilement que ceux que nous avions amenés de la demeure du paria.

“ Nous voilà fournis de montures, me dit Udhani. Vous partirez dès demain matin, si vous le désirez. ”

Nous chargeâmes sur le dos de nos buffles la chair de celui que j'avais abattu, et nous reprîmes doucement le chemin de l'habitation de notre hôte.

IX

ENCORE A TRAVERS LES FORETS. — MANIÈRE DE PRENDRE LES ÉLÉPHANTS. — LES EXPLOITS DE MEUNG. — RETOUR AU RÉGIMENT.

Le lendemain matin, nous partîmes aux premières lueurs du jour, après un léger repas pris en commun avec la famille du paria. Les buffles nous attendaient à l'entrée de la clairière, chargés de provisions pour deux jours entiers ; et Udhani avait promis de ne pas nous quitter avant que nous ne fussions en lieu sûr.

Je me sentais le cœur rempli de reconnaissance pour l'excellent homme, car je n'avais jamais rencontré chez un Hindou de cette caste une hospitalité aussi cordiale, et vraiment, en songeant à la bonté du père et du fils, en contemplant la belle forme de leurs corps, en voyant leur vigueur, leur adresse, je me demandais s'ils ne méritaient pas de prendre rang avant ceux qui les méprisent si fort.

Il est permis de supposer que les parias sont les habitants primitifs de l'Hindoustan. Ils sont en général plus robustes et mieux acclimatés ; leur visage est plus foncé et annonce qu'ils sont de temps immémorial sous l'influence du soleil brûlant qui dévore ces contrées ; ils semblent parler l'idiome indigène avec plus de facilité, quoiqu'avec moins de recherche et d'élégance. Ils ont tous la même tournure d'esprit, le même caractère, les mêmes vertus et les mêmes vices, tandis que chez les autres castes il y a des différences à l'infini.

Ce sont réellement les ilotes de l'Hindoustan. Les brahmes s'appliquent à les rendre méprisables au dernier point. Ils prétendent qu'à l'origine des choses, eux sont sortis de la tête du dieu Brahma, mais que les parias sont des-

endus de ses pieds. Ils ajoutent qu'un jour, Brahma, voyageant, demanda à manger à un paria, qui lui présenta de la chair humaine.

En vertu de cette fable, la caste des brahmes est honorée, et celle des parias maudite dans tout l'Hindoustan. Ces derniers ne peuvent ni approcher des villes, ni entrer dans une pagode ou une maison appartenant aux classes supérieures. Tout reispoute peut les tuer, s'ils se présentent à la portée de son haleine.

En réfléchissant à ces lois injustes et tyranniques, je ne pus m'empêcher de reconnaître que les brahmes étaient bien punis de leur orgueil insensé, puisqu'à force de prêcher l'erreur, ils s'en sont pénétrés eux-mêmes au point de perdre tout sentiment de vérité, de justice, d'humanité, de piété ; ils se lient des chaînes de la superstition dont ils prétendent charger leurs compatriotes.

De fait, il leur faut à chaque instant se laver, se purifier, et ils doivent s'abstenir d'une foule de jouissances légitimes. Par suite de leurs dogmes barbares, ils sont forcés de brûler vives leurs parentes, leurs mères, leurs sœurs, leurs propres filles, quand elles deviennent veuves.

Mais c'en est assez sur ce sujet. Revenons à nos aventures.

Mon domestique et moi nous montions les buffles apprivoisés que nous avions trouvés dans le parc d'Udhani. Le paria et son fils se servaient de ceux qu'ils avaient pris la veille et qui, sous leur main habile et vigoureuse, se comportaient comme les plus doux chevaux de manège.

Grâce à notre exercice de la veille et à une certaine combinaison de cordages, nous commençons à nous tenir assez convenablement sur ces ruminants.

Nous gagnâmes ainsi la vallée où nous avions exécuté notre chasse aux buffles ; nous la descendîmes jusqu'à l'Aghis sans rien rencontrer de remarquable.

A notre arrivée près de la rivière, un troupeau de gazelles partit de la lisière d'un bois à l'ombre duquel il se reposait. A cette vue, le fils du paria, armant son arc, lança son buffle au grand galop ; mais, plus prompt que lui, j'épaulai ma carabine et ajustai.

“ Tirez cette jeune gazelle qui court à gauche, me cria Udhani ; elle nous procurera un excellent rôti. ”

Je fis comme le désirait notre guide, et je réussis à abattre d'un seul coup le faon qu'il me désignait.

Le troupeau, effrayé, disparut sous bois, une seule gazelle resta un instant en arrière, regardant le jeune animal que j'avais tué, et dont elle était probablement la mère ; son air attristé me causa quelque regret du coup que je venais de faire. Le fils du paria, qui arrivait sur elle avec son buffle, la décida à fuir. Le jeune hom-

me ayant ramassé la pièce qui gisait sur le sol, se hâta de nous rejoindre.

Nous obliquâmes à gauche, et nous ne quitâmes plus le bord de l'eau. Tantôt un caïman qui se chauffait au soleil sur la rive que nous suivions rentrait sous l'eau, tantôt une bête fauve se réfugiait dans la forêt. Nous ne rencontrions pas d'autres créatures vivantes dans ces solitudes.

Il pouvait être dix heures et demie du matin quand nous fîmes notre première halte ; nous avions besoin de réparer nos forces par la nourriture et le sommeil, car la chaleur était accablante. Nos buffles eux-mêmes, malgré leur vigueur, étaient abattus et inclinaient leur énorme tête presque jusqu'à terre.

Nous les attachâmes à portée de l'eau, et nous allâmes nous asseoir au milieu d'un épais bouquet d'arbres. En un clin d'œil, Udhani et son fils allumèrent du feu, dépouillèrent la jeune gazelle, l'embrochèrent dans un pieu de bois et l'exposèrent au feu tout d'une pièce.

Malgré la grossièreté de ce procédé culinaire, le cuisseau que je mangeai me parut délicieux.

Comme nous ne devions pas repartir avant trois heures, moment où la chaleur commence à tomber, mon domestique et moi, notre repas achevé, nous nous étendîmes sur la terre pour dormir. Quant au paria et à son fils, ils veillèrent pour nous préserver des attaques des monstres de la forêt ou de la rivière.

Lorsque je m'éveillai, je n'aperçus plus nos guides, bien que les buffles fussent toujours là. Je me levai pour les chercher, et je les découvris à une cinquantaine de pas sous bois, courant et tournant autour d'un arbre qui semblait absorber toute leur attention. Je m'approchai doucement, et je leur demandai à voix basse ce qui les occupait de la sorte. Pour toute réponse, ils me firent signe d'avancer.

J'obéis et je remarquai avec surprise que l'arbre qu'ils considéraient était tout mutilé ; une partie de l'écorce et des rameaux avait été enlevée ; à l'entour, le sol était fortement piétiné, couvert de fiente et de branchages lacérés.

— Nous avons trouvé un gîte d'éléphant, me dit Udhani ; nous le reconnaissons aux traces des pieds, aux branches cassées, aux écorces arrachées, à ces tas de fiente, et à ces petits rameaux hachés avec la trompe.

— Il n'y a pas, en effet, à s'y méprendre, constatai-je ; mais quel intérêt avez-vous à cette découverte, puisque l'animal est absent ?

— Vous comprendrez bientôt combien ce fait est important pour nous. Vous savez, sans doute, que l'éléphant, après avoir mangé, a l'habitude de dormir, non point en se couchant puisqu'il ne peut plier les genoux, mais en s'appuyant contre un arbre ; et il choisit presque toujours le même.

— Est-ce que vous auriez l'intention de venir guetter de nuit l'animal ?

— Nous ne prendrons pas cette peine. Comme cet arbre nous est connu maintenant, nous le scierons à fleur de terre, la première fois que nous le pourrons, de façon à ce qu'il ne tienne à rien, et en ayant soin de ne laisser aucune trace de notre opération.

Je commençais à comprendre.

— Vous attendez probablement, dis-je au paria, que l'éléphant, revenant le soir, plein de nourriture, s'appuie contre l'arbre, dont il déterminera la chute, qui lui fera perdre à lui-même l'équilibre ?

— Précisément, répliqua Udhani ; l'animal, une fois à terre sur le côté ou sur le dos, ne peut plus se relever, à cause de son énorme pesanteur ; il passe ainsi la nuit, et il nous suffit, le lendemain, de venir au point du jour pour l'égorger sans le moindre danger.

Je demandai à Udhani s'il avait employé souvent déjà ce moyen ingénieux de tuer les éléphants.

— Environ douze fois depuis que j'habite ces solitudes, déclara-t-il ; l'animal m'a échappé une seule fois, l'arbre étant tombé vraisemblablement avant qu'il ne s'y fût complètement appuyé.

— Que faites-vous de l'ivoire que vous récoltez ainsi ?

— Je tâche de trouver hors de la forêt quelque Européen qui me l'achète.

Le paria fit une marque sur la lisière du bois, afin de retrouver plus tard l'endroit, et nous nous remîmes en route. Nous côtoyâmes une demi-heure encore la rivière, que nous abandonnâmes pour entrer dans une région très tourmentée. Nous ne fîmes, jusqu'au soir, que traverser alternativement des espaces de terrains arides, semés de rochers aigus et noircis par les ardeurs du soleil, puis des jungles par fois difficiles à parcourir et ordinairement coupées de ravins profonds, d'où bondissaient, à notre approche, des sangliers, des hyènes, des chats-tigres, et même des panthères noires, agiles autant que féroces. Il nous arriva, en un certain lieu, d'apercevoir sous la broussaille l'œil sanglant d'un tigre, qui disparut aussitôt sans bruit, je ne sais de quel côté ni comment.

En plein jour, et en nombre comme nous l'étions, il y avait peu à craindre de ces animaux. La nuit, c'eût été différent.

Au coucher du soleil, il arriva à nos guides une aventure digne d'être rapportée.

Les parias manifestèrent la crainte d'avoir perdu la route, ce qui ne m'eût aucunement étonné, tant la contrée était devenue montueuse et sauvage ; on ne voyait partout que ravins escarpés, inextricables fourrés d'arbres épineux, entre lesquels se croisaient en mille sens les passées des hôtes féroces de ces cantons.

En face de nous se dressait à une grande hauteur un bloc de rochers. Espérant du sommet se reconnaître et retrouver la bonne direction,

Udhani et son fils laissèrent leurs buffles à notre garde, dans une grande clairière couverte de hautes herbes desséchées, et entreprirent de grimper sur le gigantesque observatoire.

En montant, ils tournèrent autour des rochers, et nous les perdîmes de vue. Ils repa-rurent enfin au sommet des hauteurs, examinèrent les environs, nous indiquèrent par signes qu'ils avaient atteint leur but, et se mirent en devoir de descendre.

Ils disparurent une seconde fois à nos yeux. Pour gravir le bloc, il ne leur avait fallu que vingt minutes ; et cependant, au bout d'une demi-heure, ils ne se montraient pas même encore à mi-chemin de la montée.

Étonné, inquiet, je laissai là Ludolfus, et j'allai voir ce qu'ils devenaient. Soudain, nous aperçûmes le jeune paria, puis son père, opérant leur retraite. Ils portaient sur les épaules un fardeau que je ne pouvais distinguer à cette distance. Néanmoins, ils couraient, ou plutôt bondissaient comme s'ils eussent été menacés d'un danger extraordinaire ; nul obstacle ne les arrêtait.

Enfin nous eûmes le mot de cette énigme ; nous crûmes reconnaître deux jeunes tigres dans la charge de nos guides, et nous n'en doutâmes plus, lorsque nous vîmes surgir derrière eux deux tigres de la plus grande espèce, qui poussaient de sourds rugissements et semblaient en proie à une fureur extrême. Les bêtes fauves se fouettaient les flancs de leurs queues et s'élançaient par dessus les ravins et les rochers.

Ils étaient à environ cent yards l'un de l'autre. Le plus petit, la femelle sans doute, était en avant. Udhani, qui courait derrière son fils, se retourna deux fois pour mesurer la distance qui le séparait de son terrible poursuivant. A la première fois, il continua de fuir. A la seconde, remarquant que la tigresse avait raccourci des deux tiers l'intervalle, il fit deux ou trois sauts de côté, saisit le jeune tigre qu'il portait sur ses épaules, le lança dans un ravin, et reprit sa course avec une vitesse inouïe.

La tigresse poussa un rugissement que les échos répétèrent au loin, arriva au bord du ravin et se précipita dans ses profondeurs. Débarrassé de son ennemie, Udhani put gagner tranquillement le bas des rochers.

Restait le grand tigre, qui poursuivait le jeune paria avec une fureur croissante. Celui-ci descendait dans une autre direction que son père. Nous pensions qu'il se délivrerait également du péril dont le menaçait la bête fauve en lâchant le petit qu'il emportait ; mais il paraissait tenir à le conserver et redoublait d'agilité, sans s'inquiéter des bonds de son ennemi, qui se rapprochait à chaque seconde.

Le jeune homme aurait peut-être réussi à nous rejoindre, si, au pied des rochers, il ne s'était trouvé subitement en face d'une impénétrable haie de cactus et d'arbres qui lui fer-

maient hermétiquement le passage, et que la précipitation de sa course l'avait empêché d'apercevoir. Il se retourna haletant le tigre était presque sur lui.

Alors, sans perdre son sang-froid, et retenant toujours sa capture, il choisit, au bord du fourré, un jeune teak, et gravit jusqu'aux branches avec l'agilité d'un chat.

Mais un arbre, à moins que ce ne soit un bambou, ne préserve point des atteintes du tigre, qui est un grimpeur de première force. Tout autre que Meung, — c'était le nom du fils d'Udhani, — eût été perdu certainement ; mais le jeune homme semblait se faire un jeu de la colère de l'animal féroce, Dénouant promptement sa ceinture, il la passa au cou du jeune tigre, qu'il suspendit à l'extrémité d'une des plus longues branches du teak. Cela fait, il sauta, avec une prestesse inouïe, sur un arbre voisin, puis de là sur un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il fût parvenu au delà du massif qui interceptait la route. Il s'élança à terre près de nous, car, à la vue du danger, Ludolfus et moi nous étions accourus avec Udhani qui nous avait rejoints.

Arrivé au pied du teak, le tigre voyant son petit se débattre en l'air, poussa d'affreux rugissements, et s'efforça de l'atteindre par des bonds furieux. Comme je m'étais suffisamment rapproché pour le tirer, je lui adressai une balle qui le jeta par terre. Il n'était pas frappé à mort, car il se traîna en rugissant de douleur vers le tronc du teak, qu'il se mit à déchirer avec rage.

Je me préparais à lui tirer un second coup, mais Meung ne m'en laissa pas le temps ; se précipitant parmi les rochers et les broussailles, il sauta lui-même sur le fauve, et lui enfonça son talvar dans le cœur avec une adresse incomparable. Nous courûmes vers lui, et je le complimentai chaleureusement de l'intrépidité qu'il venait de déployer.

Son père souriait ; il me dit avec orgueil :

“ Ce n'est pas son coup d'essai : il en a fait bien d'autres. ”

Pendant ce temps, Meung dépouillait tranquillement le tigre. Ma balle lui avait traversé le cou. Il était énorme, et doué d'une telle force que, malgré sa blessure, il avait enfoncé ses dents dans le teak à la profondeur d'un pouce et demi, bien que le bois de cet arbre soit réputé aussi dur que le fer.

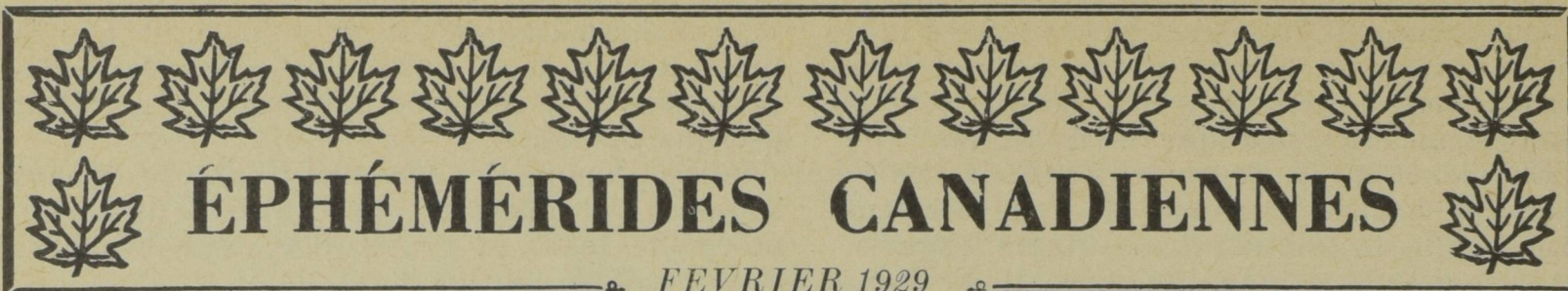
(A suivre)

Toto à son père :

— Dis, papa, la nuit a donc un œil

— Pourquoi ?

— Dame ! Maman disait ce matin qu'elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

— FEVRIER 1929 —

2 — Une délégation composée de Montréalais influents et des représentants de la "Abitibi Southern Ry" demande à l'Hon. M. Taschereau, premier ministre de la province, des subsides pour aider à la construction et à l'exploitation du chemin de fer projeté entre Mont-Laurier et Amos.

— A la chapelle des Jésuites de la rue Dauphine à Québec, M. le notaire Cyrille Tessier célèbre le 75^e anniversaire de son admission dans la Congrégation Notre-Dame. M. Tessier, qui est encore plein de santé et d'activité, est dans la 95^{ème} année de son âge.

4 — Aujourd'hui même paraît en librairie un nouvel ouvrage de Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval: *Les leçons de notre histoire*, imprimé aux ateliers de l'Action Sociale Limitée.

— M. l'avocat L.-A. Pouliot est élu président de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, en remplacement de M. le Dr Jules Dorion, dont le terme d'office est expiré.

5 — Mgr Omer Cloutier, V. G. de Québec, remet au milieu d'une belle fête paroissiale, la décoration *Pro Ecclesia et Pontifice* à M. l'abbé Sauveur Turcotte, curé de Ste-Agathe de Lotbinière, qui commémore cette année le trentième anniversaire de sa nomination à cette cure.

— A Montréal, le comité central de l'A. C. J. C. proclame les lauréats des prix d'action intellectuelle pour la présente année. M. l'abbé Émile Lambert, aumônier de Villa Maria, prononce, au cours de cette séance, une belle conférence sur "nos sources intellectuelles."

Voici maintenant la liste des lauréats avec le titre de l'ouvrage primé :

1^o — Prix de littérature : \$100.

Lauréat : M. Robert Choquette.

Ouvrage primé : "*La Pension Leblanc*", déjà publié.

2^o — Prix de narration française : \$100., offert par les Clercs de St-Viateur.

Lauréat : M. Raymond Godin, avocat.

Ouvrage primé : "*A fleur de peau*" déjà publié.

3^o — Prix de poésie : \$100.

Lauréat : Mlle Eva Sénécal.

Ouvrage primé : "*La course dans l'Aurore*", déjà publié.

4^o — Prix de critique littéraire et de critique d'art : \$100.

Lauréat : M. Jean Chauvin.

Ouvrage primé : "*Ateliers*", déjà publié.

5^o — Prix de littérature et de sciences religieuses : \$100.

Lauréat : R. P. Roland Légaré, O. P.

Ouvrage primé : "*Pour mieux sanctifier le dimanche*", en manuscrit.

6^o — Prix de philosophie et de droit : \$100.

Lauréat : M. Damien Jasmin, avocat.

Ouvrage primé : "*En regardant passer la vie*", déjà publié.

7^o — Prix d'histoire et de politique : \$100.

Lauréat : M. Séraphin Marion.

Ouvrage primé : "*Pierre Boucher*" déjà publié.

8^o — Prix de sciences sociales : \$100.

Lauréat : M. Raymond Tanghe.

Ouvrage primé : "*Géographie humaine de Montréal*", déjà publié.

9^o — Prix d'économie politique : \$100. offert par la Banque Canadienne Nationale.

Lauréat : M. Paul-Émile Renaud, avocat.

Ouvrage primé : "*Les origines économiques du Canada*", déjà publié.

10^o — Prix de travaux scientifiques et techniques : \$100.

Lauréats : MM. Roger Barré et Jules Labarre, ex-aequo.

Ouvrages primés : "*Action des dérivés organomagnésiens sur quelques amides oxaliques*", et "*Contribution à l'étude de la manno-cellulose*," déjà publiés.

6 — Dans tout le Canada le septième anniversaire de l'élection de S. S. Pie XI, glorieusement régnant, donne lieu à une grande allégresse. A Québec on chante, à cette occasion, dans la Basilique, une messe d'actions de grâce à laquelle assistent S. Em. le Cardinal Rouleau, et les autres évêques de la Province venus en notre ville pour la réunion du Conseil de l'Instruction Publique.

— L'Association des Sports d'Hiver de Québec donne une fête de nuit à laquelle assistent près de 25,000 personnes.

— La Société du Parler français au Canada donne en présence d'un public nombreux et choisie, dans la Salle des Promotions de l'Université Laval, sa séance annuelle avec le concours de la Société Symphonique de Québec. M. l'abbé Aimé Labrie, président, y annonce la publication prochaine du *Glossaire*.

— M. Maurice Lalonde, avocat de Montréal, est nommé chef de la Sûreté de la Province de Québec.

7 — Les journaux publient une nouvelle qui cause une bien grande joie à tous les catho-

ques canadiens : La signature, le 11 février prochain, d'une accord et d'un concordat entre le Saint-Siège et l'Italie. Les couleurs papales sont hissées sur tous nos édifices publics à cette occasion.

— A Ottawa a lieu l'ouverture de la troisième session du 16e parlement du Canada.

8 — Le Cardinal, Rouleau archevêque de Québec, est fait Grand' Croix de l'ordre équestre et militaire du Saint Sépulcre, par sa Béatitudo Mgr Louis Barlassina, patriarche latin de Jérusalem.

10 — Aujourd'hui au prône de toutes les églises paroissiales du Canada on lit une lettre collective de l'épiscopat canadien à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Ordination sacerdotale de S. S. Pie XI.

11 — L'entente entre le Saint-Siège et l'Italie est signée aujourd'hui au palais du Latran par S. Em. le Cardinal Gasparri, secrétaire d'État, au nom du Saint-Père, et par M. Benito Mussolini, au nom du Roi d'Italie. De tous les points du Canada catholique partent des cablogrammes de joie et de félicitations à l'adresse de S. S. Pie XI, roi de la " Cité du Vatican ", nom que portera l'État du Saint-Siège.

— A Montréal décédé le R. P. Edouard Proulx, s. j., à l'âge de 77 ans. Le défunt était le frère de feu Mgr M.-G. Proulx, V. G. de Nicolet, et de feu le R. Père Stephen Proulx, s. j.

12 — Au Conseil Législatif et à la Chambre d'Assemblée de Québec, l'hon M. J.-L. Perron, leader, et l'hon. M. A. Taschereau, premier ministre, expriment la joie de toute la Province à l'occasion de l'heureuse issue de la question romaine.

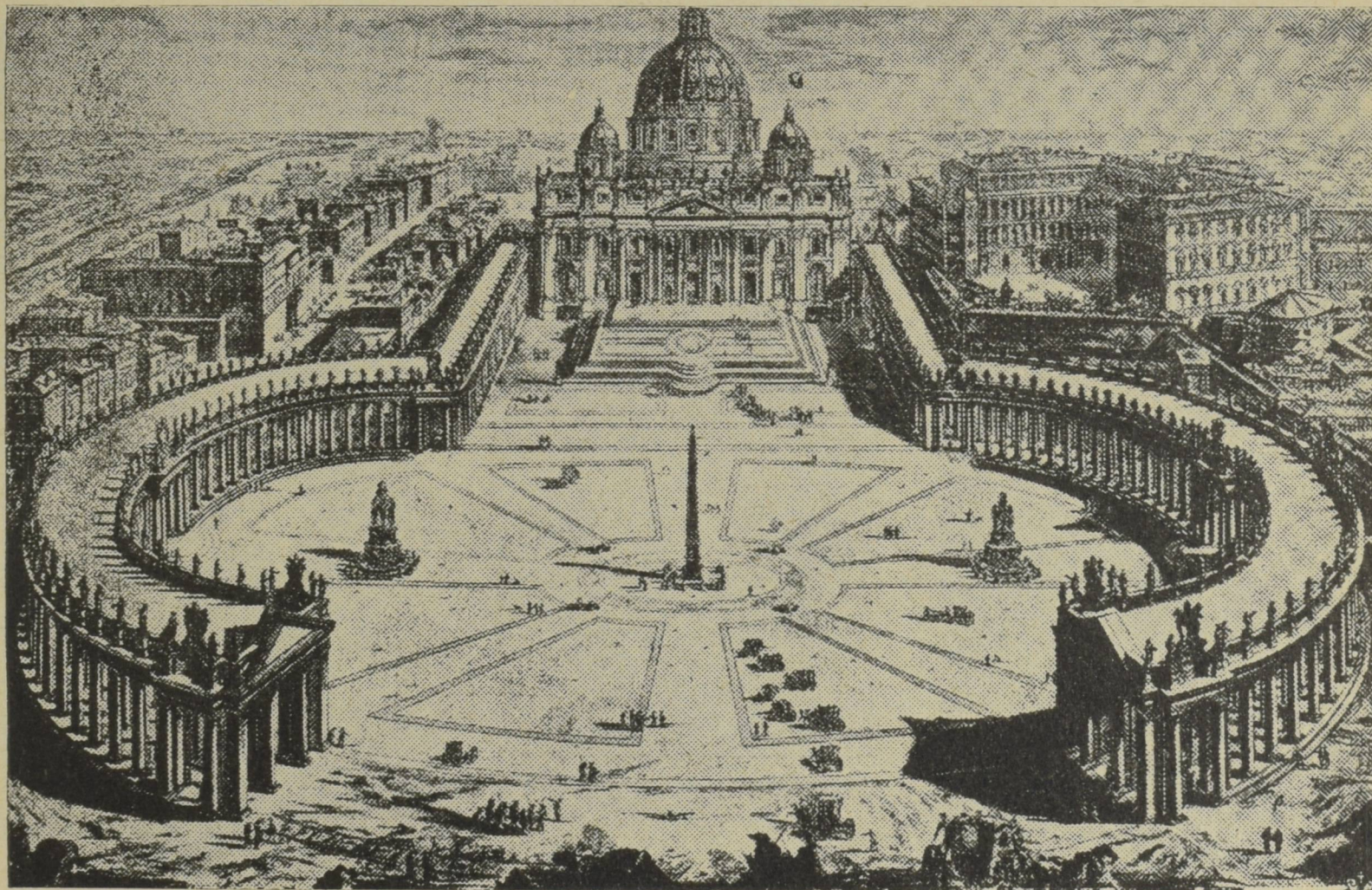
14 — Une dépêche, que publient les journaux canadiens, annonce que la S. Congrégation Consistoriale vient de défendre aux prêtres d'appartenir aux clubs Rotary, et d'assister aux assemblées des dits clubs.

— Malgré la vigoureuse protestation de l'honorable sénateur Chapais, conservateur, qu'appuya l'hon. sénateur Graham, ministériel, le sénat d'Ottawa propose un bill pourvoyant à la création d'une Cour provinciale du divorce pour l'Ontario.

— Par un vote de 104 à 60, la Chambre des Communes du Canada repousse la motion de M. Cahan et maintient l'abolition en notre pays des titres honorifiques britanniques.

16 — Au Manège Militaire de notre ville, Sir Lomer Gouin, lieutenant-Gouverneur, ouvre officiellement le Salon annuel de l'automobile à Québec. Cette exposition durera une semaine et se terminera le 23 février.

17 — " Les catholiques qui choisiront de verser leurs impôts scolaires aux écoles publiques plutôt qu'aux écoles séparées, contrairement à la doctrine de l'Église, et sous prétexte



Vue de Saint-Pierre de Rome, du Vatican, de la fameuse colonnade du Bernin et de la place St-Pierre qui feront partie du nouvel "Etat du Vatican".

de s'en tirer à meilleur compte, se verront désormais refuser l'absolution, en ce diocèse, à moins qu'ils ne s'engagent à rentrer au plus tôt dans le devoir", tel est le résumé de la lettre pastorale de S. G. Mgr Forbes, qui a été lue aujourd'hui au prône des églises du diocèse d'Ottawa.

18 — Au cours d'un orage électrique qui passe cette après-midi sur la Vallée de la Matapédia, la foudre tombe sur l'église de Sayabec laquelle est réduite en cendres.

20 — S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, part pour Rome où il va faire son voyage *ad limina*. M. l'abbé E. Chouinard accompagne Son Éminence.

— La ville de Québec décide d'adopter l'heure d'été ou heure avancée du 28 avril au 29 septembre.

21 — D'après un rapport qui vient d'être déposé devant la Chambre on apprend qu'en 1928, il en a coûté au Canada \$1,636,515 pour faire partie de la Société des Nations.

22 — Au presbytère du Lac Noir, décède M. l'abbé Aristide Magnan, curé de cette paroisse, à l'âge de 65 ans et 5 mois. Feu l'abbé Magnan était un prêtre distingué, auteur de plusieurs ouvrages d'apologétique et d'histoire.

— La Chambre des Communes du Canada adopte à l'unanimité la résolution approuvant le pacte Kellogg, ou traité de renonciation à la guerre.

23 — S. Ex. Mgr Giardini, archevêque titulaire d'Édesse et Délégué apostolique au Japon, est de passage à l'archevêché de Québec. Son Excellence, qui arrive de Rome, est en route pour le Japon.

— Léonard Seppala, de l'Alaska, représentant de la "Brown Corporation" gagne, le premier prix du grand Derby de chiens qui a été couru à Québec les 21, 22 et 23 février. Il a parcouru les 120 milles en 11 heures, 06 m., et 33 secondes. Les deuxième et troisième prix sont remportés respectivement par F. Dupuis, représentant de la "Red Diamond", de Québec, et par E. St-Goddard, représentant de la "Ontario Paper", de Le Pas.

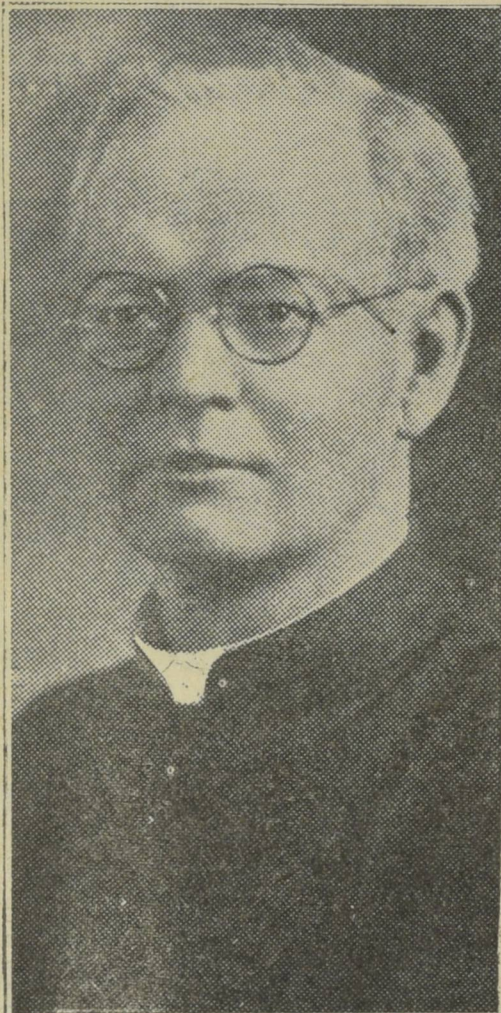
24 — A Montréal, décède Sir Vincent Meredith, président du bureau de direction de la Banque de Montréal, à l'âge de 79 ans.

— A la Rivière Ouelle, décède M. Isaac Roussel, ancien zouave pontifical, à l'âge de 89 ans.

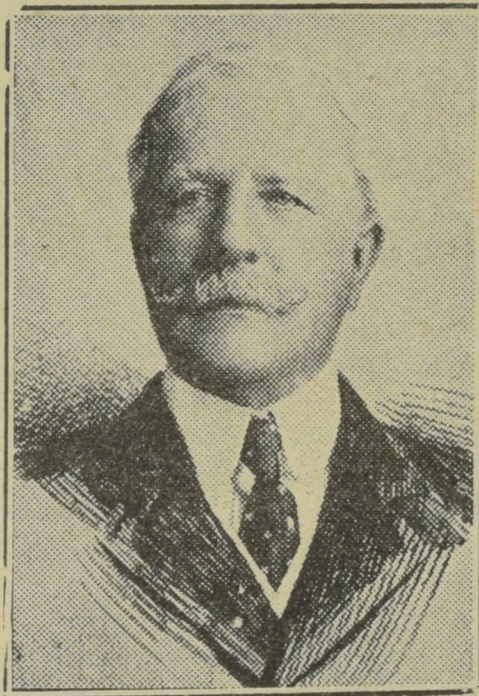
25 — A Sherbrooke, décède le R. P. Eustache (Rocheleau), ancien Gardien du Couvent des Franciscains de Québec, à l'âge de 44 ans et 9 mois.

26 — Le Collège de Saint Jean Deschaillons est la proie des flammes. Les pertes sont estimées à \$20.000, couvertes par \$10.000 seulement d'assurance.

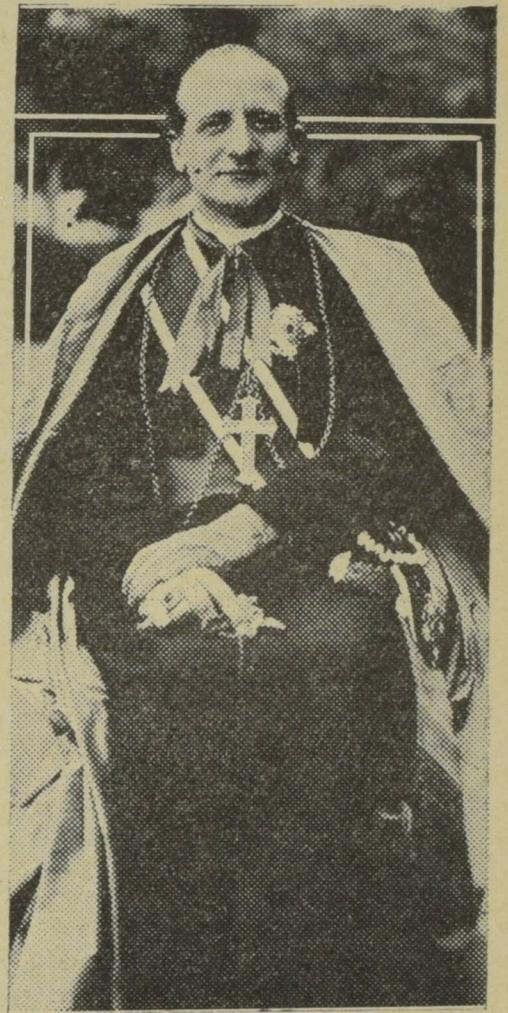
— La Chambre des Communes d'Ottawa rejette par 99 voix contre 68, le bill que lui pro-



Feu L'ABBÉ ARISTIDE MAGNAN



SIR VINCENT MEREDITH



S. Ex. Mgr MARIUS GIARDINI,
Délégué Apostolique au Japon

posait le Sénat de doter Ontario d'une Cour de divorce.

— *La Terre de chez-nous*, tel est le titre de l'organe de "l'Union catholique des Cultivateurs de la Province de Québec" qui nous arrive à la fin de février. Ce numéro-prospectus est cependant daté du 15 février.

— Au coût de \$100,000,000., dont \$20,000,000 pour les seules expropriations à prévoir, M. Frederick Palmer, l'expert britannique délégué à la solution de ce problème — le père, désormais célèbre, du port de Churchill, à la Baie d'Hudson — recommande, dans son rapport au gouvernement fédéral, l'établissement d'une gare centrale, pour toutes les voies ferrées ayant accès à Montréal. Il suggère comme site idéal, à ses yeux, de cet "emporium" des chemins de fer, la gare actuelle souterraine du Canadien National, rue Lagachetière-ouest, avec les élargissements et améliorations qui conviennent.

— Aux communes d'Ottawa, le ministre de la Marine, l'honorable M. Cardin, fait voter une avance de \$5,000,000 pour le développement du port de Halifax, et une autre de \$2,000,000 pour celui de Chicoutimi. Montréal aura, de la même façon, \$10,000,000 nouveaux mis à sa disposition, et Vancouver, également \$10,000,000.

27 — Faisant allusion directe à la question, très controversée, du nouveau canal de Beauharnois, l'hon. M. King, premier ministre canadien, déclare nettement, devant les Communes: "Je veux faire comprendre que la question de l'administration des énergies hydrauliques, dans les provinces, appartient aux pro-

vinces, et non pas au Dominion. Celui-ci a des droits pour la protection des eaux navigables... Mais il n'a jamais été dans l'intention d'aucune loi, d'après ce que j'en sais, que le pouvoir accordé au Dominion pour protéger la navigation pût être de nature à lui permettre de frustrer les provinces, sous le rapport du développement légitime de leurs propres ressources naturelles."

28 — L'Université Laval vient de fonder à sa faculté de Théologie un nouveau cours sur les Églises orientales, dont le titulaire sera M. l'abbé J. E. Grandbois.

— On apprend la mort de M. J.-A. Caron, décédé à Rochelle, Illinois, à l'âge de 68 ans. M. Caron fut le premier rédacteur en chef au *Droit*, poste qu'il conserva jusqu'en 1916.

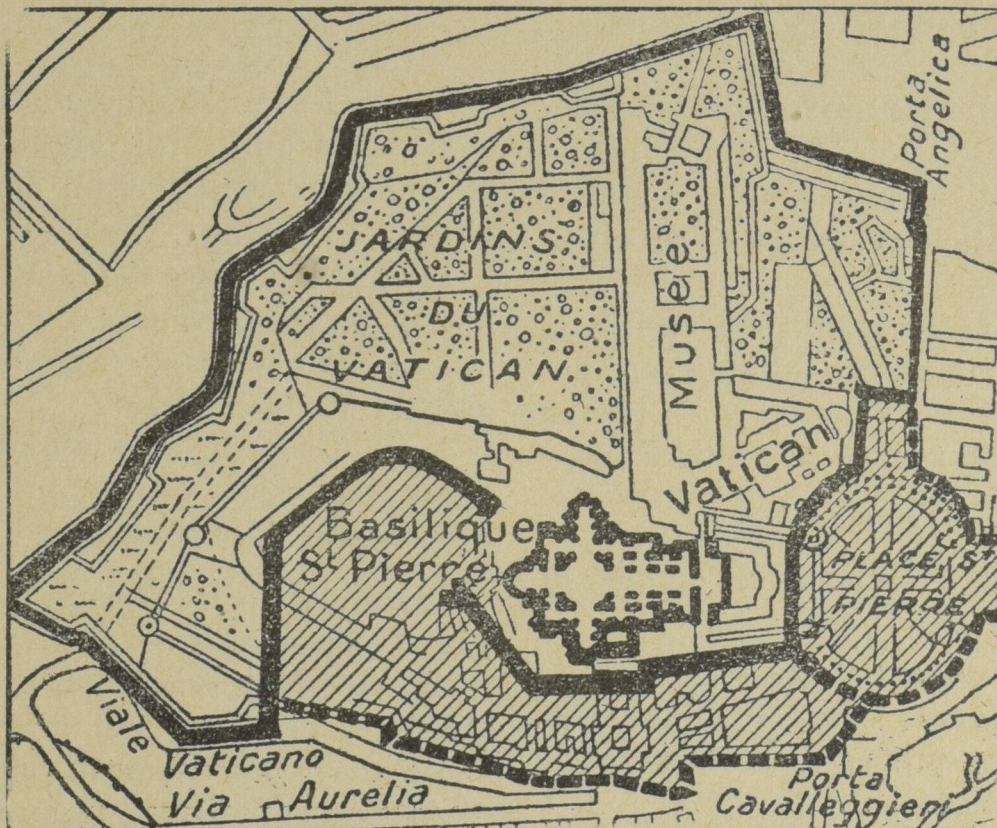
— M. A.-C. Picard, de la Rock City Tobacco Co., succède à M. J. A. Mc Manamy, comme président de la Chambre de Commerce de Québec.

TRAIT D'ESPRIT.

Lorsque Marmontel fit imprimer ses contes, d'Eon, qui était alors censeur, eut la malice d'écrire dans son approbation :

— J'ai lu, par ordre de Monseigneur le chancelier, les contes moraux de Marmontel, et je n'y ai rien trouvé.

Il avait fait semblant d'oublier la suite de la formule habituelle: "qui pût en empêcher l'impression".



CARTE DE LA "CITÉ DU VATICAN".

La partie ombrée indique le territoire qui a été ajouté à ce que le Pape avait conservé après la spoliation de 1870.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LA VACCINATION

CONTRE LA TUBERCULOSE

TOUT le monde sait ce que c'est que la variole, la grosse picote, et comme cette maladie terrible et si repoussante est pratiquement disparue par la vulgarisation de la méthode de Jenner ; c'est-à-dire la vaccination que tout le monde connaît, et appliquée non pas à quelques uns seulement mais aux populations entières.

En fait combien d'enfants de nos jours ne sont pas vaccinés ? C'est plutôt l'exception, tant les parents considèrent comme naturel de leur donner ce moyen de défense contre une horrible maladie.

Les petites épidémies de variole qui reparaissent ici et là ne sont dues qu'au fait que des groupes ont négligé cette précaution élémentaire ; et l'épidémie recule aussitôt la pratique de la vaccination rétablie.

* * *

Si l'on en croit une tentative faite en Allemagne, et qui paraît avoir du succès, on en serait pratiquement arrivé à une méthode effective de vaccination contre la tuberculose.

Comme pour la vaccination jennérienne, la vaccination antituberculeuse ne guérirait pas la maladie existante et avancée ; mais elle en empêcherait la naissance, ou l'arrêterait à ses débuts.

C'est au professeur Friedmann qu'on devrait la découverte.

Sa méthode consiste à injecter sous la peau un vaccin vivant, composé d'une suspension fraîchement préparée de bacilles de la tuberculose de tortue.

La médication ne serait ni longue, ni difficile, ni dispendieuse.

Le plus souvent, l'injection est unique. Il est très rarement nécessaire de la répéter jusqu'à trois fois.

Elle ne provoque presque pas de douleur, et souvent pas du tout ; parfois on peut remarquer au lieu de la pique un petit nodule qui disparaît rapidement avec l'application de quelques compresses. L'élévation de température est peu marquée, et fugace ; elle est cependant plus accentuée et plus tenace si l'injection a été intraveineuse.

Si les lésions tuberculeuses sont étendues, inutile d'intervenir ; c'est l'échec certain.

C'est dire que les tuberculeux avec fièvre élevée, les méningitiques, ceux dont les poumons sont trop pris, n'ont rien à attendre de ce traitement. Tout comme, d'ailleurs les varioleux en pleine éruption pourraient se faire vacciner et revacciner sans en éprouver de soulagement.

C'est encore chez l'enfant que la vaccination antituberculeuse agit le mieux, même comme arme curative.

* * *

Le professeur Friedmann est confiant dans son vaccin qui, dit-il, est inoffensif, et représente en même temps un antigène spécifique. Ce qu'il se propose, c'est ceci :

- 1° Protéger les enfants sains par une vaccination prophylactique ;
- 2° Guérir définitivement les cas récents des enfants et des adultes ;
- 3° Éviter l'infection alimentaire en supprimant la source d'infection provenant de la tuberculose du bétail.

Car le vaccin Friedmann s'appliquerait aussi aux troupeaux.

Les vétérinaires qui l'ont utilisé admettraient que la tuberculose s'éteint après une ou deux vaccinations du troupeau, même dans les lots de bétails et volailles fortement infectés.

Le vieux docteur que je suis vit loin du professeur Friedmann. Je ne puis donc pas me

prononcer sur la valeur de sa découverte. Mais il me paraît très probable que si les résultats ne sont pas aussi brillants qu'on le dit, c'est par une vaccination de ce genre qu'on se débarrassera de la peste blanche.

Si ce n'est pas celle du docteur Friedmann, c'en sera une autre que l'on trouvera bientôt.

Il y a trop de savants appliqués à la chercher.

LE VIEUX DOCTEUR

L'empoisonnement par l'oxyde de carbone

L'OXYDE de carbone, qu'il ne faut pas confondre avec l'acide carbonique, a été justement qualifié de mort invisible. Il se présente sous la forme d'un gaz *sans odeur* et *sans couleur* et l'exposition à ce gaz en petites concentrations pendant plusieurs heures ou en grandes concentrations pendant quelques minutes suffit pour amener la mort. Dans le premier cas, la victime est avertie par certains symptômes ; dans le second, la mort survient sans aucun avertissement.

Les sources de l'oxyde de carbone sont les suivantes : appareils d'épuisement des automobiles (exhaust), poêles, appareils d'éclairage ou de chauffage au gaz ; fournaies et poêles à charbon etc. Il est le produit de la combustion imparfaite de la gazoline des moteurs, du gaz ou du charbon.

Les concentrations d'une ou deux parties d'oxyde de carbone par 10,000 parties d'air respirable pendant sept à huit heures diminuent la résistance du corps et peuvent causer des symptômes légers d'empoisonnement. C'est le cas des concentrations à l'air libre, comme dans les rues encombrées d'automobiles.

L'exposition à des concentrations de 25 parties d'oxyde de carbone par 10,000 parties d'air est rapidement fatale, soit en trois à dix minutes. C'est ce qui arrive dans des locaux fermés et sans ou à peu près sans ventilation comme les garages d'autos, les cuisines, les chambres de fournaies etc.

Les grands garages ne sont pas plus à l'abri de son invasion en masse. Il faut donc s'élever contre la pratique qui consiste à faire réchauffer un moteur d'auto toutes portes closes. Si l'on est forcé de le faire, il faut raccorder le système d'échappement de la machine (exhaust) par un tuyau avec l'air extérieur. Le garage lui-même doit avoir une ventilation parfaite, permettant en tout temps le remplacement de l'air pollué

par l'air frais venu de l'extérieur. Même dans ce cas, il vaut encore mieux réchauffer un moteur à l'extérieur, ou si on le fait à l'intérieur du garage, toutes portes ouvertes.

Dans les cuisines, les poêles et les chaufferettes à gaz doivent être munis de tuyau qui évacuent les produits de la combustion vers la cheminée de la maison. Les poêles de cuisine qui doivent avoir leurs brûleurs à l'air libre demandent encore plus de précautions. Toute flamme qui ne brûle pas avec un feu entièrement bleu, mais se couronne d'une aure jaune, accuse une combustion imparfaite qui donne naissance à l'oxyde de carbone. Il faut alors nettoyer le brûleur qui est probablement encrassé. Il faut aussi éviter que la flamme bleue se répande en nappe sous le fond des ustensiles qu'on fait chauffer, parce que le contact avec le métal froid empêche la combustion complète et donne naissance à l'oxyde de carbone.

Les fournaies à charbon produisent aussi de l'oxyde de carbone et, si la cheminée ne tire pas bien ou si la clef du tuyau est trop fermée, le gaz se répand dans la chambre. Ici le danger est moindre, parce qu'il intervient d'autres gaz dont l'odeur nauséabonde et âcre donne un avertissement qu'on ne peut ignorer. Il n'y a peut-être pas de danger immédiat, mais il n'existe pas moins celui d'un empoisonnement chronique si les gaz parviennent aux pièces habitées de la maison.

Que faut-il faire pour une victime de l'oxyde de carbone.

Dans beaucoup de cas on peut sauver la vie aux personnes qui ont été exposées à ce gaz.

Voici en résumé ce qu'il faut faire :

- 1°— D'abord, transporter le patient le plus tôt possible à l'air pur ;
- 2°— Demander de l'aide ;
- 3°— Si la respiration est arrêtée ou faible, appliquer de suite la respiration artificielle par la méthode de Schaeffer.
- 4°— Administrer de l'oxygène aussitôt que possible.
- 5°— Tenir le patient couché, le réchauffer et le garder tranquille ;
- 6°— Une fois ramené à la vie, le mettre au lit.

NOTE.— En administrant la respiration artificielle, il faut prendre garde d'y mettre trop de force. On a des exemples de côtes brisées et d'organes internes percés par les bouts brisés des côtes. L'intervalle entre chaque respiration doit être d'environ 20 secondes.

Comment prévenir l'empoisonnement à l'oxyde de carbone ?

- 1°— Faites ajuster votre carburateur pour une combustion aussi complète que possible, au lieu de rechercher la rapidité et la puissance ;
- 2°— Ne laissez pas marcher votre moteur à pleine vitesse quand votre voiture est arrêtée ;

3°— Fermez votre moteur aux arrêts ;

4°— Ne faites jamais marcher votre moteur dans un local fermé, sans raccorder le tuyau d'échappement à un tuyau qui mène à l'air extérieur.

5°— Ne vous glissez jamais sous un auto dont le moteur est en mouvement ;

6°— Si votre auto possède une chaufferette actionnée par un éventail placé derrière le radiateur, gardez-la fermée quand vous allez lentement et très proche des voitures qui vous précèdent ;

7°— Ne négligez aucune sensation de fatigue, de mal de tête, de nausée, de palpitation de cœur, d'engourdissement mental. Ces symptômes peuvent être dus à un empoisonnement par l'oxyde de carbone, résultat d'une longue exposition à des concentrations basses du poison.

L'empoisonnement aigu par l'oxyde de carbone dû à l'exposition à un air très chargé de poison, se décèle par :

Du babillement, de la somnolence, de la fatigue, une sensation de stricture au front, un mal de tête changeant du front à la nuque, du vertige, de la lassitude, des nausées rapidement suivis par l'évanouissement.

8°— Restez autant que possible en dehors des encombrements de circulation.

9°— Ne vous servez jamais de tubes de caoutchouc avec les appareils à gaz.

10°— Ajustez les brûleurs de façon à ce qu'ils consomment entièrement le gaz ;

11°— N'allumez aucun appareil à gaz dans des locaux hermétiquement fermés ;

12°— Quand vous vous servez d'appareils à gaz dans les maisons, ayez une ventilation effective.

13°— Ne négligez jamais une fuite de gaz. Faites-la réparer immédiatement.

14°— N'installez jamais de chaufferettes à gaz dans les chambres de bain.

15°— N'ouvrez pas trop le gaz quand le brûleur est entièrement recouvert par une bouilloire ou tout autre ustensile ;

16°— Voyez à ce qu'il n'y ait aucune fissure dans la chambre de combustion de votre fournaise ou dans les tuyaux qui mènent au réservoir d'air quand votre maison est chauffée à l'air chaud.

(Le Bulletin sanitaire.)

ENFANT RÉFLÉCHI

Est-ce vrai, maman, demande Bébé, que la terre tourne autour du soleil ?

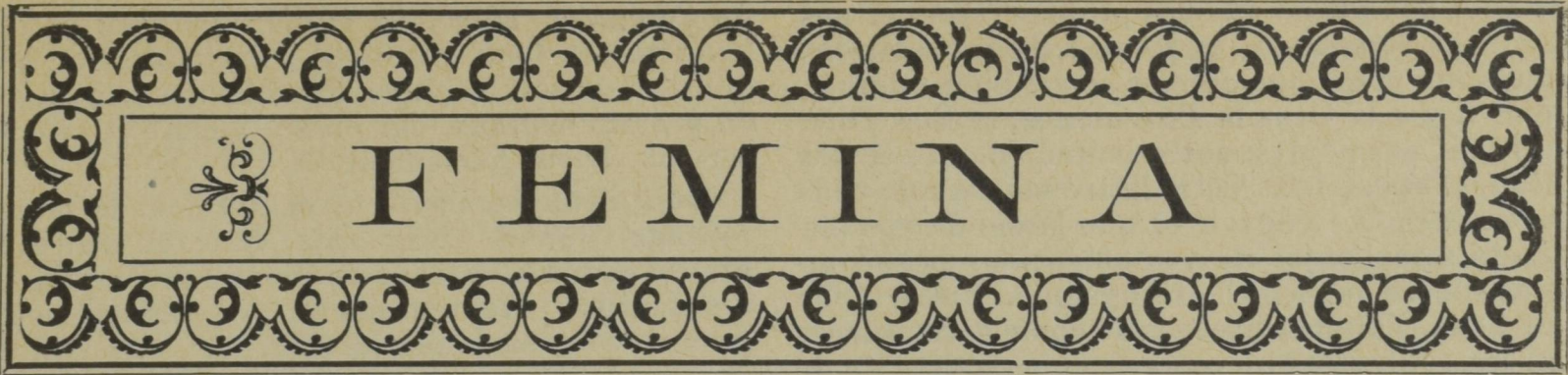
— Mais oui, mon chéri.

Et Bébé, après un moment de réflexion :

— Mais quand il n'y a pas de soleil ?



L'ÉGLISE DE "SANTA MARIA DELLA SALUTE" A VENISE



FEMINA

Un peu de justice

LES quarante jours que durent le carême seront bientôt à leur déclin. Dès le début de ces semaines de pénitences, nos jeunes filles, fidèles à l'esprit de l'Église se sont empressées de prendre maintes résolutions de perfectionnement qu'elles ont tenues...

Quelques-unes décidées à un effort très louable et favorisée par les circonstances ont promis, soit d'entendre une messe quotidienne ou de faire une visite au Dieu de l'Eucharistie, elles n'y ont pas manqué et certes des grâces de choix récompenseront nos jeunes amies de cette fidélité.

D'autres empêchées de se rendre à l'église ont voulu faire leur part, elles ont ajouté à leur programme une mortification, un acte de patience maintes fois répétés ou encore une plus grande fidélité à bien remplir le devoir de chaque jour.

Le plus grand nombre ont su renchérir. Outre les mille et un petits sacrifices qui composent leurs journées, elles ont offert sur l'autel des holocaustes, suivant en cela un désir plus intense de générosité, telle ou telle habitude qui ne peut que leur être salutaire telle que l'abstention de lectures romanesques ou de visites inutiles. Beaucoup ont promis de ne pas céder un pouce de terrain à la gourmandise. Ces abstentions et ces pratiques en elles mêmes seraient traitées de puérilités par les habituées de la pénitence, mais nous savons combien il faut de volonté et d'énergie pour les accomplir fidèlement chaque fois que la tentation se présente par celles qui d'ordinaire n'ont aucune contrainte à subir.

Le carême ainsi sanctifié apportera le bonheur et la paix aux âmes généreuses qui comprennent le don de Dieu et cependant il est un devoir plus important que ces restrictions, devoir que trop de nos jeunes oublient et qui se

rapporte à la justice. Combien de nos jeunes filles se laissent tenter par des toilettes bien au-dessus de leurs ressources pécuniaires ! La vanité s'est fait de tout temps des adeptes et de nos jours, malgré l'absence des manches, des collets et d'une bonne moitié des jupes, il n'en reste pas moins vrai que les belles robes coûtent cher !... Pour se payer une nouvelle toilette, trop dispendieuse pour leurs moyens, il arrive que les jeunes filles font attendre leurs modistes, leurs couturières et leurs coiffeuses... Pour une satisfaction vaniteuse et déplacée, la jeune fille coquette manquera de justice envers ceux qui lui aident mais qui ont besoin des quelques ressources que leur procure leur travail.

La justice veut que chacun jouisse de ce qui lui appartient; hâtons-nous donc de régler tous ces arrérages, chose plus pratique et plus essentielle que de surcharger notre programme de pratiques de piété.

Ne serait-il pas plus sage et plus logique d'agir ainsi que de songer à notre nouvelle toilette de Pâques ?...

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MADELEINE.— Trois ans, c'est peu dans le cours ordinaire des années mais c'est beaucoup dans l'âge où se fixe une vie et maintenant que vous avez franchi avec succès cette étape d'exams, d'études et d'épreuves, je comprends votre grand désir de revenir un peu en arrière et de contempler la route parcourue.

De tout cœur je vous félicite d'avoir été une vaillante ; quand tant de nos jeunes filles ne pensent qu'à jouir de la vie, vous avez compris le rôle encourageant que vous pouviez remplir et certes vous avez bien fait.

"Comme c'est difficile de faire un peu de bien à ceux qui sont si malades, me dites-vous."

Si nous comptions sur nos propres forces et nos humbles ressources, la somme de consolations que nous pourrions donner serait bien minime, mais il y a la Grande Providence, le Bon Dieu qui voit nos efforts, notre bonne volonté et nos désirs d'apostolat. Votre lettre me dit que vous serez fidèle à ce devoir et que l'âme de vos patients sera l'objet de vos attentions beaucoup plus encore que leur état physique. Votre tâche est belle, j'applaudis de tout cœur à vos succès en les souhaitant nombreux et complets et de tout cœur aussi, je vous invite à revenir au FEMINA, où votre place est restée entière malgré trois longues années d'absence.


Je serai avec plaisir "votre grande sœur" et soyez assurée qu'en vertu de ce pacte scellé autrefois, rien de ce qui vous intéresse ne me laissera indifférente et comme autrefois aussi j'aimerai bien cette "petite Mad qui revient pour de bon !..."

Jeanne LE FRANC.

Marguerite Sinclair

(1900-1925)

L'AUBE D'UNE VIE

UI ne connaît l'edelweiss, la "noble blanche" des Alpes, cette fleur immortelle, riche et veloutée, que le touriste découvre sous ses pas avec un tressaillement de joie et d'admiration ?... C'est à une fleur toute semblable, une "noble blanche" aussi, que ces quelques lignes vont être consacrées. Elle s'appelait Marguerite, et ne naquit point sur les sommets des Alpes, mais non loin des Highlands de la vieille Écosse, cette terre des bardes, des héros et des familles de haute lignée.

Celle des Sinclair avait eu ses jours de gloire, au xve siècle surtout, où un certain comte Guillaume lui fit atteindre l'apogée de son opulence. Ses annales domestiques en font foi, s'étendant avec complaisance sur les soixante-quinze nobles dames, vêtues de velours et de soie, qui, la chaîne d'or au cou, escortaient, en ville, la comtesse, sa femme. Mais un rameau de cet arbre des Sinclair, comtes d'Orkney et de Rosslyn, était tombé dans la pauvreté et l'effacement, et c'est sur cette branche, humainement déchue, que prit naissance la douce enfant qui devait en relever la gloire par l'éclat de ses vertus.

C'est à sa mère, Elisabeth Kelly, que Marguerite dut le bonheur de naître dans un foyer entièrement chrétien, car celle-ci, catholique fervente, avait obtenu de son mari, André Sinclair, qu'il renoncât au protestantisme avant

de l'épouser. Donc, ils étaient pauvres, mais honnêtes et bons chrétiens ; ils habitaient un quartier misérable, une humble maison, mais on y était heureux, car on s'y aimait et l'on y servait Dieu fidèlement.

Déjà deux berceaux avaient réjoui le jeune ménage, quand Marguerite, frêle et délicate, fit son apparition dans ce monde de travail et d'obscurité. Heureusement, dès que ses yeux purent voir, sa jeune intelligence comprendre, sa sensibilité recevoir des impressions, ce ne furent que de bons exemples, des spectacles édifiants qui lui furent offerts au foyer paternel. André Sinclair, en embrassant le catholicisme, ne l'avait pas fait à moitié. Pour lui, connaître l'Eucharistie et pratiquer la Communion fréquente furent tout un ; admettre le culte de la Sainte Vierge et réciter le chapelet tous les jours avec sa pieuse épouse lui sembla chose douce et raisonnable ; et c'est dans cette atmosphère de piété familiale que Marguerite vit s'écouler ses premières années. A l'âge de cinq ans, un changement se produisit dans sa jeune vie ; il fut décidé qu'elle irait à l'école paroissiale de Saint-Patrice, que sa sœur Isabelle fréquentait déjà depuis deux ans. Cette école était tenue par des religieuses ; la religion y était enseignée avant tout, et les enfants la regardaient si bien comme une extension de la paroisse, qu'elles y entraient avec recueillement ; c'est pourquoi Marguerite proposa un jour à sa sœur de s'y rendre en silence, pour y être en plus sage disposition d'esprit. Néanmoins, une fois arrivées au milieu de leurs compagnes, les deux enfants se mêlaient à leurs jeux avec entrain. Mais l'heure de la classe ayant sonné, Marguerite mettait toute son attention à suivre les leçons qui lui étaient données, et ses progrès furent si rapides que bientôt elle put aider Isabelle, son aînée, à faire des devoirs et à préparer ses leçons.

Aider, rendre service, semble d'ailleurs avoir été la caractéristique de la vertu de Marguerite dès ses plus jeunes années. C'est André, son frère cadet, qu'elle prend sous sa protection pour lui faciliter ses premières études et lui faire partager les jeux des plus grands qui, parfois, voudraient l'écarter ; c'est sa mère à qui elle s'efforce d'alléger le fardeau si lourd de ses occupations, surtout pendant une maladie du chef de famille qui, pendant trois mois, le cloue sur un lit d'hôpital. Et quand, à force de privations et de travail, la mère de famille tombera malade à son tour, c'est Marguerite qui sera désignée pour rester auprès d'elle, la soigner et la suppléer dans ses fonctions domestiques. Non qu'Isabelle, la sœur aînée, fût incapable ou de mauvaise volonté, mais elle était beaucoup moins douée que Marguerite pour les travaux pratiques du ménage, et son caractère parfois très vif la rendait d'un commerce moins agréable à son entourage. Marguerite l'aida à

se corriger de ses défauts dont elle gémissait elle-même. Après une réponse trop vive :

— Va, lui disait-elle, rendre un petit service à maman, ou bien, dis-lui un mot gentil qui lui fera oublier ta brusquerie.

Les deux sœurs partageant la même chambre, c'est encore Marguerite qui se chargeait de faire à haute voix une lecture pieuse qu'elle commentait ensuite avant de prendre leur repos. Si parfois le père se plaignait un peu de cette veille prolongée qui l'empêchait de se livrer au sommeil, lui, obligé de se lever de grand matin.

— Mon petit papa, disait Marguerite, demain je me lèverai avant toi et je te préparerai ton déjeuner pour t'avancer...

Mais, hélas ! l'enfant se livrait elle-même dans la journée à un si rude travail, que souvent le sommeil était le plus fort, et M. Sinclair, obligé de se débrouiller tout seul, l'en plaisantait le soir agréablement. Ce fut, en effet une vie bien remplie que celle de Marguerite, car après ses années d'étude à l'école des Sœurs de Notre-Dame de la Merci, elle et sa sœur fréquentèrent des écoles ménagères fort bien dirigées, où elles apprirent, avec la couture et la cuisine, tous les secrets de l'économie domestique. C'était une éducation aussi soignée que possible pour des jeunes filles de leur condition; et cette culture, jointe à la distinction qui leur était naturelle, les mettait bien au-dessus de la plupart des jeunes filles qu'elles croisaient journellement dans la rue ou dans les cours, et les rendait aptes à affronter sans danger les épreuves de l'usine ou de l'atelier.

TRAVAIL PROFESSIONNEL.

C'est au mois de mai 1914 que Marguerite et sa sœur commencèrent à travailler au dehors. On aurait dit que le père pressentait l'horrible cataclysme qui, pour de longs mois, allait l'arracher, ainsi que Jean, son fils aîné, à leur tâche quotidienne, et qu'il tâchait d'assurer par avance le pain de la famille dont il ne serait plus le pourvoyeur. C'est dans une entreprise de vernissage de meubles, au "Waverley Cabinet's Works" que furent reçues comme apprenties les demoiselles Sinclair.

"Habile de ses mains comme elle l'était, Marguerite eut bientôt acquis, dit son biographe (1), un savoir-faire très apprécié, si bien que le maître ouvrier, la voyant si entendue, prit l'habitude de s'absenter de l'atelier, lui laissant à faire son propre travail avec la tâche qui lui incombrait à elle-même."

De son habileté professionnelle et de son irréprochable conduite résultèrent bientôt l'extraordinaire ascendant qu'elle prit sur ses collègues, et le respect qu'elle sut leur inspirer. Pour chacune, elle avait un mot aimable, un

sourire toujours affectueux, même quand la fatigue aurait eu le droit d'assombrir son humeur. D'ailleurs, elle savait où reprendre force et courage, car chaque soir, en sortant de l'atelier, elle allait retremper son âme dans une fervente oraison auprès du tabernacle, dans sa chère paroisse de Saint-Patrice. Le matin, déjà, elle y avait passé pour y entendre une Messe hâtive et recevoir le Pain des forts avant de se rendre au travail. Et que de fois, pour donner quelques minutes de plus à Jésus, supprimait-elle ce premier déjeuner du matin, qui lui aurait été pourtant si nécessaire, vu son rude travail.

Mais, à cette époque, sa santé paraissait solide, et lorsqu'au bout de deux ans et demi, le "Waverley Cabinet's Works", par suite du ralentissement des affaires, se vit obligé de fermer ses portes, ce fut sans interruption que la jeune fille entra dans un autre magasin, désigné sous le nom de "Scottish Furniture", et dirigé par un Juif, M. Sherwinter. Marguerite devait y être seule chargée du travail de vernissage. Là aussi, son habileté professionnelle fut grandement appréciée, en dépit de la haine qu'inspirait sa religion au chef de l'atelier comme à ses employés. Elle sentait contre elle une sourde hostilité et des taquineries sans cesse renouvelées. C'est ainsi qu'ayant trouvé au milieu de déchets de toutes sortes une assez belle statue de la Sainte Vierge, maculée et couverte de poussière, et l'ayant nettoyée et placée avec honneur dans le coin de l'atelier où elle travaillait elle la vit le lendemain rejetée parmi les débris. Empressée, la jeune fille la retire de nouveau et la replace sur son petit piédestal. Une seconde fois, elle lui est enlevée, puis une troisième, une quatrième, et ce petit jeu aurait pu durer longtemps, si le travail cessant chez M. Sherwinter, Marguerite n'eût été amenée à en chercher ailleurs.

Cette fois, elle entra dans une maison dont l'enseigne portait : "Professional Civil Service". Le travail y était moins serré, et la jeune fille pouvait chaque soir consacrer une heure ou deux à aider les Sœurs Auxiliatrices du Purgatoire dans l'entretien du linge et des ornements d'église dont elles étaient chargées. Puis, avant de rentrer à la maison pour le repas du soir qui se prenait fort tard, c'étaient encore de longs instants passés au pied du tabernacle, et là, s'avivait cette flamme d'amour qui allait bientôt emporter cette âme d'élite dans les plus hautes régions de la vie spirituelle.

Cependant, ses heures de loisir n'étaient pas toujours employées d'une manière aussi douce et consolante pour sa piété. Afin d'aider les familles des soldats mobilisés, le gouvernement leur distribua des lots de terrain dont la culture pouvait leur être une ressource. C'est ainsi qu'un petit champ fut attribué à Mme Sinclair qui chargea les deux jeunes filles de le conver-

(1) Mgr LAVELLE, Téqui, éditeur.

tir en jardin. Marguerite n'avait jamais manié une bêche ; néanmoins, elle se mit à l'œuvre avec courage, et les deux sœurs réussirent si bien, que quand vint l'heure de distribuer des récompenses aux jardins les mieux cultivés, elles furent des premières couronnées.

Marguerite travaillait depuis trois ans dans l'atelier du "Professional Civil Service", lorsque, attirée sans doute par une situation qui lui promettait une vie plus familiale, elle quitta cet important magasin pour entrer au service d'un petit marchand de meubles nommé Donald qui étant affligé d'une mauvaise santé et connaissant les grandes capacités de la jeune employée et sa parfaite conscience professionnelle, ne tarda pas à se décharger entièrement sur elle de tout le soin de ses affaires.

C'était pour la jeune fille une grosse responsabilité, qui dura dix-huit mois, jusqu'à ce que M. Donald, se trouvant dans l'impossibilité de continuer ses affaires, elle dut prendre une nouvelle situation dans la maison Mac Vitie et Price. Là, comme ailleurs, sa chrétienne influence se fit sentir au point même d'obtenir des résultats qu'elle n'aurait pas osé espérer. C'est ainsi qu'un ouvrier menuisier ayant essayé de l'effaroucher par des propos plus ou moins inconvenants, et n'ayant jamais obtenu d'elle que le silence le plus digne, renonça à ses attaques et recommanda même à ses camarades de la respecter. L'ayant surprise, en un moment de loisir, avec son chapelet en mains et son livre de prières à côté d'elle :

— Cette jeune fille est une sainte, dit-il.

Et, touché jusqu'au fond de l'âme par cette muette prédication, il ne tarda pas à se faire catholique.

Une autre conquête au catholicisme dont Marguerite fut l'intermédiaire fut celle de Nelly, sa future belle-sœur. Jean revenu de la guerre sain et sauf comme son père, songeait à se marier, et avait jeté ses vues sur une jeune fille douée de grandes qualités, mais qui était protestante, comme le reste de sa famille. Marguerite résolut de l'amener à Dieu avant qu'elle devînt l'épouse de son frère. Elle commença par l'instruire elle-même, puis, voyant la bonne volonté de la jeune fille, lui proposa d'entrer en relations avec un prêtre catholique. Nelly accepta, et jour et heure furent pris pour le premier rendez-vous. C'était en hiver, il faisait nuit, la neige tombait ; Marguerite attendit de longs instants, les pieds dans la boue et sous l'averse glacée, la jeune fille qui ne vint pas. Que s'était-il donc passé ?... Nelly, saisie de frayeur au moment d'accomplir sa démarche, y avait renoncé. Mais, quels ne furent pas ses remords en apprenant que son amie avait gagné, dans cette longue attente sous la pluie une bronchite qui, maintenant, la retenait au lit, en proie à la fièvre. Ce fut la meilleure des prédications ; d'elle-même, elle alla trouver le prêtre, et bien-

tôt après elle devenait une bonne catholique, digne de s'unir à la famille Sinclair, dont la piété était en exemple à tous.

Chaque année, les travaux de Marguerite, comme ceux de sa sœur, étaient coupés par une quinzaine de vacances, que les jeunes filles tâchaient de faire coïncider, et qui les conduisaient tantôt au bord de la mer, tantôt dans une campagne fleurie, où elles oubliaient Edimbourg et ses brumes, et son air étouffé. Leur âme, alors, se rafraîchissait au contact de la nature sous les frais ombrages, dans le silence des bois, égayé seulement par le chant des oiseaux :

— N'est-ce pas charmant, disait Marguerite à sa sœur, et Dieu n'est-il pas à la fois bon et admirable dans ses œuvres ?

Comment ne pas rapprocher ces accents de ceux que faisait entendre Thérèse de Lisieux :

"J'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres ; en un mot, toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieus... J'écoutais les bruits du large, les murmures du vent. La terre me semblait un lieu d'exil, et je rêvais du ciel..."

Comme elle, Marguerite rêvait du ciel, mais elle rêvait aussi du couvent :

— Qu'est donc la vie au couvent disait-elle, si la vie à la campagne est si douce ?...

Ses aspirations de ce côté commençaient à se préciser ; elle les confiait à Isabelle, bien apte à les comprendre, puisqu'elle-même devait se consacrer à Dieu sous l'humble habit des Petites-Sœurs des Pauvres. Oui, Marguerite, qui eut toujours le pressentiment d'une courte existence, rêvait depuis longtemps de la donner à Dieu sans partage, quand un événement inattendu vint pour quelque temps jeter le trouble dans son âme et la faire hésiter.

L'ÉBAUCHE D'UN ROMAN

C'était en 1919 : Marguerite Sinclair, qui vieillissait avec le siècle, allait sur sa vingtième année et venait de quitter définitivement l'atelier de M. Donald. Pour jouir d'un repos bien gagné, il fut décidé qu'elle irait, en compagnie de sa sœur Isabelle, passer ses vacances au bord de la mer, dans la petite ville de Borrowstounness, ou plus simplement Bo'ness. Ce n'était plus le site charmant du lac Lhomond, comme en une année précédente, mais une ville offrant toute l'animation d'un port et ses inconvénients : docks poussiéreux, énormes charrois et lourde atmosphère. Les jeunes filles éprouvèrent quelque déception à leur arrivée ; mais il n'y avait plus moyen de reculer : la personne chez qui elles devaient descendre les attendait à la gare... Elle fit aux deux sœurs le plus aimable accueil. Les ayant conduites à sa demeure, elle les mit en possession d'une chambre d'aspect agréable et présentant la propreté la plus méticuleuse. Puis un thé bien préparé

leur fut offert, de manière que très vite elles se sentirent *at home*. Parmi les personnes prenant part à ce petit repas familial, se trouvait un jeune homme de la famille, récemment libéré du service militaire, et nommé Patrice L. Son visage était ouvert, sa conversation correcte, mais son éducation semblait certainement beaucoup moins affinée que celle des deux sœurs. Comme celles-ci voulaient se retirer pour prendre possession de leur chambre, Patrice offrit à Marguerite de lui faire voir la ville. Un peu hésitante d'abord, la jeune fille accepta, à condition que sa sœur serait de la partie.

Il ne fut pas difficile, au cours de la conversation, d'apercevoir quels étaient les sentiments du jeune homme au point de vue religieux. Elevé dans la religion catholique, il avait peu à peu, et surtout depuis son séjour à l'armée, abandonné toute pratique religieuse, mais il semblait le regretter, et son âme droite laissait entrevoir qu'un retour, sous une bonne influence, ne serait pas impossible. Marguerite, heureuse de cette occasion d'apostolat, catéchisa si bien qu'elle obtint de Patrice la promesse de retrouver les deux sœurs le lendemain matin à la Messe. Il y vint, en effet, et assista au Saint Sacrifice avec le sérieux d'un catholique convaincu. Voyant ses bonnes dispositions, Marguerite continua son offensive et fit promettre au jeune homme d'aller se confesser et de reprendre la pratique de tous ses devoirs religieux. C'était un succès inespéré.

— Mais, disait plus tard Patrice, je ne pouvais résister à une jeune fille si pleine de foi. D'ailleurs, ajoutait-il, elle a une façon de regarder les gens qui met dans l'impossibilité de lui tenir tête, et un sourire qui emporte tous les obstacles.

C'était ce sourire irrésistible qui, tout en gagnant l'âme de Patrice, avait gagné son cœur et le portait à rechercher de plus en plus la société de Marguerite, tout en lui témoignant un respect presque religieux. Quand elle s'aperçut de ses assiduités, la jeune fille lui déclara honnêtement qu'elle ne cherchait nullement à l'épouser. Mais celui-ci n'en voulut rien croire, d'autant qu'il était encouragé dans ses espérances par M. et Mme Sinclair qui voyant dans ce garçon honnête, laborieux, fidèle aux pratiques catholiques, un parti avantageux pour leur fille, ne lui avaient pas caché qu'ils le verraient avec plaisir devenir leur gendre. Mais Marguerite résistait. Ne caressait-elle pas, depuis longtemps déjà, le projet d'entrer en religion ? Pouvait-elle être infidèle aux promesses faites au Sauveur Jésus dans l'intime de son cœur ? Cette pensée seule lui était insupportable ; aussi déclara-t-elle au jeune homme qu'il n'y fallait plus penser. Mais celui-ci fit valoir que jamais il n'aurait le courage de continuer ses pratiques religieuses si tout appui lui était enlevé, que c'était le pousser au désespoir que de l'abandonner ainsi, qu'il y allait du sa-

lut de son âme. Et voilà Marguerite ébranlée... Elle ne sait plus où est son devoir, et si Dieu ne lui demande pas le suprême sacrifice de sa vocation pour sauver une âme qu'il a pour ainsi dire remise entre ses mains. Au lieu de consulter un directeur éclairé qui, sans doute, lui eût montré sa voie sans hésitation, la jeune fille crut pouvoir s'en rapporter à sa mère, en qui elle avait toujours eu la plus entière confiance, et naturellement Mme Sinclair fut tout à fait de l'avis de Patrice, qui trouvait en elle un très sympathique appui. Seule de son parti, la pauvre Marguerite finit donc par céder, sans conviction et sans ressentir pour Patrice cet honnête amour humain que couronne et sanctifie le sacrement de mariage. Au vingt et unième anniversaire de sa naissance, elle consentit à recevoir du jeune homme un anneau de fiançailles qu'elle ne porta jamais. Son cœur était dans la désolation, et sa grande vertu ne l'amenait pourtant pas à recevoir avec aménité et bonne grâce celui qui croyait maintenant avoir quelques droits sur elle, et qu'inconsciemment elle continuait à chasser de son cœur et de sa vie. Ses frères lui en faisaient de graves reproches, et sa mère, qui maintenant compatissait aux tortures de son âme, lui dit un jour :

— Eh bien ! tu devrais dire franchement à Patrice que tu ne veux pas l'épouser.

— Je l'ai fait, répliquait la pauvre jeune fille, mais il me menace d'un acte de désespoir si je l'abandonne.

Alors le père prit le ton de l'autorité :

— Cette situation ne peut durer, dit-il ; si tu ne veux pas épouser Patrice, dis-le sans hésiter, et brise, car ta façon d'agir me fait honte.

Alors, Marguerite finit par où elle aurait dû commencer. Ayant eu l'occasion de se confesser quelquefois à un Révérend Père Jésuite du Sacré-Cœur de Lauriston, le P. Agius, elle alla le trouver au parloir, lui exposa clairement sa situation et lui demanda si elle pouvait, en conscience, rompre ses fiançailles. Le Père, ému de la détresse de son âme, la rassura pleinement, lui disant qu'elle avait accompli un grand acte de charité à l'égard de ce jeune homme, et qu'il devait lui en être très reconnaissant ; mais qu'elle n'était pas obligée de l'épouser, et que ses fiançailles ne l'engageaient nullement en conscience.

Marguerite, soulagée sentit aussitôt renaître en son âme le grand désir de se donner toute à Dieu, et rentrée chez elle, elle s'empressa d'écrire à Patrice une lettre définitive dans laquelle elle mit pourtant tout son cœur et tout son esprit de foi, pour tâcher d'adoucir la blessure qu'elle causait.

— Vous vous demanderez peut-être, Patrice, lui disait-elle, pourquoi je n'ai pas rompu plus tôt ; mais vous devez vous souvenir qu'il y a un an, je vous écrivis une lettre semblable à celle-ci, et qu'à votre visite suivante, vous me suppliâtes de renoncer à mes projets. J'eus la

faiblesse de céder, mais je sens que les choses ne peuvent rester ainsi plus longtemps. Ma lettre vous peinera peut-être, mais, en y réfléchissant, vous reconnaîtrez qu'il vaut mieux dénouer la situation maintenant que plus tard."

Grande fut la douleur du jeune homme ; néanmoins, il resta un bon chrétien et un honnête homme, et quand plus tard il apprit que sa fiancée avait été appelée aux noces éternelles et qu'une auréole de sainteté semblait déjà planer autour de sa mémoire, il consentit à venir déposer devant le P. Agius, et de ses lèvres s'échappèrent ces paroles :

— C'était une sainte fille ! Elle avait fait de moi un autre homme . . .

Quant à Marguerite, libre de toute pénible préoccupation, elle ne songea plus qu'à répondre le plus tôt possible à l'appel du Maître, qui chaque jour vibrerait plus fort au fond de son âme.

L'APPEL DU MAÎTRE

Depuis quand Marguerite Sinclair avait-elle senti les premiers désirs de vie religieuse s'éveiller en son âme ? Elle-même n'eût peut-être pas su le dire exactement, et à quiconque lui eût adressé la question, elle aurait sans doute répondu : " Depuis toujours . . ." En effet, n'est-ce pas dès ses plus jeunes années que, voyant les religieuses égrener pieusement leur chapelet, dans la cour de leur institution, elle enviait leur bonheur, leur vie calme et recueillie, et disait à Isabelle :

— Que les religieuses sont heureuses ! Et que j'aimerais être à leur place . . .

Et plus tard, quelle ne fut pas sa joie de pouvoir, après son travail du jour, rejoindre les Sœurs Auxiliatrices et travailler avec elles à la confection ou à l'entretien des ornements sacrés ! Elle se sentait dans son élément, et si l'on avait pu être témoin des entretiens secrets que cette âme pure avait, aux heures de solitude, avec le Dieu du Tabernacle, peut-être aurait-on surpris l'épanchement de ses ardents désirs vers une vie plus parfaite . . . Tout l'y conduisait donc comme par un chemin très droit qu'elle suivait en confiance, quand un grand trouble survint et voila pour quelque temps l'étoile qui la conduisait au port. Nous le connaissons, ce trouble, et nous savons comment, par l'obéissance aux inspirations de la grâce d'abord, puis à la parole d'un directeur expérimenté, la jeune fille en sortit victorieuse et prête à reprendre le cours de ses aspirations vers le cloître.

Comme il arrive après la tempête, le ciel fut plus serein, une lumière plus vive illumina sa route, et nous recueillons cet aveu à sa sœur Isabelle :

— J'ai vu le monde, il ne me dit rien ; ce n'est pas ce qu'il me faut. Je veux me faire religieuse.

Elle savait être comprise, car Isabelle aussi aspirait à l'entier sacrifice d'elle-même et déjà en avait fait la confiance à sa mère en lui demandant son consentement :

— Tu veux te faire religieuse, dit-elle à sa sœur, eh bien ! viens avec moi chez les Petites-Sœurs des Pauvres. Nous nous sanctifierons ensemble, et le sacrifice de notre mère sera moins grand, sachant ses enfants ensemble pour le reste de leur vie.

Mais " l'Esprit souffle où il veut " . . . et ce n'est point de ce côté qu'avaient été dirigées les aspirations de Marguerite . . .

Écoutant un jour, dans l'église du Sacré-Cœur de Lauriston, un sermon dans lequel le prédicateur avait essayé d'émouvoir son auditoire en faveur des pauvres Clarisses, et apprenant que bien souvent il leur arrivait de n'avoir rien à manger, Marguerite, comme le soldat au récit d'une bataille héroïque, sentit son âme vibrer d'impatience et s'écria :

— Moi aussi, je serai Clarisse ! Moi aussi, j'aurai faim, j'aurai soif ; je marcherai pieds nus je porterai la haire pour l'amour de Celui qui voulut souffrir pour nous jusqu'à en mourir . . .

Et de ce jour, son parti fut pris. Grande fut la douleur de la mère, quand elle apprit qu'un nouveau sacrifice lui était demandé, sacrifice plus dur, plus héroïque que le premier. Elle implora, elle laissa couler ses larmes, puis, cherchant sa force là où elle l'avait toujours trouvée, un matin, au sortir de la Table sainte, elle vint dire à sa fille :

— Va, mon enfant, où Dieu t'appelle ; tu es à lui avant d'être à moi.

Dès lors, la jeune fille put envisager le jour de son entrée chez les Filles de Sainte-Claire, et s'y prépara par un redoublement d'austérités. Elles étaient grandes déjà celles que Marguerite avait infligées à son corps délicat pour l'entraîner secrètement à une vie d'immolation. Non contente de s'abstenir souvent de son premier déjeuner, pour pouvoir arriver à temps à son travail, après avoir entendu la Messe, il lui arrivait parfois de supprimer complètement le repas de midi, afin de passer ce temps libre en adoration devant le Saint Sacrement. Et la nuit, malgré son extrême besoin de sommeil, pensant aux religieuses qui prient pendant que les autres dorment, elle se levait et priait les bras en croix, en esprit de réparation. Ingénieuse à se martyriser, n'avait-elle pas fabriqué une croix plate, en bois, armée de huit clous, dont les pointes étaient en saillies. Elle la portait sous ses vêtements, à hauteur de la taille, sans jamais trahir par une plainte les souffrances qui en résultaient. Un jour, pourtant, une dame de ses amies se mit, tout en plaisantant, à lui tapoter le dos. Soudain, elle la voit pâlir :

— Vous êtes souffrante ? dit-elle.

— Non, répond la patiente en s'efforçant de sourire.

Plus tard, le mystère fut dévoilé.

— Sans le savoir ni le vouloir, dit cette dame, j'avais enfoncé les clous dans sa chair innocente.

Une des anciennes maîtresses de Marguerite, religieuse de Notre-Dame de la Merci, confidente de ses projets, lui ayant dit un jour : “ Mais enfin, pourrez-vous supporter une vie aussi dure à la nature ? ” ce fut en toute vérité que celle-ci put lui répondre : “ Je la pratique déjà depuis quelque temps. ”

Mais avant d'aller plus loin, il fallait à la jeune fille une décision formelle de celui qui, l'ayant si bien guidée dans l'affaire de ses fiançailles, avait assumé envers elle le titre de directeur. Un jour donc, elle va trouver le P. Agius et lui fait part de ses intentions :

— Mon enfant, réfléchissez bien, lui dit le Père ; la vie d'une pauvre Clarisse est très pénible. Abstinance perpétuelle, veilles prolongées, coucher sur la dure, voilà une partie des mortifications qu'il faudra affronter.

— Je le sais, mon Père, mais Notre-Seigneur me fait la grâce d'aimer à souffrir en union avec lui. S'il continue de me soutenir, je serai assez forte pour tout supporter.

— Vous êtes jeune, continue le Père, avez-vous bien réfléchi ? Le mariage est un grand sacrement ; il symbolise l'union de Jésus-Christ avec son Église.

— Cui, mon Père, le mariage est un grand sacrement ; mais il requiert l'union de deux personnes humaines, et moi, je veux être seule avec Jésus-Christ.

Et ainsi se poursuit le dialogue, jusqu'à ce que le P. Agius, vaincu par la ferme constance de la jeune fille, et voyant en elle les signes d'une vocation sérieuse, lui permit de faire une démarche auprès d'un monastère de Clarisses d'Edimbourg et d'y demander son admission comme Sœur tourière. Marguerite entra pleinement dans les intentions de son directeur, ne cherchant que la dernière place, et jugeant le rang de Sœur de chœur au-dessus de ses capacités et de son mérite. Il n'en fut pas de même de l'abbesse, qui, prévenue en sa faveur par les bons renseignements du P. Agius, l'aurait volontiers admise au rang de Sœur de chœur, “ d'autant, dit-elle, que j'ai déjà reçu quatre autres demandes pour la fonction de Sœur tourière ”.

Mais elle ne put rien obtenir de l'humilité de la prétendante, qui dut alors s'adresser aux Clarisses du Couvent de Notting-Hill situé dans un quartier retiré de Londres. Le sacrifice était donc plus grand qu'on ne l'avait pressenti : ce n'était pas seulement la séparation de la famille c'était le départ pour un exil lointain.

Isabelle devant entrer, au mois de juin 1923, chez les Petites-Sœurs des Pauvres, Marguerite eût volontiers fait le sacrifice d'attendre quelques mois encore afin d'adoucir ce que la double séparation avait de cruel pour les pauvres pa-

rents ; mais le P. Agius jugea qu'il valait mieux demander à ces grands chrétiens un seul et unique sacrifice que de le leur imposer deux fois. C'est donc à fort peu de distance l'une de l'autre que les deux sœurs quittèrent pour toujours le foyer paternel, les lieux où s'était écoulée leur enfance, et surtout les êtres chéris avec qui elles avaient vécu d'une vie si intime et si douce pendant leur vingt premières années.

Le 25 juillet 1923, André qui, lui aussi, s'éloignait pour une longue absence, accompagna Marguerite à Londres. Une dernière fois, le lendemain, ils communiquèrent ensemble. André partit le premier ; sa sœur le suivit jusqu'au port où il allait s'embarquer pour le Nouveau Monde, puis, quand le steamer eut levé l'ancre, seule, ayant brisé tous ses liens, l'âme forte et le cœur en joie, elle se dirigea au monastère de Notting-Hill. Elle était attendue ; bientôt la porte se referma sur elle, le sacrifice était consommé.

PAR UN CHEMIN RAPIDE...

Marguerite Sinclair était rentrée au couvent assoiffée de souffrances... Dès l'abord, elles se présentèrent toutes en foule pour étancher sa soif. Ce fut en premier lieu la Règle et ses austérités. Laissons parler le biographe de Marguerite :

“ Vêtues d'une tunique de laine que recouvre une robe de gros drap brun et un manteau de même étoffe, les Clarisses portent sur la tête un voile de toile écrue et marchent les pieds nus dans de pauvres sandales. Leur couche consiste en une simple paille et un oreiller, excepté en temps de maladie. Elles pratiquent l'abstinence et le jeûne perpétuels, auxquels les Sœurs de chœur joignent l'office de nuit et la récitation intégrale du bréviaire romain. Cette récitation est remplacée pour les tourières par des travaux manuels, généralement pénibles, et par les quêtes, dont le produit est la seule ressource du couvent. ”

Puis, cette situation de Sœur converse que Marguerite avait choisie dans son humilité était riche pour elle en mortifications de tous genres. C'étaient les rudes travaux du jardin que sa nature un peu délicate soutenait peut-être avec quelque difficulté. C'étaient surtout les quêtes à domicile, le vaste panier au bras, l'humble demande sur les lèvres, sans la certitude d'être bien accueillie. Et, plus amères que tout cela, certaines épreuves intimes, auxquelles fait allusion son biographe quand il dit :

“ A l'exemple de sa sœur aînée sainte Thérèse de Lisieux, Marguerite eut à souffrir, même dans l'entourage choisi du couvent, de certaines méconnaissances partielles et involontaires, dont elle saurait faire dès les premiers mois, un exercice de vertu. ”

Mais à l'exemple aussi de sa chère sainte Thérèse, elle savait accepter tout cela joyeuse-

ment, sans que rien au dehors trahît sa souffrance intérieure, et la jeune Écossaise fut toujours, aux yeux de ses compagnes, une postulante exemplaire par sa régularité, son amour du silence et son empressement à faire plaisir.

Six mois après son entrée au couvent, eut lieu la prise d'habit, le 11 février 1924. M. et Mme Sinclair, accompagnés de leur fils aîné, étaient venus d'Edimbourg. Marguerite, dans son costume de fiancée, était assise avec eux au parloir, lorsque soudain une porte s'ouvrit. Isabelle apparut, et avec une vive émotion se jeta dans les bras de sa sœur. Elle venait justement d'achever son postulat à Liverpool, et avant de s'embarquer pour la France, où elle devait faire son noviciat, elle avait obtenu la permission de venir assister à la vêtue de Marguerite. C'était un sourire inattendu du bon Dieu sur la douce fête qui se préparait. Une fois revêtue de la bure et du voile de toile blanche des novices, Marguerite reparut au milieu des siens. Elle était radieuse... C'était la dernière fois que la famille se trouvait réunie ici-bas. Obligée de quitter l'Angleterre dès le lendemain, Isabelle ne devait plus revoir sa sœur de prédilection. Quant au père de famille, nul ne se doutait alors que sa vie devait être de si courte durée ; quelques mois après cette consolante réunion, il succombait, victime d'un accident d'automobile. La veuve, désolée, restait seule au foyer avec deux enfants : Élisabeth, absente une partie du jour, puisqu'elle commençait à gagner sa vie au dehors, et le petit Laurence, alors un écolier.

On comprend combien le cœur délicat de Marguerite eut à souffrir de ces épreuves, et l'on retrouve à chaque instant, dans sa correspondance avec Élisabeth, la préoccupation que lui inspire l'état de sa mère, isolée et souvent malade. Elle écrit :

“Aide-la soulage-la en toute occasion et témoigne-lui le plus d'affection possible.”

C'est ce malheur qui, sans doute, empêcha la famille en deuil d'assister à la profession de la jeune novice, qui prit, à cette occasion le nom de Sœur Marie-Françoise des Cinq-Plaies. La cérémonie eut lieu le 24 février 1925. Une des assistantes traduit ainsi ses impressions :

“Marguerite avait une physionomie ravissante. Lorsqu'elle s'avança vers la Mère abbesse, afin de recevoir sa couronne, elle leva les yeux vers le tabernacle avec un regard et un sourire qui semblaient dire : “O mon Dieu, je vous appartiens donc enfin !”

En effet, à partir de ce jour, la jeune professe sembla voler dans les voies de la perfection. Les austérités de la vie religieuse lui semblaient douces ; elle les acceptait comme en se jouant... Plus tard, comme on lui demandait si à Notting-Hill elle avait souffert de la faim :

—Oh ! oui, dit-elle, mais c'était si bon !

D'ailleurs, cette rude vie des Clarisses ne semblait ni troubler sa joie ni altérer sa santé, et nul ne pouvait se douter alors que cette jeune existence touchait à sa fin ; que la fleur si brillamment épanouie au chaud soleil de l'amour de Dieu allait incliner sa tête et mourir.

Nous avons vu que, semblable à son émule sainte Thérèse de Lisieux, Marguerite avait toujours eu le pressentiment d'une mort prématurée. Comme pour sainte Thérèse aussi, un accident significatif, un crachement de sang, vint confirmer cet austère pressentiment. Et ce fut peut-être avec un tressaillement de joie qu'elle aussi entendit résonner au fond de son âme la vibrante parole de l'Évangile : “Voici l'Époux qui vient !” Depuis des années, elle ne vivait que pour son Dieu, il ne pouvait donc lui être pénible de s'entendre appeler aux joies de l'éternelle union. Mais ce qui brisa son cœur et fut pour elle le suprême sacrifice, ce fut l'obligation où elle se vit de quitter l'asile où elle avait espéré mourir...

Le médecin ayant diagnostiqué une tuberculose du larynx, il était évident qu'aucune guérison n'était à espérer dans l'air plus ou moins vicié de la grande ville ; mais un séjour à la campagne pouvait, au dire du docteur, améliorer l'état de la malade, peut-être la sauver. On décida donc de l'envoyer au sanatorium de Warley, désigné sous le nom de Marillac-House et dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. En franchissant le seuil de son cloître, Sœur Marie-Françoise ne put retenir ses larmes ; mais bientôt, rappelant tout son courage, elle s'écria :

— C'est la volonté de Dieu !...

Et, dès lors, elle sentit son âme pacifiée et prête à toute adversité.

“Ce qui faisait son tourment, dit son biographe (1), allait devenir une source de bénédictions pour les témoins de ses derniers mois ici-bas. Sa maladie eût-elle été soignée dans l'enceinte du couvent, le soir radieux de cette vie prédestinée eût été dérobé aux regards humains. Son dernier sacrifice allait au contraire, mieux que ses vingt-quatre années de vie cachée, découvrir au monde les ardeurs de son âme embrasée et les faveurs ineffables dont le Maître allait les récompenser.”

Le jour où Sœur Marie-Françoise arriva à Marillac-House, la nature était en fête ; c'était un de ces matins de mai, où tout est frais et vermeil. Le chant des oiseaux, la jeune verdure des arbres, les clairs rayons d'un soleil de printemps ; tout cet ensemble de vie pénétra dans l'âme et dans les poumons de la malade, et peut-être, un moment, put-elle se reprendre à l'espoir de guérir, ou tout au moins de passer

sans trop de souffrance à cette autre vie dont la perspective ne l'effrayait point.

Mais tels n'étaient point les desseins de Dieu. Il avait résolu d'amener sa fidèle servante aux sommets de la perfection en la faisant passer par un chemin abrupt et rapide, chemin du Calvaire qu'il gravit autrefois, chargé de sa croix pesante, et dans lequel il entraîne à sa suite l'élite de ses héros et de ses saints. Il y avait quelques jours à peine que la jeune Clarisse était installée à Marillac-House, quand son état s'aggrava subitement : des accès de toux déchirèrent sa poitrine, ne lui laissant de repos ni jour ni nuit, et devenant si incommodes pour ses voisins qu'on fut obligé de l'isoler dans une partie haute du bâtiment. C'était une privation et une souffrance de plus, mais, loin de se plaindre, elle remerciait toujours :

— Comme on est bon pour moi, disait-elle, et quelle excellente chambre on me donne ! Je ne suis pas digne de tous ces soins.

Ne perdant pas de vue son austère vocation de Clarisse, elle refusait souvent les soulagements qui lui étaient offerts, et malgré ses incessantes souffrances tâchait d'être fidèle à la récitation quotidienne de son office.

Écoutons sa garde-malade, Sœur Catherine, nous déclarer que "durant les neuf mois qu'elle la soigna jour et nuit, elle ne surprit jamais, ni dans sa conversation ni dans ses faits et gestes, l'ombre d'une faute". Quand la souffrance atteignait son paroxysme :

— Tout pour les âmes, disait-elle ; tout pour les pauvres pécheurs !

Un soir, elle dit à Sœur Catherine :

— Le jour qui s'achève a été un glorieux jour.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai souffert !

Deux fois pendant son séjour à Warley, Sœur Marie-Françoise eut la consolation de recevoir la visite du R. P. Agius.

— Mon enfant, êtes-vous heureuse ? lui dit-il.

— Oui, mon Père, très heureuse.

— Rien ne vous trouble ?

— Non mon Père, Notre-Seigneur est bien bon pour moi !

Connaissant son ardeur pour l'Eucharistie, le prêtre lui demanda si on lui apportait la sainte Communion tous les jours. L'aumônier de la maison étant alors malade, elle ne la recevait que deux fois la semaine.

— Avez-vous demandé, insista le Père, qu'on vous l'apporte tous les jours ?

— Non, dit la malade qui entendait sacrifier la plus douce de ses consolations à l'obéissance et surtout à la charité.

Le prêtre entendit sa confession générale et il demeura tellement frappé de la pureté exceptionnelle et des admirables dispositions de cette âme, qu'il murmurait en s'en allant :

— Elle est toute belle Seigneur, votre bien-aimée !

Aux fêtes de la Pentecôte, Mme Sinclair était venue d'Edimbourg visiter sa chère enfant. Lui trouvant assez bon visage, elle était repartie avec le secret espoir d'une guérison que son cœur de mère appelait de tous ses vœux. Mais Marguerite, cherchant à détruire peu à peu ces décevantes illusions, écrivait au mois d'août suivant :

"Il ne faut pas chère mère placer trop haut vos espérances ni attendre un miracle, car une semaine je puis être bien, et la semaine suivante très souffrante..."

Aussi, quand à la fin de septembre, la Mère abbesse écrivit à Mme Sinclair au sujet des arrangements qui suivraient le décès, la pauvre mère comprit qu'aucun espoir ne lui était plus permis, et voulant revoir sa chère fille encore une fois, elle se rendit à Warley avec Jean et Elisabeth. Ils passèrent quelques jours au sanatorium, et ce furent des jours de consolation, mais aussi de grande fatigue pour la malade.

Elle s'entretint avec eux, pria avec eux, et leur donna divers avis, malgré l'accablement de ses douleurs croissantes.

Sa force d'âme au moment des adieux aida la pauvre mère à contenir ses larmes tant qu'elle fut dans la chambre de la malade ; mais, une fois sortie, elle eut un moment de défaillance, qu'aussitôt elle se reprocha :

— Il y a longtemps, dit-elle, que j'ai donné ma fille au bon Dieu. Je ne puis pas maintenant la lui reprendre. Que sa sainte volonté soit faite !...

Une seconde fois, le P. Agius voulut donner à sa fille spirituelle le réconfort de ses derniers avis. Il la trouva heureuse et résignée comme la première fois :

— Mon enfant, lui dit-il, n'oubliez pas ceci : "Celui de nous deux qui partira le premier se souviendra de l'autre dans l'autre vie."

Et, traçant sur elle un grand signe de croix, il lui dit cet adieu définitif qui a sa résonance jusque dans l'éternité...

Au début de novembre, à la suite d'une crise plus alarmente, Sœur Marie-Françoise reçut pour la seconde fois l'Extrême-Onction. Elle vécut encore trois semaines, pendant lesquelles de grands élans de ferveur alternèrent avec d'extrêmes souffrances. Les angoisses des nuits devinrent terribles. Malgré la splendide innocence de sa vie, saisie de crainte à la pensée des jugements de Dieu, on l'entendait s'écrier :

— Jésus, pardonnez-moi mes péchés ! Jésus, ayez pitié de moi !...

Jusqu'à la fin, son suprême sacrifice fut de se voir mourir loin de son cher couvent, qu'elle avait tant aimé. Elle avait demandé qu'on la revêtît, pour mourir, de son costume religieux. Au matin du 24 novembre, on lui mit entre les mains le cierge bénit et une formule de ses

vœux. L'invocation à " Jésus, Marie, Joseph " agita encore une fois ses lèvres pâles, puis, un léger souffle s'exhala sur les pieds du Crucifix. Cette âme angélique quittait la terre avec la même simplicité qu'elle y avait vécu. Inconnue, elle avait passé dans les grandes cités où la retenaient son travail ou sa vocation ; inconnue, elle s'éteignait au fond d'un sanatorium, où quelques intimes seulement avaient été témoins des hautes vertus de son âme ; mais l'heure allait sonner où Dieu manifesterait, pour l'édification d'un grand nombre et la consolation de ses proches, les trésors de grâce dont avait été enrichie sa petite servante, et la gloire dont elle jouissait dans le ciel.

PLUIE DE FLEURS

L'abbesse des Clarisses ayant décidé que le service religieux des funérailles se ferait au couvent de la jeune professe, elle y fut transportée le lendemain même de sa mort ; mais tandis qu'à l'arrivée de Marguerite à Warley la nature lui faisait fête avec un soleil radieux, des feuillages et des chants d'oiseaux, au jour de son départ tout semblait s'accorder pour pleurer sa disparition : les dernières feuilles mortes voltigeaient dans les sentiers, et la lueur des cierges perçait à peine le brouillard de novembre...

Quand fut déposée dans la chapelle du monastère, la bière, couverte de fleurs blanches, les religieuses voulurent contempler une dernière fois les traits de celle qui leur avait été si vite enlevée... Un air de paix, un parfum de vertu s'échappait de sa dépouille mortelle, et toutes se sentaient déjà plus portées à la prier qu'à implorer pour elle la miséricorde de Dieu. Le lendemain, ce fut sous un soleil radieux, une neige éblouissante, que quelques-unes d'entre elles, accompagnées de Sœurs de Charité et de Petites - Sœurs des Pauvres, suivirent jusqu'au cimetière de Kensal-Green la dépouille de Sœur Marie-Françoise. Elle y fut inhumée dans un caveau appartenant aux Clarisses, où dormaient déjà deux de ses Sœurs récemment décédées. Cet asile mortuaire respirait la paix ; un vieil arbre funéraire l'abritait et il semblait bien que ce fût en ce lieu de quiétude parfaite que l'humble religieuse dût attendre l'heure de la résurrection. Mais Dieu en avait décidé autrement.

Le premier qui ressentit l'efficacité de l'intercession de la petite Clarisse fut son directeur, le R. P. Agius. Confiant dans le pacte qui avait été conclu avec elle avant sa mort, il le lui rappela, la suppliant de lui obtenir deux grâces spirituelles dont il regrettait infiniment l'absence. Et peu de jours après, il se sentait favorisé de ces grâces sollicitées en vain depuis si longtemps. Heureux et reconnaissant, le bon Père commença à se faire l'apôtre de sa petite " Fleur d'Écosse ", semblable par tant de traits

à la petite " Fleur de Lisieux ", et qui semblait vouloir l'imiter encore dans son désir de " faire du bien sur la terre ". Il en parla dans ses allocutions aux fidèles, il la fit connaître aux enfants des écoles, aux âmes qu'il dirigeait. Et voilà que de tous côtés une moisson de grâces surgit : grâces spirituelles décisives, réconciliations inattendues, conversions subites, guérisons corporelles impossibles à la science humaine. Des lettres affluaient de tous les coins de l'Écosse et de l'Angleterre où s'était établi ce culte tout privé de la petite " Fleur écossaise ".

De son côté, Sœur Burd, la charitable infirmière de Marguerite Sinclair, avait recueilli, avec un soin pieux, tous les objets lui ayant appartenu pendant sa maladie, et voilà que les fragments de ces objets distribués par ses soins avaient, à leur tour, opéré des prodiges. En même temps, des pèlerinages s'organisaient d'eux-mêmes au cimetière de Kensal-Green, et du tombeau de Marguerite sortait une vertu qui soulageait les corps et fortifiait les âmes. On signala bientôt la guérison de trois personnes atteintes, comme Marguerite l'avait été elle-même, de tuberculose pulmonaire, et de plusieurs autres malades que rongeaient des cancers réputés incurables.

Le *Glasgow Observer* fut l'organe choisi pour publier ces faits, que ne jugeait pas encore l'autorité ecclésiastique, et, dès la première année, seize ou dix-sept pages de ce journal en avaient été remplies. C'est alors que se forma, avec la permission des évêques, un Comité national écossais en vue de promouvoir la cause de béatification. Ses travaux ne firent que confirmer la réalité des prodiges déjà connus, et ils en firent découvrir un très grand nombre d'autres, de sorte que l'archevêque de Glasgow n'hésita pas à ouvrir le procès de l'Ordinaire, à la suite duquel seront transmis à Rome tous les témoignages attestant les vertus éminentes de Marguerite Sinclair.

Voyant que de toutes parts on priait sa chère enfant et que l'on se rendait à son tombeau pour en obtenir des faveurs, Mme Sinclair exprima le vœu de posséder près d'elle, dans un cimetière d'Édimbourg, sa dépouille désormais réputée glorieuse. Après quelques difficultés, on obtint à son désir. Les travaux d'exhumation furent exécutés sous le contrôle du Révérend Thomas Doyle, secrétaire du Comité national écossais. Le cercueil était intact. Pressentant quelque merveille, on l'ouvrit avec émotion. O surprise ! le corps de la jeune Vierge était au bout de deux ans dans le même état qu'au lendemain de sa mort, sauf une légère décoloration due, selon toute apparence, au voisinage des deux cadavres inhumés dans le même tombeau.

Ce fut donc avec un nouveau titre de gloire que Marguerite Sinclair reprit le chemin de sa ville natale. Elle y fut reçue par sa mère, ses

deux frères et sa jeune sœur qui, cette fois, l'accueillirent avec des larmes de joie et d'espérance.

Et voilà qu'au cimetière de Mont-Vernon, où s'élève sa modeste tombe, de nouveaux pèlerins affluent, tandis que ceux de Londres, inconsolables d'avoir perdu leur "petite Sainte", continuent à venir prier à son tombeau vide, et les faveurs qu'ils y reçoivent attestent de sa constante bienveillance envers eux comme envers ceux de son pays natal.

Petite "Fleur d'Écosse", priez pour nous ! A l'exemple de votre sœur de Lisieux, continuez de "faire du bien" à ceux qui luttent sur la terre, qui connaissent l'amertume des larmes, mais aussi la joie de voir Dieu glorifié par de petites âmes toutes simples aux yeux des hommes, mais riches de gloire et d'amour dans la patrie des élus.

H. GROFFIER.

(*La Maison*).

La prière des oiseaux

Lorsque du soleil auréolé d'or
Paraît dans les cieus la beauté royale,
Lorsque sur la plaine endormie encor
Le manteau du jour éclatant s'étale,
A ce jeune instant, si vers les grands bois
Vous êtes partis, cherchant le mystère,
Avez-vous, rêveurs, entendu parfois
Les petits oiseaux qui font leur prière ?

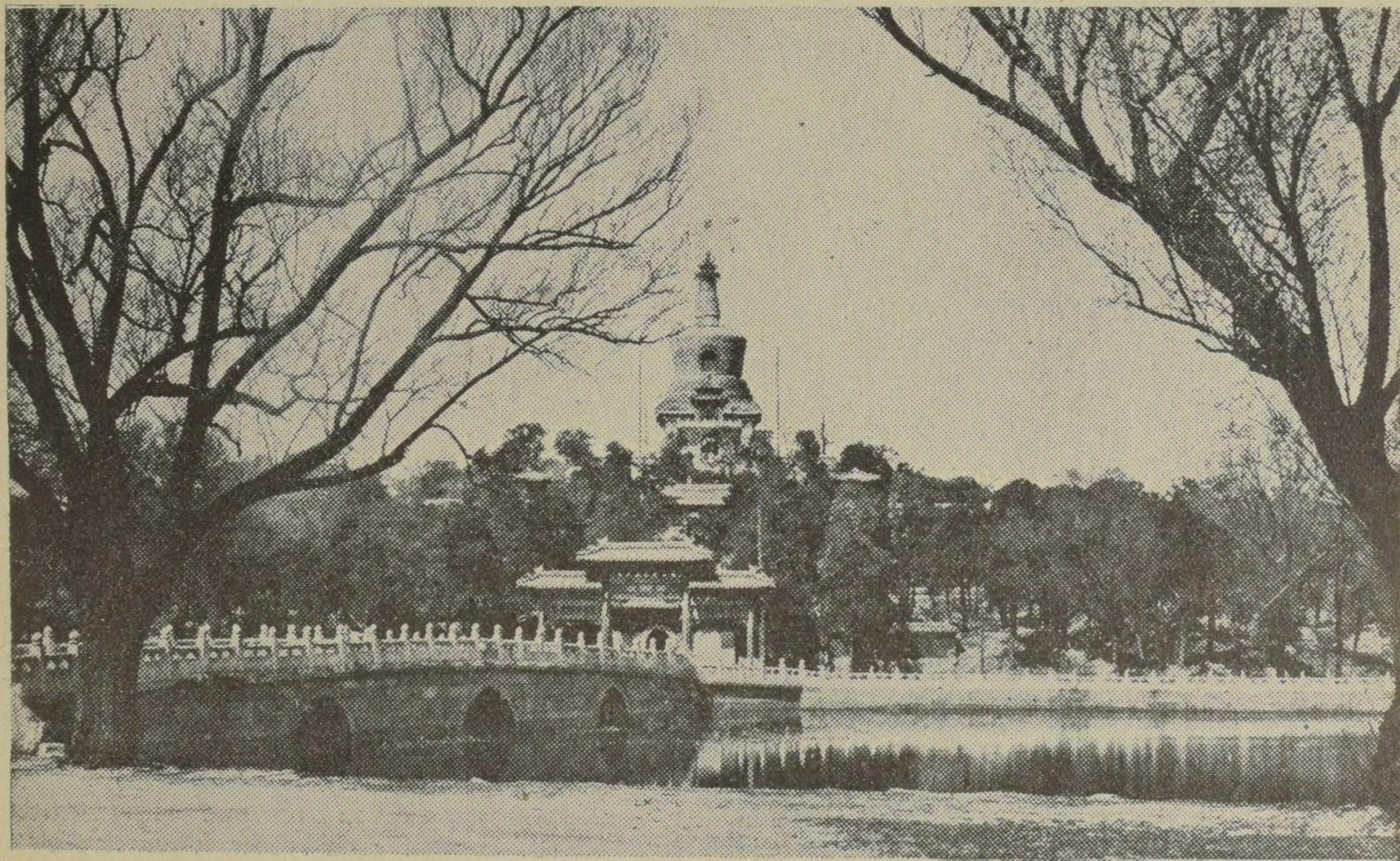
Plus sensés que l'homme, à peine éveillés,
Ils ont vers le ciel lancé leur cantique,
Et, dans la forêt, leurs chants variés
Forment un concert joyeux et mystique.
L'office champêtre, hymne original,
Vient de commencer. La nature entière
A mêlé sa voix au chœur matinal
Des petits oiseaux qui font leur prière.

Au bord des chemins, sur les verts buissons,
Partout où leur voix chante, forte et libre,
Chrétiens sans accents, lorsque nous passons,
Notre âme s'émeut et notre cœur vibre ;
Car, dans leurs refrains, les hôtes des nids,
Louant le Seigneur dès l'aube première,
Pour nous ont parlé... Qu'ils en soient bénis,
Les petits oiseaux qui font leur prière !

Aussi le bon Dieu les aime, et tandis
Que des séraphins les accords sublimes
Exaltent sa gloire en son paradis,
Des chantres ailés, sur les vertes cimes,
Il entend la voix dans l'azur monter ;
Et d'un cœur clément, penché sur la terre,
Comme un long murmure il semble écouter
Les petits oiseaux qui font leur prière.

Les petits oiseaux sont gens sans raison,
Qui suivent en tout la loi naturelle ;
Et soir et matin, leur douce chanson
Porte une prière aux cieus sous son aile.
O libres penseurs, n'allez point penser,
Au soleil levant, près d'une clairière ;
Vos rêves d'orgueil pourraient offenser
Les petits oiseaux qui font leur prière !

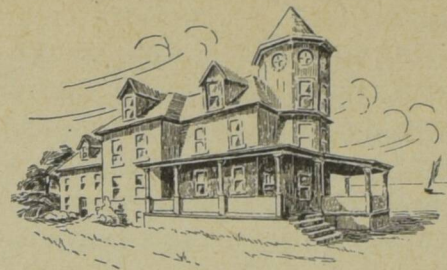
CHARLES VIENNET.



LA PAGODE DU PALAIS D'HIVER, A PÉKIN

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

MNÉMOTECHNIE

Victor Hugo.

L ucrèce Borgia.
A ngelo.

F euilles d'automne (Les)
R hin (le)
A rt (l') d'être grand'père
N apoléon le Petit
C romwel
E smaralda.

CHARADE

Ci-gale — Cigale.

MOTS EN LOSANGE

F
BEL
BENIE
FENETRE
LITRE
ERE
E

LOGOGRIPHE

Canne — Cane — Ane.

RÉBUS

La raison est la faculté par excellence de la nature humaine, celle qui la distingue des animaux.

Mot-à-mot : La raie — Zon — aile à Fac —
Ul — T pare E C — C lance 2 — la natte hure —
U — Maine selle Qui — la 10 teint Gue — des animaux.

Ont envoyé des solutions incomplètes :
Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, P. Q. ;
Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ;
Mme J.-Ernest Drolet, 115, rue St-Pierre, Québec ;
Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

Ont trouvé toutes les réponses exactes :
Le Couvent de Ste-Marie, Beauce ;
Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ;
Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ;
Mlle Laura Deslongchamps, 1700, rue St-Denis, Montréal.

Les deux noms tirés de l'urne sont ceux de Mlles Biron et Deslongchamps.

JEUX D'ESPRIT N° 118

DEVINETTES

1° Quel est pour un professeur de géographie le comble de la stupéfaction ?

2° Quel est pour un homme sans gêne le comble de la souplesse et même de l'indiscrétion ?

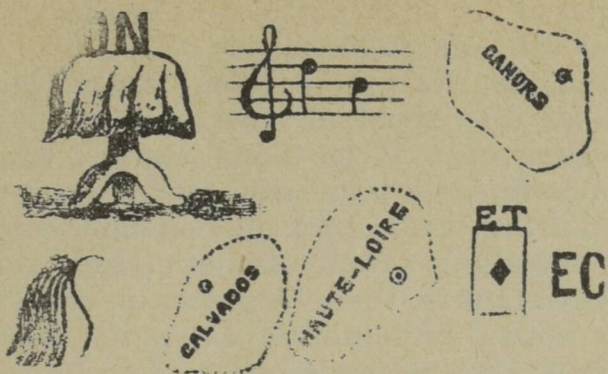
CARRÉ

Mon premier en été se porte dans les mains.
Mon second est au goût toujours désagréable.
Mon troisième en Russie est un fleuve admirable.
Mon quatrième est peur, dans l'argot des [gamins.]

CHARADE

Heureux ceux qui, après un long voyage,
Entrent dans mon premier sans avoir fait [naufnage].
Souvent de mon second vous goûtez, chers [amis ;
Il est indispensable à tous les bons rôtis.
Et quand à mon entier, nous briguons l'avantage
De l'ouvrir tout au grand pour vous livrer [passage].

RÉBUS



LES LIVRES

RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC POUR 1927-1928.

Parmi les nombreux et beaux volumes que publie chaque année le Gouvernement de Québec, est-il une collection plus intéressante à feuilleter et plus utile à nos futurs historiens que les rapports des Archives de la Province de Québec. M. Pierre Georges Roy, qui dirige avec tant de compétence ce département depuis sa création, publie chaque année un gros in-octavo où il réunit les documents les plus utiles à nos chercheurs et les plus propres à intéresser même les profanes. Dans le huitième rapport qu'il nous donne cette année, M. Roy, aidé de son assistant M. l'abbé Ivanhoe Caron, a compilé une foule de documents et de lettres se rapportant à Frontenac, — il s'agit ici de son deuxième gouvernement, — à Mgr Plessis, à l'ingénieur Chaussegros de Léry, aux postes militaires et de commerce du Canada, et au mémoire de MM. Baby, Taschereau et Williams relatif à l'invasion américaine de 1775.

On comprendra aisément les services qui peut rendre la collection des *Rapports* à tous les chercheurs de chez nous, à tous ceux qui veulent parler ou écrire sur notre histoire nationale.

LA POUDRE A PATE MAGIQUE

EST TOUJOURS FIABLE

LA CIE. E.W. GILLETT LTEE.
TORONTO MONTREAL QUEBEC



LE PONT RIALTO, A VENISE

L'enfant Bilh

Au centre de l'Inde mystérieuse, dans l'aride mission du Radjpoutana, vivent 500.000 indigènes appelés Bilhs.

Ce sont des primitifs : les savants les classent parmi les sauvages ; mais ces *bons* sauvages ignorent, pour la plupart, la corruption et la fourberie de mainte civilisation.

C'est un peuple sympathique, sympathique surtout dans ses enfants...

Il est encore bien vivant, bien coloré, le souvenir de ma première rencontre avec les petits Bilhs.

C'était un mois, à peine, après mon arrivée aux Indes. Je suivais une route qu'avaient profondément rongée les lourdes roues des *tongus*. Au pas de deux bœufs placides, je descendais cahin-caha vers la rivière lorsque, à un détour, surgit une bande d'enfants riant comme on rit chez nous, et criant en un français chantant : " Bonjour, mon père ; comment allez-vous " ?

C'étaient nos Bilhs de l'école de Tandla. Sous la conduite du Frère Véran, ils étaient venus pêcher à la rivière, après la classe. La pêche est, avec la chasse, le royal divertissement de ces fils de la Jungle. Mon approche avait été signalée par un de leurs observateurs, perché sur un *bahr* — ce figuier sauvage dont les branches laissent tomber des rameaux qui s'enracinent et deviennent des troncs — et tous s'étaient massés, au tournant de la route, pour me faire la surprise d'un accueil en français.

Leur sourire me charma, et à leur rire je mêlai vite le mien. Le rire est si bien une langue internationale !

Physiquement, l'enfant bilh est gracieux. On dit, du reste, que, dans la jungle, là où la sauvagerie n'a pas encore subi l'influence de l'Évangile, l'enfant difforme est tué à sa naissance.

Chez les Bilhs, sauf de rares exceptions, pas de nez épaté, de lèvres lippues, de peau de nègre. Les yeux sont presque toujours noirs, les cheveux aussi.

Le maintien est droit, esthétique, et cela vient, pour une part, de l'usage de la *matka*.

La *matka*, sorte d'urne écrasée, étant pleine à déborder, il importe de marcher droit, de peur que l'eau, précieuse sous les tropiques, ne se répande sur le sol.

Au moral, l'enfant bilh est craintif comme une biche, et capricieux comme une chèvre. Mais, faites-lui comprendre que vous lui voulez du bien, que vous l'aimez, et sa crainte se dissipera vite.

Profitez, en même temps, de l'ascendant que vous donne votre affection sentie et reconnue, et vous éduquerez sa volonté. Son éducation, consistant, en définitive, à l'orienter vers Dieu,

la grâce — qui est la force de Dieu — se mettra de la partie... et la partie sera gagnée.

Voici quelques anecdotes.

Quand, pour la première fois, il a vu le Père descendre du cheval devant sa paillotte, Anthony s'est mis à hurler d'épouvante. Afin d'avoir plus de force pour crier il s'adossait à un tronc d'arbre. Cela dura un bon moment. Le Père, cependant, s'était assis et causait avec les parents, jetant de temps à autre, un coup d'œil sur le petit bonhomme. Le petit aussi regardait le Père, à la dérobée. Une fois, leurs yeux se rencontrèrent : l'enfant était si drôle que le Père éclata de rire. Si drôle aussi, sans doute, apparaissait le Père, que l'enfant se prit à rire à son tour.

Du " bon gras ", la friandise nationale, fut distribué ; C'est sur les genoux du Père qu'Anthony croqua ses derniers grains.

Et maintenant, cet enfant ne veut plus nous quitter. Même quand on donne congé à l'école lui ne veut pas s'en aller, parce que, assure-t-il, nous sommes " son père et sa mère ".

Le petit Louis est, avec nous, très expansif. Il parle, pour parler, mais aussi pour dire qu'il nous aime bien.

C'est lui qui, un jour de promenade, écrivait de son doigt sur le sable : " Louis est l'ami du Père ". Puis, se tournant vers moi, comme pour me demander si j'approuvais, il attendit, avant de repartir s'amuser, que j'aie répondu : " Le Père est l'ami de Louis ".

A quelques jours de là, il commit un petit larcin, au détriment de son camarade David : un *mango* vert ! L'affaire était insignifiante, en ce pays surtout où le vol, est, à peu près, atavique.

Je fis dire à Louis que j'étais mécontent, il pleura beaucoup. Nos petits Bilhs pleurent si facilement ! Mais, le soir, avant d'aller dormir il accourut, me prit la main et, calmement : " J'ai rendu à David deux *mangos* ! ", me dit-il.

Odoric, lui aussi, est un bon enfant. Un soir, devant une belle image de Jésus en croix, je lui avais parlé de l'amour de " notre plus grand ami ".

Le lendemain, à la sortie de la messe, il grimpa dans un *nîm* et coupait une branche en fleurs, qu'il venait déposer devant la belle image. Sur un ton de confiance, il me dit :

" Dans la *tapra* de mon père (la paillotte), je ferai un petit autel ; j'y mettrai une image grande comme ça, et, devant l'image, je placerai souvent des fleurs ".

Un jour, chez les *Bahis* (les religieuses indigènes de Thandla), Chantal à son dîner, eut à manger des aubergines. Chantal est une petite fille de cinq ans, qui n'aime pas les aubergines, oh ! pas du tout.

Elle pleurait et, de ses grands yeux noirs, comme des gouttes d'eau tombant de deux pe-

tites *matkas* penchées, les larmes ne cessaient de couler.

La *Bahi* s'approche donc :

— “ Voyons, Chantal, tu sais que la grande sœur est bien malade. Elle va peut-être mourir. Ne feras-tu pas pour elle un sacrifice ? ”

Chantal a bon cœur. Parce qu'elle aime beaucoup sa grande sœur, elle mord dans l'aubergine : Que c'est mauvais !... Pourtant, elle en reprend une bouchée. De ses grands yeux les larmes tombent toujours. Et la *Bahi* :

“ — Si c'est trop mauvais, concède-t-elle, n'en mange plus ! ”

Farouche, Chantal réplique :

“ — Je mangerai, je ferai mon sacrifice ! ”

Et, avec des larmes et des sanglots, elle mangea toute sa part.

Au village de Talaoli, le Père Gérard a fait boire une potion au tout petit frère de Martino Galapo. Martino a quatre ans : assez d'ans et d'expérience pour aimer les bonnes choses, et le remède, évidemment en est, puisque... c'est le Père qui le donne.

Ayant donc appris, en rentrant, que son petit frère a bu une très bonne chose, il court à la tente du Père, criant : “ J'en veux aussi ! ”

D'autres gamins le suivent, vous devinez pourquoi. Excellente occasion d'apprendre à nos sauvages à modérer leur appétit — com-

bien naturel et universel ! — des choses qui se mangent et se boivent.

Avec un malicieux sourire, le Père donne un peu de la potion... horriblement amère !... Grimaces de Martino ; grands rires de l'assistance.

Eh bien ! un quart d'heure après, le gamin revenait résolu :

“ — Père, j'en veux encore ; beaucoup ! ”

“ Mais, petit, c'est très amer cela ! ”

“ — J'en veux quand même, Père ! ”

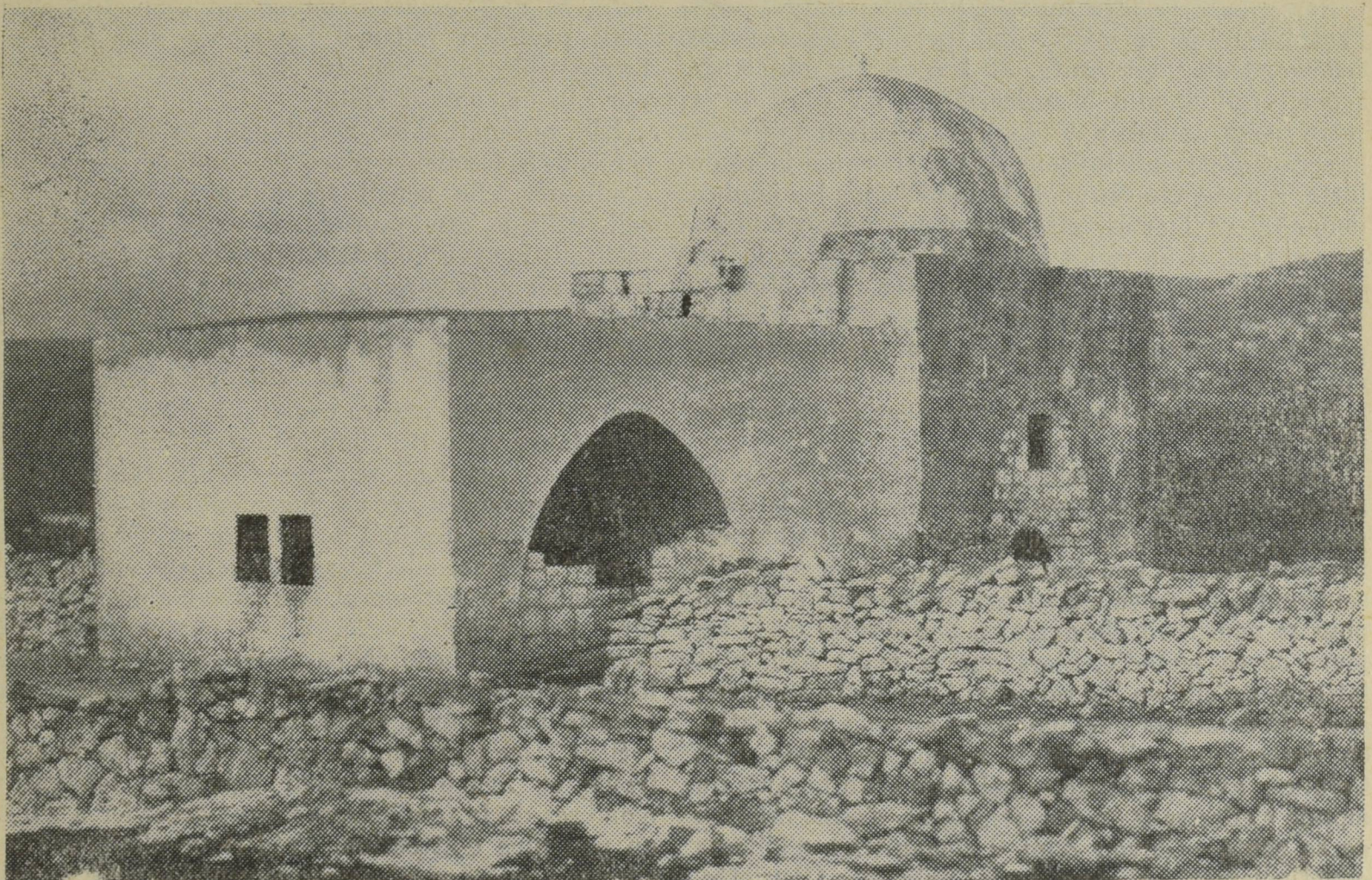
Il en prit encore, et... l'inévitable grimace s'épanouissait, bientôt, en un sourire triomphal.

C'est du “cran”, cela, n'est-ce-pas ? Et de la coopération de la grâce avec de telles natures d'enfants, on peut espérer des triomphes.

Pourquoi nos Bilhs ne seraient-ils pas, un jour par le courage et la fidélité, les dignes frères de ces petits élèves chrétiens du sud de l'Inde qui, pendant la persécution se déclarèrent prêts à mourir pour leur missionnaire — le P. Balthazar Nunez — et ainsi le sauvèrent de la mort... ?

En toute certitude, ils sont déjà les frères, les frères aimables et gracieux, de ces petits Galiléens que Jésus embrassait et bénissait et à qui Il a donné tant d'empire sur son Cœur.

R. P. GUIDO, *Missionnaire.*



TOMBEAU DE RACHEL, sur la route de Bethléem, en Palestine.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA Par M. DELLY

7

IX

Un silence absolu régnait dans la salle d'étude. Il y avait là cependant de jeunes êtres pleins de vie, mais une exacte discipline leur avait toujours fait considérer comme sacrées ces heures attribuées au travail, et même en ce jour qui était l'avant-veille du mariage de leur sœur, aucun ne pensait à s'y soustraire, pas plus Frédérique que la petite Claudine.

Un peu à l'écart, Mme Handen cousait près de la fenêtre ouverte. Les années avaient marqué leur trace sur ce visage autrefois d'une beauté fraîche — ce placide visage de blonde qui avait charmé Conrad Handen pendant... eh bien ! pendant le temps exact de leurs fiançailles, car bien vite, dans l'intimité et le contact continu de leurs âmes, il avait compris les divergences absolues qui les séparaient. Aujourd'hui, Mme Handen était vieillie et lasse, mais le gouvernement de sa maison — cette constante préoccupation de sa vie — n'avait pas échappé à ses mains habiles.

Son regard se leva un instant et se dirigea vers l'extrémité de la pièce. Là, près d'une seconde fenêtre, travaillait Anita, et à côté, sur un lit de repos, était étendu Maurice. Dans les yeux de la mère passa un éclair de douleur. L'enfant qui était là serait désormais infirme. Après plusieurs jours de lutte, il avait été sauvé de la mort, mais les jambes demeuraient inertes, atteintes d'une paralysie nerveuse. Oui, il ne serait qu'un triste infirme, le bel enfant sérieux, l'intelligent Maurice, qui était le vivant portrait du défunt professeur. Et, sur ce pâle petit visage, on pouvait lire une mélancolie qui ne s'effacerait peut-être plus.

Mme Handen détourna la tête avec un imperceptible soupir.

Anita travaillait assidûment, mais, de temps à autre, elle levait ses beaux yeux bleus vers le petit malade, et un doux sourire, un mot aimable venaient mettre un peu de gaieté sur cette physionomie souffrante. Maurice s'était pris d'une vive affection pour sa cousine. Cela avait eu lieu dès les premiers jours de sa maladie, alors que la jeune fille, plus fatiguée qu'elle ne l'aurait pensé par cette secousse, avait dû demeurer quelque temps au logis. Un matin, en descendant, elle s'était rencontrée avec Ary. Celui-ci, avec la courtoise politesse d'un homme du monde s'adressant à une étrangère, s'était informé de sa santé — devoir dont il s'acquittait d'ailleurs ponctuellement chaque jour, près de Charlotte, ainsi que la femme de chambre l'avait appris à

Anita. Celle-ci l'avait alors interrogé sur Maurice' et Ary lui avait fait part des tristes pronostics du médecin.

— S'il guérit, il ne pourra plus marcher, notre pauvre petit Maurice ! murmura-t-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix. Il est si calme, si résigné ! Il demande souvent de vos nouvelles, Anita, et souhaite ardemment vous voir.

Dans son immense compassion pour l'enfant si douloureusement frappé, Anita avait accédé avec empressement à ce désir, et dès lors, Maurice l'avait réclamée chaque jour. Comme on ne refusait rien au petit malade, Mme Handen avait autorisé Anita à venir quand elle le voudrait près de son fils.

— C'est un caprice de malade qui passera vite, avait-elle dit.

Mais la jeune fille avait vu tout autre chose dans ce désir de Maurice. C'était l'affection d'une petite âme très ardente sous des dehors froids, qui s'offrait à la cousine jusqu'ici délaissée et moralement inconnue. Cette attirance subite était due sans doute en partie à ce fait qu'elle lui était apparue dans la nuit néfaste comme un ange libérateur, mais peut-être fallait-il l'attribuer plus encore à l'irrésistible influence du charme très doux et si pur qui émanait d'Anita.

Elle occupait donc maintenant sa place dans le cercle de la famille — place bien humble, bien effacée d'ailleurs. Elle venait travailler souvent dans la salle d'étude, car Maurice, peu exigeant, se trouvait satisfait, pourvu qu'il la vît près de lui. Parfois, elle lui faisait la lecture ou entamait avec lui une conversation enjouée qui laissait voir, en cette jeune fille à l'ordinaire silencieuse et réservée, un fonds naturel de gaieté et une simplicité d'enfant. Le charme de cette nature consistait précisément dans le mélange de cette simplicité avec une raison au-dessus de son âge, une intelligence remarquablement développée et un jugement très sûr. Dans ces entretiens destinés à distraire et à reconforter le petit infirme, elle faisait habilement entrer quelque enseignement moral que savait apprécier l'enfant précocement réfléchi. Et chaque jour elle regrettait qu'il ne lui fût pas permis de faire connaître les dogmes admirables et consolants du catholicisme à cette petite âme souffrante.

Sauf Mme Handen, qui se montrait toujours aussi froide et même légèrement agressive, les autres membres de la famille semblaient accorder à Anita un peu plus d'attention. Frédérique elle-même lui adressait maintenant assez souvent la parole, généralement pour discuter quelque point d'histoire

ou de science — faveur très rarement accordée, et seulement à ceux ou celles qu'elle jugeait à peu près égaux à elle en intelligence et en savoir.

Ary, sans se départir de sa froideur distante, était vis-à-vis de sa cousine le plus correct des hommes du monde dans les rapports obligés que nécessitait leur présence près du petit malade. Car Maurice aimait passionnément son frère aîné, et celui-ci était le seul, avec Anita, qui eût réussi à adoucir le désespoir des premiers jours. En dépit de ses préventions, Anita avait dû intérieurement rendre justice à la tendresse fraternelle, au dévouement parfait d'Ary. Tandis que des succès l'attendaient dans plusieurs cités allemandes, alors que des compositions inachevées s'épalaient sur sa table de travail, il n'avait pas quitté son jeune frère malade et lui avait prodigué les soins les plus tendres. Et maintenant encore, il venait fréquemment s'asseoir près de lui, causant gaiement, mettant sa profonde intelligence à la portée de l'enfant et déployant pour lui la magie de ce talent universellement célèbre.

Anita jouissait — avec quel plaisir ! — de ces petites auditions privées, car il se trouvait qu'Ary venait faire de la musique chez son frère précisément lorsqu'elle était près du petit infirme, occupée à travailler ou à causer. Le jeune homme jouait complaisamment tout ce que lui demandait Maurice, mélomane passionné. Celui-ci, d'ailleurs, consultait souvent les goûts de sa cousine, car il avait remarqué l'enthousiaste admiration dont témoignait le beau regard d'Anita au cours de ces petites séances musicales que multipliait Ary. Maintenant, celui-ci connaissait probablement toutes les préférences de ses deux auditeurs, car il ne se trompait jamais dans le choix des morceaux de maîtres ou des improvisations personnelles qui pouvaient leur plaire davantage.

— Que dites-vous de cela, Anita ? demandait souvent Maurice lorsque l'archet d'Ary avait fait vibrer la dernière note d'une mélodie exquise soudainement éclose dans l'esprit du jeune artiste et rendue par lui avec un charme incomparable.

— Oh ! c'est tellement beau ! disait-elle, encore sous le coup d'une émotion qu'elle n'avait pu maîtriser et qui se manifestait si bien sur son expressive physionomie.

Ary avait un léger sourire devant cette naïve admiration d'une petite fille ignorante. Il était, en effet, accoutumé à bien d'autres hommages ! Et, si Anita avait remarqué la petite lueur heureuse qui traversait une seconde son regard sérieux, elle n'aurait jamais eu l'idée de l'attribuer à quelque satisfaction procurée par son compliment implicite.

Parfois, Ary laissait pour un instant son instrument, il parlait de son art en penseur et en poète, et Anita l'écoutait involontairement charmée, répondant par une observation juste et fine lorsqu'il lui demandait son opinion, ou l'interrogeant sur quelques points artistiques un peu obscurs qu'Ary savait merveilleusement élucider.

— Comme vous vous intéressez à tout ! Comme vous comprenez bien, Anita ! lui dit un jour Maurice. C'est bien dommage que vous n'ayez pas appris la musique !

Elle avait un peu pâli, en se rappelant soudain les paroles cruellement méprisantes qui lui avaient été dites jadis, lorsqu'elle avait demandé la raison de l'ostracisme qui frappait, pour elle, l'art aimé entre tous.

Ary avait détourné un peu brusquement les yeux, et son archet, manié d'une main nerveuse, avait exécuté une fantaisie étrange, mélange de plaintes mélancoliques et d'élangs farouches qui était une pure merveille.

— Oh ! il faut transcrire cela, Ary ! s'était écrié Maurice, enthousiasmé.

— Ma foi non, cette sottise n'en vaut pas la peine, avait répondu dédaigneusement Ary en levant les épaules. C'est une impression d'un moment, impression insaisissable dont je ne me souviens déjà plus.

Ainsi Anita, dans ces rapports fréquents, bien que toujours dépourvus d'intimité, avait pu reconnaître qu'Ary méritait l'estime enthousiaste dont il était l'objet partout où il paraissait, de même que l'orgueilleuse admiration de sa mère et l'affection ardente de ses frères et sœurs, y compris Frédérique... Oui, il avait un noble cœur, une intelligence tout à fait supérieure ; sur toutes choses, ses opinions étaient extrêmement élevées, et son appui se trouvait acquis à toutes les grandes causes.

Et cependant, comment concilier ces sentiments avec l'injustice dont il était complice envers la fille de Bernhard Handen ? Car s'il ne lui témoignait plus l'animosité parfois cruelle d'autrefois, il prouvait, par son attitude si froidement réservée, par son excessive politesse même, qu'il n'avait cessé de la considérer comme une étrangère. Évidemment, son orgueil lui dicterait toujours cette conduite envers celle qu'il qualifiait autrefois avec tant de mépris de "filles d'aventuriers"... Mais c'était là, songeait Anita avec une tristesse mêlée d'irritation, une injustice et une faiblesse qui déparaient extrêmement ce caractère si admiré.

Il entra en ce moment, et Anita, en levant machinalement les yeux, rencontra son regard, un peu assombri, qui se dirigeait vers elle. Derrière lui apparaissait Ulrich Heffer, de retour d'un voyage de vacances en Danemark.

Pour éviter tout prétexte aux venimeux racontars du conseiller, Anita avait résolu de se tenir à l'écart, sans affectation, lorsque le fils du pasteur viendrait chez les Handen. Elle se leva donc et se mit à rassembler ses livres, un peu après avoir répondu au cordial salut du jeune homme.

— Vous partez ? dit la voix plaintive de Maurice. Cela vous gêne peut-être d'entendre causer tandis que vous travaillez ? Mais il faudrait vous reposer un peu, Anita.

— Oh ! je ne suis pas fatiguée du tout, je vous assure, Maurice, dit-elle en passant doucement la main sur l'épaisse chevelure blonde de l'enfant.

— Pourtant, on croirait bien que vous avez mal à la tête. Je pense que vous travaillez trop, Anita.

— Et moi, j'en suis sûr, dit la voix brève d'Ary.

Il s'était rapproché de son frère, et son regard un peu impérieux se posait sur le visage légèrement fatigué d'Anita.

— Oui, vous exagérez le travail, surtout après cette secousse encore récente. Il serait beaucoup plus raisonnable de laisser vos livres pour ce soir.

— Soit ! répondit-elle avec indifférence. Je vais me reposer au jardin.

— Il y fait encore étouffant à cette heure, dit Frédérique qui avait aussi abandonné ses livres et quittait son siège. Véritablement, il fait meilleur ici, Anita.

— Allons, asseyez-vous, dit joyeusement Maurice.

Sans insister davantage, Anita reprit sa place près de l'enfant. Frédérique s'assit à peu de distance et invita Ulrich à lui faire connaître ses impressions de voyage. Ce que voyant, Félicité et Léopold, même Hermann et la petite Claudine, s'empressèrent de s'approcher pour écouter le jeune homme, très amusant conteur. Seules, Mme Handen et Bettina demeurèrent à leur place. La jeune fille tenait entre ses doigts une broderie commencée, mais elle restait oisive, le regard vaguement fixé au plafond, comme aux jours de son enfance. La mère avait un instant abandonné son ouvrage, et ses yeux bleu pâle se posaient sur le groupe réuni près de Maurice, tour à tour empreints d'amertume, de fierté ou d'aversion, selon qu'ils s'arrêtaient sur le jeune malade, Ary ou Anita.

Ary s'était accoudé au dossier du siège de Frédérique, et son regard distrait se fixait sur le jardin que l'on entrevoyait, verdoyant et sauvage, à travers les stores baissés. Il tressaillait tout à coup, comme tombant d'un rêve, en s'entendant interpeller par la voix sonore d'Ulrich.

— Sais-tu qui j'ai rencontré chez mon cousin Rusfeld, Ary ? Notre ancien camarade Friedrich Longman, qui passe sa vie à voyager à travers le monde. Il m'a parlé de toi avec enthousiasme, car, étant de passage à Florence, il t'a entendu à Santa-Marie del Fiore, et encore dans je ne sais quelle autre église. Et ceci — entre parenthèses — nous a procuré l'agrément d'une filandreuse allusion de l'honorable M. Derdrecht qui se trouvait présent à notre entretien. Il paraît que ce fait d'un protestant zélé donnant l'appui de son talent à une cérémonie catholique l'inquiète énormément.

— Vraiment, dit négligemment Ary, dont le beau visage s'éclaira d'un sourire moqueur. Ce fait n'est cependant pas isolé, car j'ai joué maintes fois dans les églises catholiques.

— Ary ! ceci n'est-il pas répréhensible ? dit la voix un peu agitée de Mme Handen.

Elle s'était levée et se rapprochait de son fils.

— Mais non, ma mère, pas du tout. Ceci se fait tous les jours parmi les artistes, et il faut le rigorisme de M. Derdrecht pour trouver là matière à reproche.

— Derdrecht est un excellent chrétien, répliqua sèchement Mme Handen, et, par son ardent dévoue-

ment à notre religion, il est fort apte à juger ces questions. Sa piété...

— Dites son hypocrisie, ma mère ! interrompit vivement Ary. Je ne puis souffrir ce mielleux personnage qui excelle dans l'art de déchirer son prochain en le comblant de caresses.

— Ah ! par exemple, voilà bien mon avis ! s'écria Ulrich, tandis que Frédérique faisait un geste approbateur.

Mme Handen semblait pétrifiée. Elle se remit pourtant assez vite et enveloppa son fils d'un regard d'indicible stupeur.

— Toi !... c'est toi, Ary, qui oses dire cela ! balbutia-t-elle. Cet homme si honorable, universellement estimé dans notre ville !... Et Ulrich s'en mêle aussi !... Si son père l'entendait...

— Mon père partage mon opinion à ce sujet, ma tante. Malgré toute sa bonté, il éprouve toujours un sentiment de répulsion en présence de cet homme.

— Allons, ma mère, ne vous émouvez pas ainsi, dit Ary en se rapprochant de Mme Handen.

Mais elle le repoussa avec une certaine irritation, très rare envers ce fils qui possédait sur elle un empire absolu.

— Je ne supporterai pas de telles calomnies en ma présence, dit-elle sèchement. Tu me parais étrangement changé, Ary, et M. Derdrecht avait peut-être raison en me faisant part de ses craintes à ton sujet, en me dépeignant les dangers courus par ta foi dans ces voyages à travers des pays impies...

— Ah ! cet homme estimable, ce pieux personnage se préoccupe de moi... de ma conscience ? dit ironiquement Ary. Très obligé, vraiment ! Mais je n'ai aucune velléité de me mettre sous sa direction, je vous assure... Quant à ce terme d'impies appliqué aux contrées catholiques visitées par moi, je ne le comprends pas, en vérité, ma mère. Ceux qui pratiquent cette religion sont des chrétiens comme nous, et il y a parmi eux — en grand nombre — d'admirables caractères et de véritables héros... D'ailleurs, on ne peut le méconnaître, les grandes inspirations de l'art musical découlent du catholicisme, et il me semble impossible d'en trouver une étincelle dans notre foi protestante si on la dépouillait de tout ce qu'elle a gardé de cette même religion romaine.

Anita releva brusquement la tête et regarda Ary avec une intense surprise. Ces paroles lui semblaient absolument inattendues dans la bouche de ce protestant zélé. Mais non, au fait, n'étaient-elles pas compréhensibles de la part de cette âme droite et loyale qui avait pu toucher du doigt les différences immenses séparant les deux religions ?

— Je ne sais vraiment pas ce qui se passe en toi, Ary ! Voici maintenant que tu t'apprêtes à décrier notre sainte religion ! dit Mme Handen d'un ton oppressé.

Il était visible qu'elle avait peine à garder le calme dont elle se départait si rarement.

— Soyez tranquille, ma mère, il n'y a en tout ceci

que des émotions d'artiste, dit Frédérique avec un sourire ironique.

Elle se leva et posa la main sur l'épaule de son frère. En même temps, ses grands yeux gris se levaient vers lui, empreints d'une tendresse dont elle était peu prodigue.

— N'est-ce pas, Ary, que tu ne vois dans le catholicisme qu'un beau spectacle pour les yeux ?

Il secoua doucement la tête en la regardant d'un air sérieux.

— On voit bien que tu n'as pas approché comme moi de cette religion, de ses dogmes sublimes, de ses cérémonies d'un merveilleux symbolisme. Non, Frédérique, il y a là plus qu'un spectacle. C'est une âme qui vibre — ou plutôt des milliers d'âmes unies en une seule, celle du Christ Sauveur qui les dirige en la personne de son Vicaire... Mais ne craignez rien, dit-il en voyant les visages stupéfiés qui se tournaient vers lui, je ne suis pas pour cela catholique. Ainsi, Anita, ne vous réjouissez pas trop tôt en me croyant prêt à devenir votre coreligionnaire.

Une vive rougeur envahit le visage de la jeune fille. Avait-il donc aperçu le regard de surprise joyeuse qui s'était levé involontairement vers lui ? Mais ces derniers mots, prononcés d'un accent railleur, étaient destinés à couper court aux pieuses espérances qu'elle aurait eu la folie de concevoir. Oui, Frédérique avait raison, il n'y avait là qu'une question d'art et d'imagination.

Et, sans doute, Mme Handen en jugeait-elle ainsi, car elle parut se rasséréner après cette dernière déclaration de son fils.

— Tu as quelquefois des idées bizarres, de véritables idées d'artiste, Ary. Je ne m'en défie pas toujours et tu me causes des inquiétudes.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, ma mère, dit Frédérique avec un petit rire sarcastique. Je ne vois pas trop pourquoi Ary se gênerait pour chercher le bonheur ailleurs que dans notre religion.

— Frédérique !... Mais, véritablement, tous mes enfants sont-ils fous ? s'écria Mme Handen avec stupeur.

Tout conspirait aujourd'hui pour la faire sortir de son habituelle placidité.

— Frédérique s'explique mal, ma mère, dit Ary en arrêtant d'un signe impératif la réplique de sa sœur. Il ne s'agirait pas de quitter notre religion pour la première idée venue, fût-elle en apparence la plus admirable, la plus propre à flatter l'esprit et à séduire l'imagination ; mais si un jour la vérité se montrait ailleurs, notre devoir serait de tout sacrifier pour l'atteindre... Est-ce bien là ta pensée, Frédérique ?

— Mais non, pas absolument. Qu'est-ce que la vérité ? dit-elle sans penser peut-être qu'elle rééditait la question de Pilate à Jésus. Oui, qu'appelles-tu la vérité ?... Pour moi, il me semble que c'est le bonheur... ou la parcelle de bonheur que nous pourrions recueillir en cette vie.

— Frédérique, tu raisones en païenne ! s'écria Ary avec une surprise un peu indignée, Où est donc

ta foi, et qu'as-tu fait des enseignements qui t'ont été donnés ?

— Les enseignements ? On m'a dit que j'étais libre de les interpréter à mon gré, et j'en ai conclu qu'il n'y avait rien de certain, que je pouvais croire ce qui me plairait. De là à ne rien croire du tout, il n'y a qu'un pas. Une religion qui ne s'appuie sur aucune autorité, qui n'éclaire rien, qui laisse dans le vague tant d'angoissantes questions, croyez-vous que ce soit là une religion idéale, et pensez-vous que je puisse trouver là le bonheur dont j'ai besoin ? dit-elle d'un ton d'ironie amère.

— Ce sont là d'intolérables paroles ! s'écria Mme Handen, presque hors d'elle-même. Cesse de les prononcer en présence de ces enfants. Oui, au moins, n'enlève pas la foi aux autres par tes opinions détestables, puisées sans doute dans ces livres au milieu desquels tu passes ta vie. Mais je mettrai ordre à cela, car jamais un de mes enfants n'abandonnera la vraie foi.

— Cela n'est pas en votre pouvoir, ma mère dit Frédérique d'un ton de triomphe en redressant sa belle tête hautaine. Non, vous ne pouvez rien sur notre conscience, sur l'intime de notre cœur. Mais enfin, rassurez-vous, je ne suis pas encore si impie que vous semblez le croire, et je suppose que vous pouvez encore conserver un peu d'espoir de sauver mon âme.

Anita tressaillit à cet accent railleur et jeta vers l'étrange jeune fille un regard d'indicible pitié. Eh quoi ! en était-elle là, pauvre Frédérique ! Oh ! que ne pouvait-elle tenter de retirer cette malheureuse âme de la voie où elle s'égarait, en lui montrant celle, lumineuse et sûre, où elle marchait elle-même !

Mme Handen, un pli soucieux au front, regagna sa place. Frédérique s'approcha de la fenêtre, et levant le store, offrit à l'air son front brûlant. Ses beaux yeux se levèrent, farouches et pleins de détresse comme s'ils voulaient scruter le ciel.

Maurice, évidemment fatigué de la discussion qui avait eu lieu près lui, fermait les yeux avec lassitude. Les autres enfants avaient quitté la pièce pour prendre leur récréation. Debout un peu à l'écart, Ulrich semblait absorbé dans la contemplation d'un tableau. Très attaché par habitude et par intérêt de famille au protestantisme dont il n'avait jamais cherché à sonder les doctrines, il trouvait incompréhensibles et choquants les sentiments exprimés par Frédérique, et cette désapprobation se lisait clairement sur sa physionomie.

— Frédérique vous fait compassion, n'est-ce pas ?

Anita regarda Ary avec surprise. Il s'était assis en face d'elle, près de Maurice, et venait de faire cette question d'un ton indifférent. Sans doute avait-il, cette fois encore, surpris le regard attristé jeté par la jeune fille à sa cousine.

— Oui, je l'avoue, dit-elle avec une émotion qu'elle ne put maîtriser. Je ne me serais pas douté que Frédérique fût si près de perdre la foi.

— Et vous souhaiteriez de la sauver, sans doute ? Elle rougit légèrement. Quelle faculté possédait-

il donc de deviner ses pensées ? Cela l'irrita un peu, d'autant plus que la question avait été faite, lui semblait-il, avec un peu d'ironie.

— Vous ne devez pas en douter, je suppose, et ce doit-être là le sentiment de tout chrétien, dit-elle froidement. Aussi le tenterai-je par mes faibles prières.

— Oui, ce sera là le plus sûr moyen, répondit-il d'un ton grave.

Il n'y avait plus trace de raillerie dans le regard qui se dirigeait, plein d'une émotion inquiète, vers la forme mince et incomparablement élégante penchée à la fenêtre.

— Mais, après tout, il ne faut rien exagérer, et il n'y a là, vraisemblablement, qu'une des idées paradoxales propres à ce caractère assez énigmatique.

— Peut-être, dit Anita sans pouvoir réprimer un geste de doute. Mais, d'ailleurs, je la comprends un peu...

— Vous la comprenez ? murmura Ary, avec l'accent d'une extrême surprise. Vous, une catholique... et très fervente, paraît-il !

— C'est bien pour cela que je comprends les angoisses et les doutes de ceux qui n'ont pas ce bonheur ! répondit-elle avec vivacité.

Elle s'attendait à une riposte dédaigneuse ou irritée, mais Ary demeure silencieux, une expression pensive dans le regard.

X

Quelques instants plus tard, les jeunes filles quittaient la salle d'étude afin de changer de toilette. Le dîner réunissait, outre le conseiller Handen et Wilhelm Marveld, le pasteur Heffer avec sa femme et ses filles, ainsi que quelques autres parents. En raison de la stricte intimité de cette soirée, Anita n'en avait pas été exclue. Le contraire ne lui aurait aucunement déplu, car la présence du conseiller était toujours pour elle un ennui. Mais enfin, il n'y avait pas de prétexte pour s'en dispenser.

Et, sans empressement, elle revêtit la plus élégante de ses toilettes — une robe de lainage bleu foncé qui ferait certainement un étrange contraste avec les costumes clairs de ses cousines. Le pire, c'est qu'elle était passablement fanée. Mais la petite bourse d'Anita était fort mince pour l'instant car il y avait dans le quartier une famille si misérable ! N'aurait-il pas été criminel, pour acheter une robe neuve, de refuser sa petite obole à ces pauvres gens ? Et, d'ailleurs, qui s'occuperait du plus ou moins de fraîcheur de sa toilette, comme d'ordinaire, à passer inaperçue ? Avec ce fichu de gaze blanche, confectionné la veille par ses mains habiles, elle serait encore présentable.

La coquetterie la plus recherchée n'aurait pu trouver mieux... Ce costume foncé, le nuage vaporeux de cette gaze autour de son teint d'Espagnole, sa belle chevelure brune aux ondulations naturelles, tout cela formait un ensemble d'une sobriété, d'une simplicité délicieuse, qui s'harmonisait merveilleusement avec ce visage aux traits si

fins, à l'expression d'une lumineuse et fière douceur.

Ce fut le cri spontané de Maurice lorsqu'Anita descendit près de lui.

— Que vous êtes jolie, Anita !

L'enfant se trouvait seul dans la salle d'étude où il prenait ses repas depuis qu'il ne pouvait plus se mouvoir. Mais, par la porte entr'ouverte, il voyait ce qui se passait dans le salon, et, fréquemment, l'un ou l'autre de ses parents venait lui tenir compagnie. A son exclamation, quelques personnes debout non loin de cette porte se retournèrent vivement. Anita souhaita avec ardeur de rentrer sous terre lorsqu'elle eut reconnu en l'une d'elles le conseiller, lorsqu'elle rencontra son regard plein d'une malice diabolique.

— Ah ! vous jouez à la petite violette, Mademoiselle Anita ! s'écria-t-il de sa grosse voix railleuse. Vous avez mis du temps à étudier ce costume, hein ? C'est assez bien réussi, vraiment, et bien des naïfs pourraient s'y laisser prendre. Vous êtes une dangereuse petite coquette et vous excellez à jouer la comédie de la tristesse et de la simplicité. Mais vous avez du reste de quoi tenir ! acheva-t-il d'un ton d'insultant dédain.

Aux premiers mots de cette apostrophe inattendue, Anita avait tour à tour rougi et pâli, car jamais le malveillant personnage n'avait montré si ouvertement devant tous ses sentiments haineux à l'égard de la fille de son neveu. Mais à ces dernières paroles qui s'adressaient à sa mère morte, l'indignation lui fit surmonter son premier saisissement.

— Vous pouvez m'injurier, moi qui ne suis qu'un enfant sans défense, mais je ne souffrirai pas que vous touchiez à ma mère ! s'écria-t-elle en fixant ses grands yeux étincelants de colère sur le conseiller qui ricanait méchamment.

— Oui, c'est odieux, mon oncle, ce que vous faites là ! s'écria Frédérique d'un ton méprisant.

Ulrich, le regard chargé de colère, avait fait un pas en avant et ouvrait la bouche pour riposter vertement au conseiller. Mais quelqu'un s'approchait vivement. Sous l'éclatante lueur des lampes posées près de Maurice apparut le visage d'Ary, très pâle et témoignant d'une effrayante irritation.

— Que signifient de semblables paroles, mon oncle ? Dois-je vous rappeler, tout d'abord, les égards qui sont dus à une femme ? dit-il d'une voix qui tremblait d'indignation.

— A une femme ? Tu appelles une femme cette petite fille ! s'écria le conseiller avec un éclat de rire sardonique. Et tu me demandes la raison du petit discours que j'ai tenu à lui adresser ? Mon cher neveu, c'est que j'ai en horreur, oui, positivement en horreur, ces petites saintes nitouches, ces...

— Taisez-vous, mon oncle, je ne souffrirai pas un instant de plus qu'Anita soit ainsi insultée ! interrompit Ary avec une sorte de violence. Je ne sais à quel propos vous vous attaquez à sa toilette — et Frédérique comme Ulrich se le demandent aussi, probablement, — mais si vous la trouvez trop dépourvue de franfreluches, il y a non loin d'ici une pauvre famille qui sait où est passé cet argent qui

aurait procuré une toilette neuve à Anita. Il y a encore, Monsieur le conseiller, des âmes qui savent se priver et supporter des humiliations pour secourir leur prochain.

Le regard d'Anita, indiciblement surpris, se leva vers Ary. Comment était-il instruit de cela ?

Mais le conseiller eut un formidable haussement d'épaules et s'éloigna en marmottant entre ses dents les mots d' "habile comédie".

— Enfin, le voilà parti ! s'écria Frédérique avec un soupir d'allègement. Ary, tu me blâmais autrefois de mon antipathie pour lui, mais tu peux juger si j'avais raison. Bien qu'il soit malheureusement notre grand-oncle, tu ne peux méconnaître l'étonnante malveillance de ce caractère, surtout envers certaines personnes... moi, par exemple, et vous, ma pauvre Anita. Oui, vous aussi êtes favorisée de sa haine. Mais ne vous en tourmentez pas, ce qu'il pourra dire contre vous ne sera jamais cru par nous, ajouta-t-elle en tendant la main à sa cousine avec un élan bien rare chez elle.

— Oh ! non, jamais, soyez-en assurée Mademoiselle Anita ! dit Ulrich avec vivacité.

Son visage si jovial à l'ordinaire témoignait d'une vive colère, et le regard dont il avait suivi le conseiller en disait long sur ses sentiments à son égard.

Il s'éloigna avec Frédérique et rentra dans le salon. Anita se laissa tomber sur une chaise près de Maurice. Elle était maintenant toute pâle, et, malgré ses efforts, des larmes voilaient son regard. Cette courte scène l'avait brisée, en lui montrant une fois de plus l'aversion tenace et basement cruelle dont la poursuivait celui qui était cependant son grand-oncle.

— Pourquoi pleurer, chère Anita ? dit la voix compatissante de Maurice. Oubliez vite ce que vous a dit ce méchant oncle, je vous en prie !

— Non, ne pleurez pas, Anita. Cela, voyez-vous, je ne pourrais le supporter, dit la voix émue d'Ary.

Il était demeuré appuyé contre la table de Maurice, les bras croisés et le regard très sombre. En entendant les paroles de son jeune frère, il venait de se retourner et s'approchait d'Anita.

La jeune fille leva ses yeux encore brillants de larmes sur celui qui venait de prononcer ces étonnantes paroles. Était-il donc d'une sensibilité particulière, cet Ary cependant si maître de lui-même, si orgueilleusement énergique, pour ne pouvoir supporter la vue des larmes ?... Cela était sans doute car son visage encore pâle témoignait d'une profonde émotion.

— ... Les paroles si inattendues et si odieuses qui viennent de vous être adressées mériteraient, si leur auteur n'était mon oncle, que j'en exige immédiatement la réparation. Ne le pouvant, je vous prie de recevoir toutes mes excuses et de croire que je déplore de toute mon âme ce qui vient de se passer.

— Ary, n'as-tu pas entendu que le dîner était annoncé ? dit Félicité en apparaissant au seuil de la salle d'étude.

— Me voilà... Venez, Anita.

Mais elle leva vers lui un regard un peu hésitant.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable que je dîne avec Maurice ? Je crains que le conseiller...

Mais il l'interrompit avec un sourire.

— Crainte inutile, Anita, je suis là, et je puis vous assurer que, devant moi, du moins, il ne renouvellera pas ses attaques.

— Je vous remercie de m'avoir défendue ! dit-elle avec élan.

— C'était chose toute naturelle ; mon devoir de cousin et de chef de famille m'ordonne de vous prêter aide et protection en toutes circonstances. Ne l'oubliez pas, Anita.

Ils entrèrent tous deux dans le salon, et Anita alla rejoindre le groupe des jeunes filles, parmi lesquelles Anna et Élisabeth Heffer se faisaient remarquer par leurs manières simples et affables. Anita les avait vues à chacun de leurs voyages à M..., et toujours elle avait trouvé chez ces jeunes personnes la même amabilité, avec cet attrait fait de bonté et de droiture qui distinguait le pasteur et son fils. Comme contraste, ce soir-là, une autre jeune fille, leur parente, toisa Anita avec hauteur et répondit à peine à son salut. C'était là une des mille piqures journalières, lot de la parente pauvre et presque reniée — autrefois du moins. Mais le dîner se passa pour Anita assez gaiement, grâce au voisinage des demoiselles Heffer et d'Ulrich et à l'éloignement du conseiller. Celui-ci, qui semblait de détestable humeur, avait pris pour cible le héros du jour, Wilhelm Marvel. L'excellent garçon le laissait dire, absorbé qu'il était dans la contemplation de sa jolie et placide fiancée. Mais il vint un moment où Ary, qui semblait fort impatienté riposta assez sèchement à son oncle, et celui-ci finit par se renfermer dans un silence maussade.

Le dîner terminé, Anita alla rejoindre Maurice, ainsi qu'elle le faisait chaque soir. Mais la migraine la gagnait, et Maurice, s'apercevant qu'elle fermait les yeux, lui dit gaiement :

— Allez vite vous reposer, Anita, je ne veux pas que vous restiez ici pour moi. D'ailleurs, voici Ary et Léopold qui viennent me tenir compagnie.

— Oui, reposez-vous, Anita, et ne pensez plus à ce qui s'est passé tout à l'heure, dit Ary en lui tendant la main.

C'était la première fois. Il avait eu une seconde d'hésitation qui n'avait pas échappé à Anita, et, lorsque la petite main de sa cousine se posa dans la sienne, ses traits eurent une rapide crispation.

Mais enfin, il avait réparé d'une façon tout à fait correcte la faute de son grand-oncle. Oui, Anita devait lui rendre cette justice. Et, tout en remontant vers sa chambre, elle songeait qu'il avait dû faire subir à son orgueil, à ses préjugés, une extrême violence, pour transformer ainsi son attitude envers elle et — pour la première fois — avoir fait allusion à leurs liens de parenté.

Ce soir-là, en cherchant un objet dans son armoire, Anita mit la main sur un très léger petit

paquet enveloppé de papier de soie. Elle eut un tressaillement. Ses doigts tremblants écartèrent le papier et son regard plein de larmes se posa sur un tout petit bouquet flétri, une grappe de lilas blanc et une rose rouge, tous deux teintés d'une indéfinissable nuance jaunâtre et exhalant un léger parfum, un peu âcre. Un étroit ruban de soie noire les réunissait... un ruban qui avait retenu les boucles brunes d'une petite orpheline amenée un soir dans cette maison.

Et ces fleurs avaient touché un instant la dernière demeure du père bien-aimé... Un instant seulement, car aussitôt une main irritée les avait saisies et jetées au loin, une jeune voix méprisante avait appelé Anita "voleuse", et — souvenir ineffaçable — avait insulté Bernhard Handen en l'accusant d'avoir causé la mort du professeur.

Cependant, ce même jeune garçon, orgueilleux et cruel, aujourd'hui devenu un homme, venait de prendre la défense de la cousine méprisée. Il s'était montré vraiment bon, sincèrement irrité des grossières attaques du conseiller. Un sentiment de strict justice, acquis par l'âge et la réflexion, lui avait fait surmonter l'aversion que lui inspirait certainement toujours la fille de Bernhard.

Anita se laissa glisser à genoux devant son crucifix. Durant ces sept années, elle avait eu fréquem-

ment à lutter contre des sentiments de haine s'agitant dans son cœur d'enfant et d'adolescente. Maintenant, éclairée et fortifiée par la religion, elle savait pardonner. Mais cela... cette scène douloureuse qui s'était passée près du cercueil de son père, le mépris ironique d'Ary chaque fois qu'il avait parlé de sa mère; tous ces dédains qui ne s'adressaient pas à elle, mais à ses parents bien-aimés, pouvait-elle sans ingratitude les oublier?

(A suivre)

DÉFINITION MALHEUREUSE

Au commencement du XIX^e siècle, on discutait à l'Académie Française sur le mot "écrevisse".

Un immortel apporta cette définition : "Petit poisson rouge qui marche à reculons."

Quelqu'un fit remarquer que l'écrevisse n'était pas un poisson, n'était pas rouge et ne marchait pas à reculons.

— A cela près, conclut-il, la définition est très exacte.



LE TIBRE, LE CHÂTEAU SAINT-ANGE ET, DANS LE FOND, LE DÔME DE SAINT-PIERRE DE ROME